U d'/ of Ottawa
39003003295671

100,00

UN PHILOSOPHE

SOUS LES TOITS

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

FORMAT IN-18 ANGLAIS.

Ire SÉRIE A 2 FRANCS LE VOL

		VOL.
ALEX. DUMAS.	Le Vicomte de Bragelonne	6
—	Mém. d'un Médecin	5
—	Les Quarante-Cinq.	3
—	Le Comte de Monte-Cristo	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Chev. d'Armental..	2
—	Trois Mousquetaires	2
—	Vingt ans après...	3
—	La Reine Margot..	2
—	La Dame de Monsoreau	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison Rouge	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno	1
—	Souvenirs d'Antony	1
—	Sylvandire	1
—	Le Maître d'armes.	1
—	Fille du Régent..	1
—	Guerre des femmes.	2
—	Isabel de Bavière..	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses.	1
—	Impress. de Voyage.	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo...	2
—	— Midi de la France	2
—	Collier de la Reine.	3
GEORGE SAND..	La Petite Fadette..	1
E. DE GIRARDIN.	Études politiques..	1
—	Quest. administ. et financières	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon sens, bonne foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale	2
EM. SOUVESTRE..	Un Philosophe sous les toits	1
—	Confes. d'un ouvrier	1
—	Derniers paysans..	2
—	Chron. de la mer.	1
—	Scènes de la Chouannerie	1
—	Dans la prairie....	1
—	Les Clairières	1
—	Scènes de la vie intime	1
—	Le Foyer breton...	2
—	Sous les filets	1
—	En Quarantaine....	1
—	Histoires d'autrefois	1
—	Nouv. et romans...	1
—	Derniers Bretons (s. presse)	2
PAUL FÉVAL....	Le Fils du diable.	4
—	Myst. de Londres..	3
—	Amours de Paris..	2
L. VITET.....	Les États d'Orléans.	1
BAR. LABIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée nationale constituante	2
ALBERT AUBERT.	Les Illusions de jeunesse	1
F. LAMENNAIS..	La Société première	1
EUGÈNE SUE....	Les Sept Péchés capitaux	7
GAB. RICHARD..	Voy. autour de ma maîtresse	1
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	4

IIe SÉRIE A 3 FRANCS LE VOL.

		VOL.
LAMARTINE.....	Geneviève	1
—	3 mois au Pouvoir.	1
JULES JANIN....	Hist. de la littérature dramatique.	2
—	Contes d'été (s. pr.)	1
—	Contes fantastiques et littéraires (s.p.)	1
PR. MÉRIMÉE...	Nouvelles (3e édit.).	1
—	Episode de l'Hist. de Russie	1
—	Les Deux Héritages	1
—	Études sur l'Hist. romaine	1
—	Mélanges historiques et littéraires (sous presse)	1
DE STENDAHL..	De l'Amour	1
—	Promen. dans Rome	2
—	Chartreuse de Parme	1
—	Rouge et Noir	1
CH. DE BERNARD	Le Nœud Gordien..	1
—	Gerfaut	1
—	Le Paravent	1
HENRI BLAZE....	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne..	1
—	Souv. et Récits des Camp. d'Autriche	1
—	Episode de l'hist. du Hanovre (s. pr.).	1
JOHN LEMOINNE.	Études critiques et biographiques...	1
GUST. PLANCHE..	Portraits d'artistes.	2
F. PONSARD. ...	Théâtre complet...	1
—	Études antiques...	1
EMILE AUGIER..	Poésies complètes.	1
A. DE BROGLIE.	Études morales et littéraires	1
LOUIS REYBAUD.	Mœurs et Portraits.	2
—	Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.	1
—	Nouvelles	1
—	Romans	1
—	La Comtesse de Mauleon	1
—	La Vie à rebours...	1
—	Marines et voyages..	1
Mme E. GIRARDIN	Marguerite	1
—	Nouvelles	1
—	Le Vicomte de Launay	1
—	Le marquis de Pontanges	1
ALPH. KARR.....	Agathe et Cécile	1
—	Les Femmes	1
—	Soirées de Sainte-Adresse	1
—	Raoul Desloges....	1
—	Lettres écrites de mon jardin (s.p.)	1
—	Au bord de la mer (sous presse)	1
TH. GAUTIER...	Les Grotesques	1
—	De Paris à Constantinople (s. presse)	1
—	En Grèce et en Afrique (s. presse)	1
MÉRY.....	Les Nuits anglaises	1
—	Les Nuits italiennes	1
DE PONTMARTIN.	Contes et Nouvelles	1
OCT. FEUILLET..	Scènes et proverb.	1
—	Bellah	1
LEON GOZLAN...	Hist. de 130 femmes	1
—	Les Vendanges	1
—	Nouvelles	1
D'HAUSSONVILLE	Histoire de la politique extérieure du gouvernement franç. 1830-1848.	2
EUG. FORCADE.	Études historiques.	1
HENRY MURGER.	Scèn. de la Bohême	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse	1
—	Le pays Latin	1
—	Scèn. de campagne	1
—	Scènes de la vie de Théâtre (sous presse)	1
CUVILL.-FLEURY	Portraits politiques et révolutionnaires (2e édit.)	2
—	Portraits historiques et littéraires (sous presse)	2
JULES SANDEAU.	Catherine	1
—	Nouvelles	1
—	Sacs et Parchemins	1
—	Un Héritage	1
E. TEXIER.....	Critiques et Récits	1
—	Contes et Voyages.	1
A. DUMAS FILS..	La Dame aux Camélias (5e édit.)..	1
—	Contes et Nouvelles.	1
—	La Vie à vingt ans	1
—	Avent. de 4 femmes (sous presse)	1
—	Antonine (s. presse.	1
L. RATISBONNE.	L'enfer du Dante (trad. en vers, texte en regard).	1
PAUL DELTUF...	Contes romanesq..	1
P. DE MOLÈNES..	Caractères et Récits du temps	1
—	Aventures du temps passé	1
THÉOD. PAVIE..	Scènes et Récits des Pays d'outre-mer	1
—	Études et Voyages (sous presse)	1
CH. REYNAUD...	D'Athènes à Baalbek	1
—	Epîtres, Contes et Pastorales	1
HECT. BERLIOZ..	Les Soirées de l'orchestre	1
F. DE CONCHES..	Léopold Robert...	1
L. P. D'ORLEANS.	Mon Journal. Événements de 1815.	1
DE GROISEILLIEZ	Histoire de la Chute de Louis-Philippe (2e édit.)..	1
CHAMPFLEURY..	Contes vieux et nouveaux	1
—	Les Excentriques.	1
EMILE THOMAS..	Hist. des Ateliers nationaux	1

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

UN

PHILOSOPHE

SOUS LES TOITS

JOURNAL D'UN HOMME HEUREUX

PUBLIÉ PAR

ÉMILE SOUVESTRE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1854

Universitä

PQ
2429
.S7P6
1854

A

Mme NANINE SOUVESTRE.

AVANT-PROPOS.

Nous connaissons un homme qui, au milieu de la fièvre de changement et d'ambition qui travaille notre société, a continué d'accepter, sans révolte, son humble rôle dans le monde, et a conservé, pour ainsi dire, le goût de la pauvreté. Sans autre fortune qu'une petite place, dont il vit sur ces étroites limites qui séparent l'aisance de la misère, notre philosophe regarde, du haut de sa mansarde, la société comme une mer dont il ne souhaite point les richesses et dont il ne craint pas les naufrages. Tenant trop peu de place pour exciter l'envie de personne, il dort tranquillement enveloppé dans son obscurité.

Non qu'il se soit retiré dans l'égoïsme comme la tortue dans sa cuirasse! C'est l'homme de Térence, qui ne « se croit étranger à rien de ce qui est humain. » Tous les objets et tous les incidents du dehors se réfléchissent en lui ainsi que dans une chambre obscure où ils décalquent leur image. Il « regarde la société en lui-même » avec la patience curieuse des solitaires, et il écrit, pour chaque mois, le ournal de ce qu'il a vu ou pensé. C'est *le calendrier de ses sensations,* ainsi qu'il a coutume de le dire.

Admis à le feuilleter, nous en avons détaché quelques pages, qui pourront faire connaître au lecteur les vulgaires aventures d'un penseur ignoré dans ces douze hôtelleries du temps qu'on appelle des mois.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉTRENNES DE LA MANSARDE.

1er *Janvier.* — Cette date me vient à la pensée dès que je m'éveille. Encore une année qui s'est détachée de la chaîne des âges pour tomber dans l'abîme du passé! La foule s'empresse de fêter sa jeune sœur. Mais tandis que tous les regards se portent en avant, les miens se retournent en ar-

rière. On sourit à la nouvelle reine, et, malgré moi, je songe à celle que le temps vient d'envelopper dans son linceul.

Celle-ci, du moins, je sais ce qu'elle était et ce qu'elle m'a donné, tandis que l'autre se présente entourée de toutes les menaces de l'inconnu. Que cache-t-elle dans les nuées qui l'enveloppent? Est-ce l'orage ou le soleil?

Provisoirement il pleut, et je sens mon âme embrumée comme l'horizon. J'ai congé aujourd'hui; mais que faire d'une journée de pluie? Je parcours ma mansarde avec humeur, et je me décide à allumer mon feu.

Malheureusement, les allumettes prennent mal, la cheminée fume, le bois s'éteint! Je jette là mon soufflet avec dépit, et je me laisse tomber dans mon vieux fauteuil.

En définitive, pourquoi me réjouirais-je de voir naître une nouvelle année? Tous ceux qui courent déjà les rues, l'air endimanché et le sourire sur les lèvres, comprennent-ils ce qui les rend joyeux? Savent-ils seulement ce que signifie cette fête et d'où vient l'usage des étrennes?

Ici mon esprit s'arrête pour se constater à lui-même sa supériorité sur l'esprit du vulgaire. J'ouvre une parenthèse dans ma mauvaise humeur, en faveur de ma vanité, et je réunis toutes les preuves de ma science.

(Les premiers Romains ne partageaient l'année qu'en dix mois ; ce fut Numa Pompilius qui y ajouta janvier et février. Le premier tira son nom de Janus, auquel il fut consacré. Comme il ouvrait le nouvel an, on entoura son commencement d'heureux présages, et de là vint la coutume des visites entre voisins, des souhaits de prospérité et des *étrennes*. Les présents usités chez les Romains étaient symboliques. On offrait des figues sèches, des dattes, des rayons de miel, comme emblème de « la douceur des auspices sous lesquels l'année devait commencer son cours, » et une petite pièce de monnaie, nommée *stips*, qui présageait la richesse.)

Ici je ferme la parenthèse pour reprendre ma disposition maussade. Le petit *spitch* que je viens de m'adresser m'a rendu content de moi et plus mécontent des autres. Je déjeunerais bien pour me

distraire; mais la portière a oublié mon lait du matin, et le pot de confiture est vide ! Un autre serait contrarié; moi j'affecte la plus superbe indifférence. Il reste un croûton durci que je brise à force de poignets, et que je grignote nonchalamment comme un homme bien au-dessus des vanités du monde et des pains mollets.

Cependant, je ne sais pourquoi mes idées s'assombrissent en raison des difficultés de la mastication. J'ai lu autrefois l'histoire d'un Anglais qui s'était pendu parce qu'on lui avait servi du thé sans sucre. Il y a des heures dans la vie où la contrariété la plus futile prend les proportions d'une catastrophe. Notre humeur ressemble aux lunettes de spectacle qui, selon le bout, montrent les objets moindres ou agrandis.

Habituellement, la perspective qui s'ouvre devant ma fenêtre me ravit. C'est un chevauchement de toits dont les cimes s'entrelacent, se croisent, se superposent, et sur lesquels de hautes cheminées dressent leurs pitons. Hier encore je leur trouvais un aspect alpestre, et j'attendais la première neige pour y voir des glaciers ; aujourd'hui je n'aperçois

que des tuiles et des tuyaux de poêle. Les pigeons, aidaient à mes illusions agrestes ne me semblent plus que de misérables volatiles qui ont pris les toits pour basse-cour; la fumée qui s'élève en légers flocons, au lieu de me faire songer aux soupiraux du Vésuve, me rappelle les préparations culinaires et l'eau de vaisselle; enfin le télégraphe que j'aperçois de loin sur la vieille tour de Montmartre, me fait l'effet d'une ignoble potence dont le bras se dresse au-dessus de la cité.

Ainsi blessés de tout ce qu'ils rencontrent, mes regards s'abaissent sur l'hôtel qui fait face à ma mansarde.

L'influence du premier de l'an s'y fait visiblement sentir. Les domestiques ont un air d'empressement qui se proportionne à l'importance des étrennes reçues ou à recevoir. Je vois le propriétaire traversant la cour avec la mine morose que donnent les générosités forcées, et les visiteurs se multiplier, suivis de commissionnaires qui portent des fleurs, des cartons ou des jouets. Tout à coup la grande porte cochère est ouverte; une calèche neuve, traînée par des chevaux de race, s'arrête au

pied du perron. Ce sont sans doute les étrennes offertes par le mari à la maîtresse de l'hôtel; car elle vient elle-même examiner le nouvel équipage. Elle y monte bientôt avec une petite fille *ruisselante* de dentelles, de plumes, de velours, et chargée de cadeaux qu'elle va distribuer en étrennes. La portière est refermée, les glaces se lèvent la voiture part.

Ainsi tout le monde fait aujourd'hui un échange de bons désirs et de présents; moi seul je n'ai rien à donner ni à recevoir. Pauvre solitaire, je ne connais pas même un être préféré pour lequel je puisse former des vœux.

Que mes souhaits d'heureuse année aillent donc chercher tous les amis inconnus, perdus dans cette multitude qui bruit à mes pieds!

A vous d'abord, ermites des cités, pour qui la mort et la pauvreté ont fait une solitude au milieu de la foule! travailleurs mélancoliques condamnés à manger, dans le silence et l'abandon, le pain gagné chaque jour, et que Dieu a sevrés des enivrantes angoisses de l'amour ou de l'amitié!

A vous, rêveurs émus qui traversez la vie, les

yeux tournés vers quelque étoile polaire, marchant avec indifférence sur les riches moissons de la réalité !

A vous, braves pères qui prolongez la veille pour nourrir la famille ; pauvres veuves pleurant et travaillant auprès d'un berceau ; jeunes hommes acharnés à vous ouvrir dans la vie une route assez large pour y conduire par la main une femme choisie; à vous tous vaillants soldats du travail et du sacrifice !

A vous enfin, quels que soient votre titre et votre nom, qui aimez ce qui est beau, qui avez pitié de ce qui souffre, et qui marchez dans le monde comme la vierge symbolique de Byzance, les deux bras ouverts au genre humain !

..... Ici je suis subitement interrompu par des pépiements toujours plus nombreux et plus élevés. Je regarde autour de moi... ma fenêtre est entourée de moineaux qui picorent les miettes de pain que, dans ma méditation distraite, je viens d'égrener sur le toit.

A cette vue, un éclair de lumière traverse mon cœur attristé. Je me trompais, tout à l'heure, en

me plaignant de n'avoir rien à donner; grâce à moi, les moineaux du quartier auront leurs étrennes !

Midi. On frappe à ma porte; une pauvre fille entre et me salue par mon nom. Je ne la reconnais point au premier abord ; mais elle me regarde, sourit... Ah ! c'est Paulette !... Mais depuis près d'une année que je ne l'avais vue, Paulette n'est plus la même : l'autre jour c'était une enfant, aujourd'hui c'est presque une jeune fille.

Paulette est maigre, pâle, misérablement vêtue; mais c'est toujours le même œil bien ouvert et regardant droit devant lui, la même bouche souriant à chaque mot, comme pour solliciter votre amitié, la même voix un peu timide et pourtant caressante. Paulette n'est point jolie, elle passe même pour laide : moi je la trouve charmante.

Peut-être n'est-ce point à cause de ce qu'elle est, mais à cause de moi. Paulette m'apparaît à travers un de mes meilleurs souvenirs.

C'était le soir d'une fête publique. Les illuminations faisaient courir leurs cordons de feu le long de nos monuments ; mille banderoles flottaient aux

vents de la nuit ; les feux d'artifice venaient d'allumer leurs gerbes de flammes au milieu du Champ-de-Mars. Tout à coup, une de ces inexplicables terreurs qui frappent de folie les multitudes s'abat sur les rangs pressés ; on crie, on se précipite ; les plus faibles trébuchent, et la foule égarée les écrase sous ses pieds convulsifs. Échappé par miracle à la mêlée, j'allais m'éloigner, lorsque les cris d'un enfant près de périr me retiennent ; je rentre dans ce chaos humain, et après des efforts inouïs, j'en retire Paulette au péril de ma vie.

Il y a deux ans de cela ; depuis, je n'avais revu la petite qu'à de longs intervalles, et je l'avais presque oubliée ; mais Paulette a la mémoire des bons cœurs ; elle vient, au renouvellement de l'année, m'offrir ses souhaits de bonheur. Elle m'apporte, en outre, un plant de violettes en fleurs ; elle-même l'a mis en terre et cultivé ; c'est un bien qui lui appartient tout entier, car il a été conquis par ses soins, sa volonté et sa patience.

Le violier (1) a fleuri dans un vase grossier, et

(1) Violier commun. On appelle aussi violier la giroflée.

Paulette, qui est cartonnière, l'a enveloppé d'un *cache-pot* en papier verni, embelli d'arabesques. Les ornements pourraient être de meilleur goût, mais on y sent la bonne volonté attentive.

Ce présent inattendu, la rougeur modeste de la petite fille et son compliment balbutié dissipent, comme un rayon de soleil, l'espèce de brouillard qui m'enveloppait le cœur ; mes idées passent brusquement des teintes plombées du soir aux teintes les plus roses de l'aurore ; je fais asseoir Paulette et je l'interroge gaiement.

La petite répond d'abord par des monosyllabes; mais bientôt les rôles sont renversés, et c'est moi qui entrecoupe de courtes interjections ses longues confidences. La pauvre enfant mène une vie difficile. Orpheline depuis longtemps, elle est restée, avec son frère et sa sœur, à la charge d'une vieille grand' mère qui les a *élevés de misère*, comme elle a coutume de le dire. Cependant Paulette l'aide maintenant dans la confection des cartonnages, sa petite sœur Perrine commence à coudre, et Henri est apprenti dans une imprimerie. Tout irait bien sans les pertes et sans les chômages, sans les habits qui

s'usent, sans les appétits qui grandissent, sans l'hiver qui oblige à acheter son soleil ! Paulette se plaint de ce que la chandelle dure trop peu et de ce que le bois coûte trop cher. La cheminée de leur mansarde est si grande qu'une falourde y produit l'effet d'une allumette ; elle est si près du toit que le vent y renvoie la pluie et qu'on y gèle sur l'âtre en hiver : aussi y ont-ils renoncé. Tout se borne désormais à un réchaud de terre sur lequel cuit le repas. La grand'mère avait bien parlé d'un poêle marchandé chez le revendeur du rez-de-chaussée ; mais celui-ci en a voulu sept francs, et les temps sont trop difficiles pour une pareille dépense ; la famille s'est, en conséquence, résignée à avoir froid par économie !

A mesure que Paulette parle, je sens que je sors de plus en plus de mon abattement chagrin. Les premières révélations de la petite cartonnière ont fait naître en moi un désir qui est bientôt devenu un projet. Je l'interroge sur ses occupations de la journée, et elle m'apprend qu'en me quittant elle doit visiter, avec son frère, sa sœur et sa grand'mère, les différentes pratiques auxquelles ils doivent leur

travail. Mon plan est aussitôt arrêté : j'annonce à l'enfant que j'irai la voir dans la soirée, et je la congédie en la remerciant de nouveau.

Le violier a été posé sur la fenêtre ouverte, où un rayon de soleil lui souhaite la bienvenue ; les oiseaux gazouillent à l'entour, l'horizon s'est éclairci, et le jour, qui s'annonçait si triste, est devenu radieux. Je parcours ma chambre en chantant, je m'habille à la hâte, je sors.

Trois heures. Tout est convenu avec mon voisin le fumiste : il répare le vieux poêle que j'avais remplacé, et me répond de le rendre tout neuf. A cinq heures, nous devons partir pour le poser chez la grand'mère de Paulette.

Minuit. Tout s'est bien passé. A l'heure dite, j'étais chez la vieille cartonnière encore absente. Mon Piémontais a dressé le poêle tandis que j'arrangeais, dans la grande cheminée, une douzaine de bûches empruntées à ma provision d'hiver. J'en serai quitte pour m'échauffer en me promenant, ou pour me coucher plus tôt.

A chaque pas qui retentit dans l'escalier j'ai un battement de cœur ; je tremble que l'on ne m'inter-

rompe dans mes préparatifs et que l'on ne gâte ainsi ma surprise. Mais non, voilà que tout est en place : le poêle allumé ronfle doucement, la petite lampe brille sur la table, et la burette d'huile a pris place sur l'étagère. Le fumiste est reparti. Cette fois ma crainte qu'on n'arrive s'est transformée en impatience de ce qu'on n'arrive pas. Enfin, j'entends la voix des enfants ; les voici qui poussent la porte et qui se précipitent... Mais tous s'arrêtent avec des cris d'étonnement.

A la vue de la lampe, du poêle et du visiteur qui se tient comme un magicien au milieu de ces merveilles, ils reculent presque effrayés. Paulette est la première à comprendre ; l'arrivée de la grand'mère, qui a monté moins vite, achève l'explication. — Attendrissement, transports de joie, remercîments !

Mais les surprises ne sont point finies. La jeune sœur ouvre le four et découvre des marrons qui achèvent de griller ; la grand'mère vient de mettre la main sur les bouteilles de cidre qui garnissent le buffet, et je retire du panier que j'ai caché une langue fourrée, un coin de beurre et des pains frais.

Cette fois l'étonnement devient de l'admiration; la petite famille n'a jamais assisté à un pareil festin! On met le couvert, on s'asseoit, on mange; c'est fête complète pour tous, et chacun y contribue pour sa part. Je n'avais apporté que le souper; la cartonnière et ses enfants fournissent la joie.

Que d'éclats de rire sans motifs! quelle confusion de demandes qui n'attendent point les réponses, de réponses qui ne correspondent à aucune demande! La vieille femme elle-même partage la folle gaieté des petits! J'ai toujours été frappé de la facilité avec laquelle le pauvre oubliait sa misère. Accoutumé à vivre du présent, il profite du plaisir dès qu'il se présente. Le riche, blasé par l'usage, se laisse gagner plus difficilement; il lui faut le temps et toutes ses aises pour consentir à être heureux.

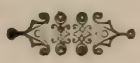
La soirée s'est passée comme un instant. La vieille femme m'a raconté sa vie, tantôt souriant, tantôt essuyant une larme. Perrine a chanté une ronde d'autrefois avec sa voix fraîche et enfantine. Henri, qui apporte des épreuves aux écrivains célèbres de l'époque, nous a dit ce qu'il en savait.

Enfin, il a fallu se séparer, non sans de nouveaux remercîments de la part de l'heureuse famille.

Je suis revenu à petits pas, savourant à plein cœur les purs souvenirs de cette soirée. Elle a été pour moi une grande consolation et un grand enseignement. Maintenant les années peuvent se renouveler; je sais que nul n'est assez malheureux pour n'avoir rien à recevoir, ni rien à donner.

Comme je rentrais, j'ai rencontré le nouvel équipage de mon opulente voisine. Celle-ci, qui revient aussi de soirée, a franchi le marche-pied avec une impatience fébrile, et je l'ai entendue murmurer : *Enfin !*

En quittant la famille de Paulette, moi, j'avais dit : *Déjà !*



CHAPITRE II.

LE CARNAVAL.

20 *février*. Quelle rumeur au dehors ! Pourquoi ces cris d'appel et ces huées ?... Ah ! je me rappelle : nous sommes au dernier jour du carnaval ; ce sont les masques qui passent.

Le Christianisme n'a pu abolir les bacchanales des anciens temps, il en a changé le nom. Celui

qu'il a donné à ces *jours libres* annonce la fin des banquets et le mois d'abstinence qui doit suivre. *Carn-à-val* signifie, mot à mot, *chair à bas !* C'est un adieu de quarante jours aux « benoîtes poulardes et gras jambons » tant célébrés par le chantre de Pantagruel. L'homme se prépare à la privation par la satiété, et achève de se damner avant de commencer à faire pénitence.

Pourquoi, à toutes les époques et chez tous les peuples, retrouvons-nous quelqu'une de ces fêtes folles ? Faut-il croire que, pour les hommes, la raison est un effort dont les plus faibles ont besoin de se reposer par instants ? Condamnés au silence d'après leur règle, les trappistes recouvrent une fois par mois la parole, et, ce jour-là, tous parlent en même temps, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Peut-être en est-il de même dans le monde. Obligés toute l'année à la décence, à l'ordre, au bon sens, nous nous dédommageons, pendant le carnaval, d'une longue contrainte. C'est une porte ouverte aux velléités incongrues jusqu'alors refoulées dans un coin de notre cerveau. Comme aux jours des saturnales, les esclaves

deviennent pour un instant les maîtres, et tout est abandonné aux *folles de la maison.*

Les cris redoublent dans le carrefour ; les troupes de masques se multiplient, à pied, en voiture et à cheval. C'est à qui se donnera le plus de mouvement pour briller quelques heures, pour exciter la curiosité ou l'envie; puis, demain, tous reprennent, tristes et fatigués, l'habit et les tourments d'hier.

Hélas ! pensé-je avec dépit, chacun de nous ressemble à ces masques ; trop souvent la vie entière n'est qu'un déplaisant carnaval.

Et cependant l'homme a besoin de fêtes qui détendent son esprit, reposent son corps, épanouissent son âme. Ne peut-il donc les rencontrer en dehors des joies grossières? Les économistes cherchent depuis longtemps le meilleur emploi de l'activité du genre humain. Ah ! si je pouvais seulement découvrir le meilleur emploi de ses loisirs ! On ne manquera pas de lui trouver des labeurs ; qui lui trouvera des délassements ? Le travail fournit le pain de chaque jour ; mais c'est la gaîté qui lui donne de la saveur. O philosophes ! mettez-

vous en quête du plaisir ! trouvez-nous des divertissements sans brutalité, des jouissances sans égoïsme ; inventez enfin un carnaval qui soit plaisant à tout le monde et qui ne fasse honte à personne.

Trois heures. Je viens de refermer ma fenêtre ; j'ai ranimé mon feu. Puisque c'est fête pour tout le monde, je veux que ce le soit aussi pour moi. J'allume la petite lampe sur laquelle, aux grands jours, je prépare une tasse de ce café que le fils de ma portière a rapporté du Levant, et je cherche, dans ma bibliothèque, un de mes auteurs favoris.

Voici d'abord l'amusant curé de Meudon ; mais ses personnages parlent trop souvent le langage des halles ; — Voltaire ; mais en raillant toujours les hommes, il les décourage. — Molière ; mais il vous empêche de rire à force de vous faire penser. — Lesage !... arrêtons-nous à lui. Profond plutôt que grave, il prêche la vertu en faisant rire des vices ; si l'amertume est parfois dans l'inspiration, elle s'enveloppe toujours de gaîté ; il voit les misères du monde sans le mépriser, et connaît ses lâchetés sans le haïr.

Appelons ici tous les héros de son œuvre : Gil Blas, Fabrice, Sangrado, l'archevêque de Grenade, le duc de Lerme, Aurore, Scipion! Plaisantes ou gracieuses images, surgissez devant mes yeux, peuplez ma solitude, transportez-y, pour mon amusement, ce carnaval du monde dont vous êtes les masques brillants.

Par malheur, au moment même où je fais cette invocation, je me rappelle une lettre à écrire qui ne peut être retardée. Un de mes voisins de mansarde est venu me la demander hier. C'est un petit vieillard allègre, qui n'a d'autre passion que les tableaux et les gravures. Il rentre presque tous les jours avec quelque carton, ou quelque toile, de peu de valeur sans doute; car je sais qu'il vit chétivement, et la lettre même que je dois rédiger pour lui prouve sa pauvreté. Son fils unique, marié en Angleterre, vient de mourir, et la veuve, restée sans ressources avec une vieille mère et un enfant, lui avait écrit pour demander asile. M. Antoine m'a prié d'abord de traduire la lettre, puis de répondre par un refus. J'avais promis cette réponse aujourd'hui; remplissons, avant tout, notre promesse.

..... La feuille de papier *Bath* est devant moi; j'ai trempé ma plume dans l'encrier, et je me gratte le front pour provoquer l'éruption des idées quand je m'aperçois que mon dictionnaire me manque. Or, un Parisien qui veut parler anglais sans dictionnaire ressemble au nourrisson dont on a détaché les lisières ; le sol tremble sous lui, et il trébuche au premier pas. Je cours donc chez le relieur auquel a été confié mon Johnson; il demeure précisément sur le carré.

La porte est entr'ouverte. J'entends de sourdes plaintes ; j'entre sans frapper, et j'aperçois l'ouvrier devant le lit de son compagnon de chambrée ; ce dernier a une fièvre violente et du délire. Pierre le regarde d'un air de mauvaise humeur embarrassée. J'apprends de lui que son *pays* n'a pu se lever le matin, et que, depuis, il s'est trouvé plus mal, d'heure en heure.

Je demande si on a fait venir un médecin.

— Ah bien, oui ! répond Pierre brusquement; faudrait avoir pour ça de l'argent de poche, et le *pays* n'a que des dettes pour économies.

— Mais vous, dis-je un peu étonné, n'êtes-vous point son ami ?

— Minute ! interrompt le relieur ; ami comme le *limonier* est ami du *porteur*, à condition que chacun tirera la charrette pour son compte et mangera à part son picotin.

— Vous ne comptez point, pourtant, le laisser privé de soins ?

— Bah ! il peut garder tout le lit jusqu'à demain, vu que je suis de bal.

— Vous le laissez seul ?

— Faudrait-il donc manquer une descente de Courtille parce que le *pays* a la tête brouillée ? demande Pierre aigrement. J'ai rendez-vous avec les autres chez le père Desnoyers. Ceux qui ont mal au cœur n'ont qu'à prendre de la réglisse ; ma tisane, à moi, c'est le petit blanc.

En parlant ainsi, il dénoue un paquet dont il retire un costume de débardeur, et il procède à son travestissement.

Je m'efforce en vain de le rappeler à des sentiments de confraternité pour le malheureux qui gémit là, près de lui ; tout entier à l'espérance du

plaisir qui l'attend, Pierre m'écoute avec impatience. Enfin, poussé à bout par cet égoïsme brutal, je passe des remontrances aux reproches; je le déclare responsable des suites que peut avoir, pour le malade, un pareil abandon.

Cette fois, le relieur, qui va partir, s'arrête.

— Mais, tonnerre ! que voulez-vous que je fasse? s'écrie-t-il, en frappant du pied : est-ce que je suis obligé de passer mon carnaval à faire chauffer des bains de pied, par hasard ?

— Vous êtes obligé de ne pas laisser mourir un camarade sans secours ! lui dis-je.

— Qu'il aille à l'hôpital alors !

— Seul, comment le pourrait-il ?

Pierre fait un geste de résolution.

— Eh bien, je vas le conduire, reprend-il ; aussi bien, j'aurai plus tôt fait de m'en débarrasser.... Allons, debout, *pays !*

Il secoue son compagnon qui n'a point quitté ses vêtements. Je fais observer qu'il est trop faible pour marcher ; mais le relieur n'écoute pas : il le force à se lever, l'entraîne en le soutenant, et arrive à la loge du portier qui court chercher un fiacre.

J'y vois monter le malade presque évanoui avec le débardeur impatient, et tous deux partent, l'un pour mourir peut-être, l'autre pour dîner à la Courtille !

Six heures. Je suis allé frapper chez le voisin, qui m'a ouvert lui-même et auquel j'ai remis la lettre, enfin terminée et destinée à la veuve de son fils. M. Antoine m'a remercié avec effusion et m'a obligé à m'asseoir.

C'était la première fois que j'entrais dans la mansarde du vieil amateur. Une tapisserie tachée par l'humidité, et dont les lambeaux pendent çà et là, un poêle éteint, un lit de sangle, deux chaises dépaillées en composent tout l'ameublement. Au fond, on aperçoit un grand nombre de cartons entassés et de toiles sans cadres retournées contre le mur.

Au moment où je suis entré, le vieillard était à table, dînant avec quelques croûtes de pain dur qu'il trempait dans un verre d'eau sucrée. Il s'est aperçu que mon regard s'arrêtait sur ce menu d'anachorète, et il a un peu rougi.

— Mon souper n'a rien qui vous tente, voisin ! a-t-il dit en souriant.

J'ai répondu que je le trouvais au moins bien philosophique pour un souper de carnaval. M. Antoine a hoché la tête et s'est remis à table.

— Chacun fête les grands jours à sa manière, a-t-il repris en recommençant à plonger un croûton dans son verre. Il y a des gourmets de plusieurs genres, et tous les régals ne sont point destinés à flatter le palais ; il en existe aussi pour les oreilles et pour les yeux.

J'ai regardé involontairement autour de moi, comme si j'eusse cherché l'invisible festin qui pouvait le dédommager d'un pareil souper.

Il m'a compris sans doute, car il s'est levé avec la lenteur magistrale d'un homme sûr de ce qu'il va faire ; il a fouillé derrière plusieurs cadres, en a tiré une toile sur laquelle il a passé la main, et qu'il est venu placer silencieusement sous la lumière de la lampe.

Elle représentait un beau vieillard qui, assis à table avec sa femme, sa fille et ses enfants, chante, accompagné par des musiciens qu'on aperçoit derrière. J'ai reconnu, au premier aspect, cette composition, que j'avais souvent admirée au Louvre, et

j'ai déclaré que c'était une magnifique copie de Jordaens.

— Une copie ! s'est écrié M. Antoine; dites un original, voisin, et un original retouché par Rubens ! Voyez plutôt la tête du vieillard, la robe de la jeune femme, et les accessoires. On pourrait compter les coups de pinceau de l'Hercule du coloris. Ce n'est point seulement un chef-d'œuvre, monsieur, c'est un trésor, une relique ! La toile du Louvre passe pour une perle, celle-ci est un diamant.

Et, l'appuyant au poêle de manière à la placer dans son meilleur jour, il s'est remis à tremper ses croûtes, sans quitter de l'œil le merveilleux tableau. On eût dit que sa vue leur communiquait une délicatesse inattendue : il les savourait lentement et vidait son verre à petits coups. Ses traits ridés s'étaient épanouis, ses narines se gonflaient ; c'était bien, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, *un festin du regard.*

— Vous voyez que j'ai aussi ma fête, a-t-il repris, en branlant la tête d'un air de triomphe ; d'autres vont courir les restaurants et les bals ; moi,

voici le plaisir que je me suis donné pour mon carnaval.

— Mais si cette toile est véritablement si précieuse, ai-je répondu, elle doit avoir un haut prix.

— Eh ! eh ! a dit M. Antoine, d'un ton de nonchalance orgueilleuse, dans un bon temps et avec un bon amateur, cela peut valoir quelque chose comme vingt mille francs.

J'ai fait un soubresaut en arrière.

— Et vous l'avez acheté? me suis-je écrié.

— Pour rien, a-t-il répondu, en baissant la voix ; ces brocanteurs sont des ânes : le mien a pris ceci pour une copie d'élève... il me l'a laissé à cinquante louis payés comptant ! ce matin, je les lui ai apportés, et maintenant il voudrait en vain se dédire.

— Ce matin ! ai-je répété, en reportant involontairement mes regards sur la lettre de refus que M. Antoine m'avait fait écrire à la veuve de son fils, et qui était encore sur la petite table.

Il n'a point pris garde à mon exclamation, et a continué à contempler l'œuvre de Jardaens, dans une sorte d'extase.

— Quelle science de clair-obscur! murmurait-il en grignotant sa dernière croûte avec délices; quel relief! quel feu ! Où trouve-t-on cette transparence de teintes, cette magie de reflets, cette force, ce naturel?

Et comme je l'écoutais immobile, il a pris mon étonnement pour de l'admiration, et il m'a frappé sur l'épaule:

— Vous êtes ébloui! s'est-il écrié avec gaieté, vous ne vous attendiez pas à un pareil trésor ! Que dites-vous de mon marché?

— Pardon, ai-je répliqué sérieusement; mais je crois que vous auriez pu le faire meilleur.

M. Antoine a dressé la tête.

— Comment cela? s'est-il écrié; me croiriez-vous homme à me tromper sur le mérite d'une peinture ou sur sa valeur?

— Je ne doute ni de votre goût, ni de votre science; mais je ne puis m'empêcher de penser que pour le prix de la toile qui vous représente ce repas de famille, vous auriez pu avoir...

— Quoi donc?

— La famille elle-même, monsieur.

Le vieil amateur m'a jeté un regard, non de colère, mais de dédain. Evidemment je venais de me révéler à lui pour un barbare incapable de comprendre les arts et indigne d'en jouir. Il s'est levé sans répondre, il a repris brusquement le Jordaens, et il est allé le reporter dans sa cachette derrière les cartons.

C'était une manière de me congédier; j'ai salué et je suis sorti.

Sept heures. Rentré chez moi, je trouve mon eau qui bout sur ma petite lampe; je me mets à moudre le moka et je dispose ma cafetière.

La préparation de son café est, pour un solitaire, l'opération domestique la plus délicate et la plus attrayante; c'est le *grand œuvre* des ménages de garçon.

Le café tient, pour ainsi dire, le milieu entre la nourriture corporelle et la nourriture spirituelle. Il agit agréablement, tout à la fois, sur les sens et sur la pensée. Son arome seul donne à l'esprit je ne sais quelle activité joyeuse; c'est un génie qui prête ses ailes à notre fantaisie et l'emporte au pays des *Mille et une Nuits.* Quand je suis plongé dans mon

vieux fauteuil, les pieds en espalier devant un feu flambant, l'oreille caressée par le gazouillement de la cafetière qui semble causer avec mes chenets, l'odorat doucement excité par les effluves de la fève arabique, et les yeux à demi-voilés sous mon bonnet rabattu, il me semble souvent que chaque flocon de la vapeur odorante prend une forme distincte : j'y vois tour à tour, comme dans les mirages du désert, les différentes images dont mes souhaits voudraient faire des réalités.

D'abord la vapeur grandit, se colore, et j'aperçois une maisonnette au penchant d'une colline. Derrière s'étend un jardin enclos d'aubépines, et que traverse un ruisseau aux bords duquel j'entends bourdonner les ruches.

Puis le paysage grandit encore. Voici des champs plantés de pommiers où je distingue une charrue attelée qui attend son maître. Plus loin, au coin du bois qui retentit des coups de la cognée, je reconnais la hutte du sabotier, recouverte de gazon et de copeaux.

Et au milieu de tous ces tableaux rustiques, il me semble voir comme une représentation de

moi-même qui flotte et qui passe ! C'est mon fantôme qui se promène dans mon rêve.

Les bouillonnements de l'eau près de déborder m'obligent à interrompre cette méditation pour remplir la cafetière. Je me souviens alors qu'il ne me reste plus de crème ; je décroche ma boîte de fer-blanc et je descends chez la laitière.

La mère Denis est une robuste paysanne venue toute jeune de Savoie et qui, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, n'est point retournée au pays. Elle n'a ni mari, ni enfant, malgré le titre qu'on lui donne ; mais sa bonté, toujours en éveil, lui a mérité ce nom de *mère*. Vaillante créature abandonnée dans la mêlée humaine, elle s'y est fait son humble place en travaillant, en chantant, en secourant, et laissant faire le reste à Dieu.

Dès la porte de la laitière, j'entends de longs éclats de rire. Dans un des coins de la boutique, trois enfants sont assis par terre. Ils portent le costume enfumé des petits Savoyards et tiennnent à la main de longues tartines de fromage blanc. Le plus jeune s'en est barbouillé jusqu'aux yeux, et c'est là le motif de leur gaieté.

La mère Denis me les montre.

— Voyez-moi ces innocents, comme ça se régale ! dit-elle en passant la main sur la tête du petit gourmand.

— Il n'avait pas déjeuné, fait observer son camarade pour l'excuser.

— Pauvre créature ! dit la laitière ; ça est abandonné sans défense sur le pavé de la grande ville où ça n'a plus d'autre père que le bon Dieu !

— Et c'est pourquoi vous leur servez de mère ? ai-je répliqué doucement.

— Ce que je fais est bien peu, a dit la mère Denis, en me mesurant mon lait ; mais tous les jours j'en ramasse quelques-uns dans la rue pour qu'ils mangent une fois à leur faim. Chers enfants ! leurs mères me revaudront ça en paradis... Sans compter qu'ils me rappellent la montagne ! quand ils chantent leur chanson et qu'ils dansent, il me semble toujours que je revois notre grand-père !

Ici les yeux de la paysanne sont devenus humides.

— Ainsi vous êtes payée par vos souvenirs du bien que vous leur faites ? ai-je repris.

— Oui, oui, a-t-elle dit, et aussi par leur joie ! Les ris de ces petits, monsieur, c'est comme un chant d'oiseau, ça vous donne de la gaieté et du courage pour vivre.

Tout en parlant, elle a coupé de nouvelles tartines, et y a joint des pommes avec une poignée de noix.

— Allons, les chérubins, s'est-elle écriée, mettez-moi ça dans vos poches pour demain.

Puis, se tournant de mon côté :

— Aujourd'hui je me ruine, a-t-elle ajouté ; mais faut bien faire son carnaval.

Je m'en suis allé sans rien dire ; j'étais trop touché.

Enfin je l'avais découvert, le véritable plaisir. Après avoir vu l'égoïsme de la sensualité et de la pure intelligence, je trouvais le joyeux dévouement de la bonté ! Pierre, M. Antoine et la mère Denis avaient fait chacun leur carnaval ; mais pour les deux premiers ce n'était que la fête des sens ou de l'esprit, tandis que pour la troisième c'était la fête du cœur !

CHAPITRE III.

CE QU'ON APPREND EN REGARDANT PAR SA FENÊTRE.

3 *mars.* — Un poëte a dit que la vie était le rêve d'une ombre : il eût mieux fait de la comparer à une nuit de fièvre ! Quelles alternatives d'agitations et de sommeil ! que de malaises, de sursauts, de soifs renaissantes ! quel chaos d'images douloureuses ou confuses ! Toujours entre le repos et

la veille, on cherche en vain le calme, et l'on s'arrête au bord de l'activité. Les deux tiers de l'existence humaine se consument à hésiter, et le dernier tiers à s'en repentir.

Quand je dis *l'existence humaine*, il faut entendre la mienne! Nous sommes ainsi faits que chacun de nous se regarde comme le miroir de la société; ce qui se passe dans notre cœur nous paraît infailliblement l'histoire de l'univers. Tous les hommes ressemblent à l'ivrogne qui annonce un tremblement de terre, parce qu'il se sent chanceler.

Et pourquoi suis-je incertain et inquiet, moi, pauvre journalier du monde, qui remplis dans un coin ma tâche obscure, et dont on utilise l'œuvre sans prendre garde à l'ouvrier? Je veux vous le dire à vous, ami invisible, pour qui ces lignes sont écrites; frère inconnu que les solitaires appellent dans leurs angoisses, confident idéal auquel s'adressent tous les monologues, et qui n'êtes que le fantôme de notre propre conscience.

Un grand événement est survenu dans ma vie! Au milieu de la route monotone que je parcourais tranquillement et sans y penser, un carrefour

vient tout à coup de s'ouvrir. Deux chemins se présentent entre lesquels je dois choisir. L'un n'est que la continuation de celui que j'ai suivi jusqu'à ce jour ; l'autre, plus large, montre de merveilleuses perspectives. Sur le premier, rien à craindre, mais aussi peu à espérer ; sur l'autre, les grands périls et les opulentes réussites ! Il s'agit, en un mot, de savoir si j'abandonnerai le modeste bureau dans lequel je devais mourir pour une de ces entreprises hardies où le hasard seul est caissier !

Depuis hier je me consulte, je compare, et reste indécis.

D'où me viendra la lumière, qui me conseillera?

Dimanche 4. — Voici le soleil qui sort des brumes de l'hiver; le printemps annonce son approche; une brise amollie glisse sur les toits, et mon violier recommence à fleurir !

Nous touchons à cette douce saison des *reverdies*, tant célébrée par les poëtes sensitifs du seizième siècle :

C'est à ce joly moys de may
Que toute chose renouvelle,
Et que je vous présentay, belle,
Entièrement le cœur de moy.

Le gazouillement des moineaux m'appelle ; ils réclament les miettes que je sème pour eux chaque matin. J'ouvre ma fenêtre, et la perspective des toits m'apparaît dans toute sa splendeur.

Celui qui n'a habité que les premiers étages ne soupçonne point la variété pittoresque d'un pareil horizon. Il n'a jamais contemplé cet entrelacement de sommets que la tuile colore; il n'a point suivi du regard ces vallées de gouttières où ondulent les frais jardins de la mansarde, ces grandes ombres que le soir étend sur les pentes ardoisées, et ce scintillement des vitrages qu'incendie le soleil couchant! Il n'a point étudié la flore de ces Alpes civilisées que tapissent les lichens et les mousses; il ne connaît point les mille habitants qui le peuplent, depuis l'insecte microscopique jusqu'au chat domestique, ce renard des toits, toujours en quête ou à l'affût; il n'a point assisté enfin à ces mille aspects du ciel brumeux ou serein; à ces mille effets de lumières, qui font de ces hautes régions un théâtre aux décorations toujours changeantes! Que de fois mes jours de repos se sont écoulés à contempler ce merveilleux

spectacle, à en découvrir les épisodes sombres ou charmants, à chercher, enfin, dans ce monde inconnu, les *impressions de voyage* que les touristes opulents cherchent plus bas !

Neuf heures. Mais pourquoi donc mes voisins ailés n'ont-ils point encore picoré les miettes que je leur ai éparpillées devant ma croisée? Je les vois s'envoler, revenir, se percher au faîtage des fenêtres, et pépier en regardant le festin qu'ils sont habituellement si prompts à dévorer ! Ce n'est point ma présence qui peut les effrayer; je les ai accoutumés à manger dans ma main. D'où vient alors cette irrésolution craintive? J'ai beau regarder, le toit est libre, les croisées voisines sont fermées. J'émiette le pain qui reste de mon déjeuner, afin de les attirer par un plus large banquet.... Leurs pépiements redoublent; ils penchent la tête; les plus hardis viennent voler au-dessus, mais sans oser s'arrêter.

Allons, mes moineaux sont victimes de quelqu'une de ces sottes terreurs qui font baisser les fonds à la Bourse ! Décidément les oiseaux ne sont pas plus raisonnables que les hommes !

J'allais fermer ma fenêtre sur cette réflexion, quand j'aperçois tout à coup, dans l'espace lumineux qui s'étend à droite, l'ombre de deux oreilles qui se dressent, puis une griffe qui s'avance, puis la tête d'un chat tigré qui se montre à l'angle de la gouttière. Le drôle était là en embuscade, espérant que les miettes lui amèneraient du gibier.

Et moi qui accusais la couardise de mes hôtes ! J'étais sûr qu'aucun danger ne les menaçait ! je croyais avoir bien regardé partout ! je n'avais oublié que le coin derrière moi !

Dans la vie comme sur les toits, que de malheurs arrivent pour avoir oublié un seul coin !

Dix heures. Je ne puis quitter ma croisée ; pendant si longtemps la pluie et le froid l'ont tenue fermée, que j'ai besoin de reconnaître longuement tous les alentours, d'en reprendre possession. Mon regard fouille successivement tous les points de cet horizon confus, glissant ou s'arrêtant selon la rencontre.

Ah ! voici des fenêtres sur lesquelles il aimait à se reposer autrefois ; ce sont celles de deux voisi-

nes lointaines dont les habitudes différentes l'avaient depuis longtemps frappé.

L'une est une pauvre ouvrière levée avant le jour, et dont la silhouette se dessine, bien avant dans la soirée, derrière son petit rideau de mousseline; l'autre est une jeune artiste qui fait arriver, par instants, jusqu'à ma mansarde ses vocalisations capricieuses. Quand leurs fenêtres s'ouvrent. celle de l'ouvrière ne laisse voir qu'un modeste ménage, tandis que l'autre montre un élégant intérieur; mais aujourd'hui une foule de marchands s'y pressent; on détend les draperies de soie, on emporte les meubles, et je me rappelle maintenant que la jeune artiste a passé ce matin sous ma fenêtre enveloppée dans un voile et marchant de ce pas précipité qui annonce quelque trouble intérieur! Ah! je devine tout! ses ressources se sont épuisées dans d'élégants caprices ou auront été emportées par quelque désastre inattendu, et maintenant la voilà tombée du luxe à l'indigence! Tandis que la chambrette de l'ouvrière, entretenue par l'ordre et le travail, s'est modestement embellie, celle de l'artiste est deve-

nue la proie des revendeurs. L'une a brillé un instant, portée par le flot de la prospérité; l'autre côtoie à petits pas, mais sûrement, sa médiocrité laborieuse.

Hélas! n'y a-t-il point ici pour tous une leçon? Est-ce bien dans ces hasardeux essais, au bout desquels se rencontre l'opulence ou la ruine, que l'homme sage doit engager les années de force et de volonté? Faut-il considérer la vie comme une tâche continue qui apporte à chaque jour son salaire, ou comme un jeu qui décide de notre avenir en quelques coups? Pourquoi chercher le danger des chances extrêmes? dans quel but courir à la richesse par les périlleux chemins? Est-il bien sûr que le bonheur soit le prix des éclatantes réussites plutôt que d'une pauvreté sagement acceptée! Ah! si les hommes savaient quelle petite place il faut pour loger la joie, et combien peu son logement coûte à meubler.

Midi. Je me suis longtemps promené dans la longueur de ma mansarde, les bras croises, la tête sur la poitrine! Le doute grandit en moi comme une ombre qui envahit de plus en plus l'espace

éclairé. Mes craintes augmentent; l'incertitude me devient à chaque instant plus douloureuse! il faut que je me décide aujourd'hui, avant ce soir! j'ai dans ma main les dés de mon avenir et je tremble de les interroger.

Trois heures. Le ciel s'est assombri, un vent froid commence à venir du couchant; toutes les fenêtres qui s'étaient ouvertes aux rayons d'un beau jour, ont été refermées. De l'autre côté de la rue seulement, le locataire du dernier étage n'a point encore quitté son blacon.

On reconnaît le militaire à sa démarche cadencée, à sa moustache grise et au ruban qui orne sa boutonnière; on le devinerait à ses soins attentifs pour le petit jardin qui décore sa galerie aérienne; car il y a deux choses particulièrement aimées de tous les vieux soldats, les fleurs et les enfants! Longtemps obligés de regarder la terre comme un champ de bataille, et sevrés des paisibles plaisirs d'un sort abrité, ils semblent commencer la vie à l'âge où les autres la finissent. Les goûts des premières années, arrêtés chez eux par les rudes devoirs de la guerre refleurissent, tout à coup, sous

leurs cheveux blancs; c'est comme une épargne de jeunesse dont ils touchent tardivement les arrérages. Puis, condamnés si longtemps à détruire, ils trouvent peut-être une secrète joie à créer et à voir renaître. Agents de la violence inflexible, ils se laissent plus facilement charmer par la faiblesse gracieuse ! Pour ces vieux ouvriers de la mort, protéger les frêles germes de la vie a tout l'attrait de la nouveauté.

Aussi le vent froid n'a pu chasser mon voisin de son balcon. Il laboure le terrain de ses caisses vertes; il y sème, avec soin, les graines de capucine écarlate, de volubilis et de pois de senteur. Désormais il viendra tous les jours épier leur germination, défendre les pousses naissantes contre l'herbe parasite ou l'insecte, disposer les fils conducteurs pour les tiges grimpantes, leur distribuer avec précaution l'eau et la chaleur !

Que de peines pour amener à bien cette moisson ! Combien de fois je le verrai braver pour elle, comme aujourd'hui, le froid ou le chaud, la bise ou le soleil ! Mais aussi, aux jours les plus ardents de l'été, quand une poussière enflammée tourbil-

lonnera dans nos rues, quand l'œil, ébloui par l'éclat du plâtre, ne saura où se reposer, et que les tuiles échauffées nous brûleront de leurs rayonnements, le vieux soldat, assis sous sa tonnelle, n'apercevra autour de lui que verdure ou que fleurs, et respirera la brise rafraîchie par un ombrage parfumé. Ses soins assidus seront enfin récompensés.

Pour jouir de la fleur, il faut semer la graine et cultiver le bourgeon.

Quatre heures. Le nuage qui se formait depuis longtemps à l'horizon a pris des teintes plus sombres; le tonnerre gronde sourdement, la nue se déchire! les promeneurs surpris s'enfuient de toutes parts avec des rires et des cris.

Je me suis toujours singulièrement amusé de ces « sauve qui peut » amenés par un subit orage. Il semble alors que chacun, surpris à l'improviste, perde le caractère factice que lui a fait le monde ou l'habitude pour trahir sa véritable nature.

Voyez plutôt ce gros homme à la démarche délibérée, qui, oubliant tout à coup son insouciance de commande, court comme un écolier!

c'est un bourgeois économe qui se donne des airs de dissipateur, et qui tremble de gâter son chapeau.

Là-bas, au contraire, cette jolie dame, dont l'allure est si modeste et la toilette si soignée, ralentit le pas sous l'orage qui redouble! Elle semble trouver plaisir à le braver, et ne songe point à son camail de velours moucheté par la grêle! C'est évidemment une lionne déguisée en brebis.

Ici un jeune homme qui passait s'est arrêté pour recevoir dans sa main quelques-uns des grains congelés qu'il examine. A voir, tout à l'heure, son pas rapide et affairé, vous l'auriez pris pour un commis en recouvrement, tandis que c'est un jeune savant qui étudie les effets de l'électricité.

Et ces enfants qui rompent leurs rangs pour courir après les raffales de la giboulée; ces jeunes filles, tout à l'heure les yeux baissés, qui s'enfuient maintenant avec des éclats de rire; ces gardes nationaux qui renoncent à l'attitude martiale de leurs jours de service pour se réfugier sous un porche! L'orage a fait toutes ces métamorphoses.

Le voilà qui redouble! Les plus impassibles sont forcés de chercher un abri. Je vois tout le monde se précipiter vers la boutique placée en face de ma fenêtre, et qu'un écriteau annonce *à louer*. C'est la quatrième fois depuis quelques mois. Il y a un an que toute l'adresse du menuisier et toutes les coquetteries du peintre avaient été employées à l'embellir; mais l'abandon des locataires successifs a déjà effacé leur travail; la boue déshonore les moulures de sa façade; des affiches de ventes au rabais salissent les arabesques de sa devanture. A chaque nouveau locataire, l'élégant magasin a perdu quelque chose de son luxe. Le voilà vide et livré aux passants! Que de destinées qui lui ressemblent, et ne changent de maître, comme lui, que pour courir plus vite à la ruine! »

Cette dernière réflexion m'a frappé : depuis ce matin, tout semble prendre une voix pour me donner le même avertissement. Tout me crie :

—Prends garde! contente-toi de ton heureuse pauvreté; les joies demandent à être cultivées avec suite; n'abandonne pas tes anciens patrons pour te donner à des inconnus!

Sont-ce les faits qui parlent ainsi, ou l'avertissement vient-il du dedans? N'est-ce point moi-même qui donne ce langage à tout ce qui m'entoure? Le monde n'est qu'un instrument auquel notre volonté prête un accent! Mais qu'importe si la leçon est sage? La voix qui parle tout bas dans notre sein est toujours une voix amie, car elle nous révèle ce que nous sommes, c'est-à-dire ce que nous pouvons. La mauvaise conduite résulte, le plus souvent, d'une erreur de vocation. S'il y a tant de sots et de méchants, c'est que la plupart des hommes se méconnaissent eux-mêmes. La question n'est pas de savoir ce qui nous convient, mais ce à quoi nous convenons!

Qu'irai-je faire, moi, au milieu de ces hardis aventuriers de la finance! Pauvre moineau né sous les toits, je craindrais toujours l'ennemi qui se cache dans le coin obscur; prudent travailleur, je penserais au luxe de la voisine si subitement évanoui; observateur timide, je me rappellerais les fleurs lentement élevées par le vieux soldat, ou la boutique dévastée pour avoir changé de maîtres! Loin de moi les festins au-dessus desquels

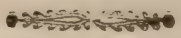
pendent des épées de Damoclès ! Je suis un rat des champs ; je veux manger mes noix et mon lard assaisonnés par la sécurité.

Et pourquoi cet insatiable besoin d'enrichissement ? Boit-on davantage parce qu'on boit dans un plus grand verre ? D'où vient cette horreur de tous les hommes pour la médiocrité, cette féconde mère du repos et de la liberté ? Ah ! c'est là surtout le mal que devraient prévenir l'éducation publique et l'éducation privée. Lui guéri, combien de trahisons évitées, que de lâchetés de moins, quelle chaîne de désordres et de crimes à jamais rompue. On donne des prix à la charité, au sacrifice ; donnez-en surtout à la modération, car c'est la grande vertu des sociétés ! Quand elle ne crée pas les autres, elle en tient lieu.

Six heures. J'ai écrit aux fondateurs de la nouvelle entreprise une lette de remercîment et de refus ! Cette résolution m'a rendu la tranquillité. Comme le savetier, j'avais cessé de chanter depuis que je logeais cette opulente espérance ; la voilà partie, et la joie est revenue !

O chère et douce Pauvreté ! pardonne-moi d'a-

voir un instant voulu te fuir comme on eût fui l'indigence ; établis-toi ici à jamais avec tes charmantes sœurs la Pitié, la Patience, la Sobriété et la Solitude ; soyez mes reines et mes institutrices ; apprenez-moi les austères devoirs de la vie ; éloignez de ma demeure les infirmités de cœur et les vertiges qui suivent la prospérité. Pauvreté sainte ! apprends-moi à supporter sans me plaindre, à partager sans hésitation, à chercher le but de l'existence plus haut que les plaisirs, plus loin que la puissance. Tu fortifies le corps, tu raffermis l'âme, et, grâce à toi, cette vie à laquelle l'opulent s'attache comme à un rocher, devient un esquif dont la mort peut dénouer le câble sans éveiller notre désespoir. Continue à me soutenir, ô toi que le Christ a surnommée *la Bienheureuse*.



CHAPITRE IV.

AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES.

9 *avril*. Les belles soirées sont revenues; les arbres commencent à déplisser leurs bourgeons; les hyacinthes, les jonquilles, les violettes et les lilas parfument les éventaires des bouquetières; la foule a repris ses promenades sur les quais, sur les boulevards. Après dîner, je suis aussi des-

cendu de ma mansarde pour respirer l'air du soir.

C'est l'heure où Paris se montre dans toute sa beauté. Pendant la journée, le plâtre des façades fatigue l'œil par sa blancheur monotone, les chariots pesamment chargés font trembler les pavés sous leurs roues colossales, la foule empressée se croise et se heurte, uniquement occupée de ne point manquer l'instant des affaires ; l'aspect de la ville entière a quelque chose d'âpre, d'inquiet et de haletant; mais dès que les étoiles se lèvent, tout change; les blanches maisons s'éteignent dans une ombre vaporeuse; on n'entend plus que le roulement des voitures qui courent à quelque fête ; on ne voit que passants flâneurs ou joyeux ; le travail a fait place aux loisirs. Maintenant chacun respire de cette course ardente à travers les occupations du jour; ce qui reste de force est donné au plaisir! Voici les bals qui éclairent leurs péristyles, les spectacles qui s'ouvrent, les boutiques de friandises qui se dressent le long des promenades, les crieurs de journaux qui font briller leur lanterne. Paris a décidément déposé la plume, le mètre et le tablier ; après la journée livrée au

travail, il veut la soirée pour jouir; comme les maîtres de Thèbes, il a remis au lendemain les affaires sérieuses.

J'aime à partager cette heure de fête, non pour me mêler à la gaîté commune, mais pour la contempler. Si la joie des autres aigrit les cœurs jaloux, elle fortifie les cœurs soumis ; c'est le rayon de soleil qui fait épanouir ces deux belles fleurs qu'on nomme la *confiance et l'espoir.*

Seul au milieu de la multitude riante, je ne me sens point isolé, car j'ai le reflet de sa gaieté ; c'est ma famille humaine qui se réjouit de vivre ; je prends une part fraternelle à son bonheur. Compagnons d'armes dans la bataille terrestre, qu'importe à qui va le prix de la victoire ? Si la fortune passe à nos côtés sans nous voir, et prodigue ses caresses à d'autres, consolons-nous comme l'ami de Parménion, en disant : — Ceux-là sont aussi Alexandre !

Tout en faisant ces réflexions, j'allais devant moi, à l'aventure. Je passais d'un trottoir à l'autre, je revenais sur mes pas, je m'arrêtais aux boutiques et aux affiches ! Que de choses à appren-

dre dans les rues de Paris ! Quel Musée ? Fruits inconnus, armes étranges, meubles d'un autre temps ou d'autres lieux, animaux de tous les climats, images des grands hommes, costumes des nations lointaines ! Le monde est là par échantillons.

Aussi voyez ce peuple dont l'instruction s'est faite le long des vitres et devant l'étalage des marchands ! rien ne lui a été enseigné, et il a une première idée de toutes choses. Il a vu des ananas chez Chevet, un palmier au Jardin-des-Plantes, des cannes à sucre en vente sur le Pont-Neuf. Les peaux rouges exposées à la salle Valentino lui ont appris à mimer la danse du bison et à fumer le calumet; il a fait manger les lions de Carter ; il connaît les principaux costumes nationaux d'après la collection de Babin ; les étalages de Goupil lui ont mis sous les yeux les chasses au tigre de l'Afrique et les séances du Parlement anglais ; il a fait connaissance, à la porte du bureau de l'*Illustration*, avec la reine Victoria, l'empereur d'Autriche et Kossuth ! On peut certes l'instruire, mais non l'étonner : car aucune chose n'est complétement nouvelle pour lui. Vous pouvez promener le

gamin de Paris dans les cinq parties du monde, et, à chaque étrangeté dont vous croirez l'éblouir, il vous répondra par le mot sacramentel et populaire : *Connu.*

Mais cette variété d'exhibitions qui fait de Paris la foire du monde, n'offre point seulement au promeneur un moyen de s'instruire; c'est une perpétuelle excitation pour l'imagination éveillée, un premier échelon toujours dressé devant nos songes. En la voyant, que de voyages entrepris par la pensée, quelles aventures rêvées, combien de merveilleux tableaux ébauchés ! Je ne regarde jamais, près des bains Chinois, cette boutique tapissée de jasmins des Florides et pleine de magnolias, sans voir se dérouler devant mes yeux toutes les clairières des forêts du nouveau monde décrites par l'auteur d'Atala.

Puis, quand cette étude des choses, et cet entretien avec la pensée ont amené la fatigue, regardez autour de vous ! quels contrastes de tournures et de physionomies dans la multitude ! quel vaste champ d'exercice pour la méditation! L'éclair d'un regard entrevu, quelques mots saisis

au passage ouvrent mille perspectives. Vous cherchez à comprendre ces révélations incomplètes, comme l'antiquaire s'efforce de déchiffrer l'inscription mutilée de quelque vieux monument, vous bâtissez une histoire sur un geste, sur une parole !... Jeux émouvants de l'intelligence qui se repose dans la fiction des lourdes banalités du réel.

Hélas ! en passant près de la porte-cochère d'un hôtel, j'ai, tout à l'heure, aperçu un triste sujet pour une de ces histoires. Au coin le moins lumineux, un homme était debout, la tête nue et tendant son chapeau à la charité des passants. Son habit avait cette propreté indigente qui prouve une misère longtemps combattue. Boutonné avec soin, il cachait l'absence du linge. Le visage à demi voilé par de longs cheveux gris et les yeux fermés, comme s'il eût voulu échapper au spectacle de son humiliation, le mendiant demeurait muet, sans mouvement. Les promeneurs passaient avec distraction à côté de cette indigence qu'enveloppaient le silence et l'ombre ! Heureux d'échapper a l'importunité de la plainte, ils détournaient les yeux ! Tout à coup la porte cochère a glissé

sur ses gonds ; un équipage très-bas, garni de lanternes d'argent et traîné par deux chevaux noirs, est, sorti doucement, puis s'est élancé vers le faubourg Saint-Germain. A peine ai-je pu distinguer, au fond, le scintillement des diamants et des fleurs de bal ! la lueur des lanternes a passé comme une raie sanglante sur la pâle figure du mendiant, ses yeux se sont ouverts, un éclair a illuminé son regard qui a poursuivi l'opulent équipage jusqu'à ce qu'il ait disparu dans la nuit !

J'ai laissé tomber dans le chapeau toujours étendu une légere aumône, et je suis passé vite !

Je venais de surprendre les deux plus tristes secrets du mal qui tourmente notre siècle, l'envie haineuse de celui qui souffre, l'oubli égoïste de celui qui jouit !

Tout le plaisir de cette promenade s'est évanoui; j'ai cessé de regarder autour de moi pour rentrer en moi-même. Au spectacle animé et mouvant de la rue a succédé la discussion intérieure de tous ces douloureux problèmes écrits depuis quatre mille ans au fond de chacune des luttes

humaines, mais plus clairement posés de nos jours.

Je songeais à l'inutilité de tant de combats qui n'avaient fait que déplacer alternativement le malheur avec la victoire, aux malentendus passionnés renouvelant, de génération en génération, la sanglante histoire d'Abel et de Caïn ; et, attristé par ces lugubres images, je marchais à l'aventure, lorsque le silence qui s'était fait autour de moi m'a insensiblement retiré à ma préoccupation.

J'étais arrivé à une de ces rues écartées où l'aisance sans faste et la méditation laborieuse aiment à s'abriter. Aucune boutique ne bordait les trottoirs faiblement éclairés, on n'entendait que le bruit éloigné des voitures et les pas de quelques habitants qui regagnaient tranquillement leurs demeures.

Je reconnus aussitôt la rue, bien que je n'y fusse venu qu'une fois.

Il y avait de cela deux années : à la même époque, je longeais la Seine, dont les berges noyées dans l'ombre laissaient le regard s'étendre en tous sens, et à laquelle l'illumination des quais et des

ponts donnait l'aspect d'un lac enguirlandé d'étoiles. J'avais atteint le Louvre, lorsqu'un rassemblement formé près du parapet m'arrêta : on entourait un enfant d'environ six ans, qui pleurait. Je demandai la cause de ses larmes.

— Il paraît qu'on l'a envoyé promener aux Tuileries, me dit un maçon qui revenait du travail, sa truelle à la main ; le domestique qui le conduisait a trouvé là des amis et a dit à l'enfant de l'attendre tandis qu'il allait prendre un *canon* ; mais faut croire que la soif lui sera venue en buvant, car il n'a pas reparu, et le petit ne retrouve plus son logement.

— Ne peut-on lui demander son nom et son adresse ?

— C'est ce qu'ils font depuis une heure ; mais tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'appelle Charles, et que son père est M. Duval... Il y en a douze cents dans Paris, des Duval.

— Ainsi il ne sait pas le nom du quartier où il demeure ?

— Ah bien oui ! vous ne voyez donc pas que c'est un petit riche ? Ça n'est jamais sorti qu'en voiture,

ou avec un laquais ; ça ne sait pas se conduire tout seul.

Ici le maçon fut interrompu par quelques voix qui s'élevaient au-dessus des autres.

— On ne peut pas le laisser sur le pavé, disaient les uns.

— Les enleveurs d'enfants l'emporteraient, continuaient les autres.

— Il faut l'emmener chez le commissaire.

— Ou à la préfecture de police.

— C'est cela, viens, petit !

Mais l'enfant, que ces avertissements de danger et ces noms de police et de commissaire avaient effrayé, criait plus fort, en reculant vers le parapet. On s'efforçait en vain de le persuader, sa résistance grandissait avec son inquiétude, et les plus empressés commençaient à se décourager, lorsque la voix d'un petit garçon s'éleva au milieu du débat.

— Je le connais bien, moi, dit-il en regardant l'enfant perdu ; il est de notre quartier.

— Quel quartier ?

— Là-bas, de l'autre côté des boulevards, *rue des Magasins*.

— Et tu l'as déjà vu ?

— Oui, oui, c'est le fils de la grande maison au bout de la rue, où il y a une porte à grille avec des pointes dorées.

L'enfant redressa vivement la tête, et les larmes s'arrêtèrent dans ses yeux.

Le petit garçon répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, et donna des renseignements qui ne pouvaient laisser aucun doute. L'enfant égaré le comprit, car il s'approcha de lui comme s'il eût voulu se mettre sous sa protection.

— Ainsi, tu peux le conduire à ses parents ? demanda le maçon qui avait écouté l'explication avec un véritable intérêt.

— Ça ne sera pas malin, répliqua le petit garçon, c'est ma route.

— Alors tu t'en charges ?

— Il n'a qu'à venir.

Et, reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre.

L'enfant perdu le suivit.

— Pourvu qu'il le conduise bien ! dis-je en les voyant s'éloigner.

— Soyez donc calme, reprit le maçon ; le petit en blouse a le même âge que l'autre ; mais, comme on dit, *ça connaît les couleurs* ; la misère, voyez-vous, est une fameuse maîtresse d'école !

Le rassemblement s'était dispersé : je me dirigeai à mon tour vers le Louvre ; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants afin de prévenir toute erreur.

Je ne tardai pas à les rejoindre ; ils marchaient l'un près de l'autre, déjà familiarisés et causant.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence : sa veste serrée à la taille était artistement soutachée, un pantalon plissé depuis la ceinture descendait sur des brodequins vernis à boutons de nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teintes différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse luttant contre les usures du

temps; les jambes de son pantalon, devenues trop courtes, laissaient voir des bas reprisés à plusieurs fois, et il était évident que ses souliers n'avaient point été primitivement destinés à son usage.

Les physionomies des deux enfants ne différaient pas moins que leur costume. Celle du premier était délicate et distinguée; l'œil d'un bleu limpide, la peau fine, les lèvres souriantes, lui donnaient un charme d'innocence et de bonheur ; les traits du second, au contraire, avaient une certaine rudesse ; le regard était vif et mobile, le teint bruni, la bouche moins riante que narquoise; tout indiquait l'intelligence aiguisée par une précoce expérience ; il marchait avec confiance au milieu des rues que les voitures sillonnaient, et suivait sans hésitation leurs mille détours.

J'appris de lui qu'il apportait tous les jours le dîner de son père, alors occupé sur la rive gauche de la Seine; la responsabilité dont il était chargé l'avait rendu attentif et prudent. Il avait reçu ces dures mais puissantes leçons de la nécessité que rien n'égale, ni ne remplace. Malheureusement les besoins du pauvre ménage l'avaient forcé à négli-

ger l'école, et il paraissait le regretter, car souvent il s'arrêtait devant les gravures et demandait à son compagnon de lui en lire les inscriptions

Nous atteignîmes ainsi le boulevard Bonne-Nouvelle, où l'enfant égaré commença à se reconnaître; malgré la fatigue il pressa le pas; un trouble mêlé d'attendrissement l'agitait; à la vue de sa maison il poussa un cri et courut vers la grille aux pointes dorées; une femme, qui attendait sur le seuil, le reçut dans ses bras, et, aux exclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique ni l'enfant, elle avait envoyé de tous côtés à leur recherche et attendait dans une anxiété palpitante.

Je lui expliquai, en peu de mots, ce qui était arrivé : elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils; mais pendant notre explication il avait disparu.

C'était la première fois que je revenais depuis dans ce quartier. La reconnaissance de la mère avait-elle persisté? Les deux enfants s'étaient-ils

retrouvés, et l'heureux hasard de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser?

Je m'adressais ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais d'apercevoir. Tout à coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur le seuil. Bien que grandis, je les reconnus au premier coup d'œil : c'étaient l'enfant trouvé près du parapet du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications : sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élégance, était serrée à la taille par une ceinture de cuir verni ; il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, et coiffé d'une casquette de coutil toute neuve.

Au moment où je l'aperçus il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas auquel son compagnon s'efforçait d'ajouter des narcisses et des primevères; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de M. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagon tourner le coin de la rue.

J'accostai alors ce dernier et lui rappelai notre rencontre; il me regarda un instant, puis parut me reconnaître.

— Pardon, excuse, si je ne vous salue pas, dit-il gaiement, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné M. Charles.

— Vous êtes donc devenus bons amis? demandai-je.

— Oh! je crois bien, dit l'enfant; maintenant mon père est riche aussi!

— Comment cela?

— M. Duval lui a prêté un peu d'argent; il s'est mis en chambre où il fabrique pour son compte, et moi je vais à l'école.

— Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant; je vois que vous êtes *empereur!*

— M. Charles m'aide à étudier, et comme ça je suis devenu le plus fort de toute la classe.

— Vous venez alors de prendre votre leçon?

— Oui, et il m'a donné du lilas, car il y a un jardin où nous jouons ensemble et qui fournit ma mère de fleurs.

— Alors c'est comme si vous en aviez une part.

—Juste ! Ah ! ce sont de bons voisins, allez. Mais me voilà rendu ; au revoir, monsieur.

L'enfant me fit de la tête un salut souriant, et disparut.

Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. La bonne volonté avait adouci, des deux côtés, les inégalités trop rudes, et établi entre l'humble atelier et le brillant hôtel un chemin de bon voisinage. Loin de prêter l'oreille à la voix de l'intérêt, chacun avait écouté celle du dévouement, et il n'était resté place, ni au dédain, ni à l'envie. Aussi, au lieu du mendiant en haillons que j'avais aperçu près de l'autre seuil, maudissant la richesse, je trouvais l'heureux enfant de l'ouvrier chargé de fleurs et la bénissant ! Le problème, si difficile et si périlleux à discuter rien qu'avec le droit, je venais de le voir résolu par l'amour !

CHAPITRE V.

LA COMPENSATION.

Dimanche 27 *mai*. Les capitales ont cela de particulier que les jours de repos semblent le signal d'un sauve-qui-peut universel. Comme des oiseaux auxquels la liberté vient d'être rendue, les populations sortent de leurs cages de pierre et s'envolent joyeusement vers la campagne. C'est à qui

trouvera une motte verdoyante pour s'asseoir, l'ombre d'un buisson pour s'abriter; on cueille les marguerites de mai, on court dans les champs; la ville est oubliée jusqu'au soir où l'on revient le chapeau fleuri d'une branche d'aubépine et le cœur égayé d'un doux souvenir; on reprendra le lendemain le joug du travail.

Ces velléités champêtres sont surtout remarquables à Paris. Les beaux jours venus, employés, bourgeois, ouvriers attendent avec impatience chaque dimanche pour aller essayer quelques heures de cette vie pastorale; on fait deux lieues entre les boutiques d'épiciers et de marchands de vin des faubourgs, dans le seul espoir de découvrir un vrai champ de navets. Le père de famille commence l'instruction pratique de son fils en lui montrant du blé qui n'a pas la forme de petits pains et des choux « à l'état sauvage. » Dieu sait que de rencontres, de découvertes, d'aventures! Quel Parisien n'a point eu son Odyssée en parcourant la banlieue et ne pourrait écrire le pendant du fameux *Voyage par terre et par mer de Paris à Saint-Cloud!*

Nous ne parlerons point ici de cette population

flottante venue de partout, pour qui notre Babylone française n'est que le caravansérail de l'Europe; phalange de penseurs, d'artistes, d'industriels, de voyageurs qui, comme le héros d'Homère, ont abordé leur patrie intellectuelle après avoir vu « beaucoup de peuples et de cités; » mais du Parisien sédentaire, rangé, vivant à son étage comme le mollusque sur son rocher, curieux vestige de la crédulité, de la lenteur et de la bonhomie des siècles passés.

Car une des singularités de Paris est de réunir vingt populations complétement différentes de mœurs et de caractère. A côté des bohémiens du commerce et de l'art, qui traversent successivement tous les degrés de la fortune ou du caprice, vit une paisible tribu de rentiers et de travailleurs établis, dont l'existence ressemble au cadran d'une horloge sur laquelle la même aiguille ramène successivement les mêmes heures. Si aucune autre ville n'offre des vies plus éclatantes, plus agitées, aucune autre ne peut en offrir de plus obscures et de plus calmes. Il en est des grandes cités comme de la mer; l'orage ne trouble que la surface; en descendant jusqu'au

fond, vous trouvez une région inaccessible au mouvement et au bruit.

Pour ma part je campais au bord de cette région sans l'habiter véritablement. Placé en dehors des turbulences publiques, je vivais réfugié dans mon isolement, mais sans pouvoir détacher ma pensée de la lutte. J'en suivais de loin tous les incidents avec bonheur, ou avec angoisse; je m'associais aux triomphes ou aux funérailles! pour qui regarde et qui sait, le moyen de ne pas prendre part! Il n'y a que l'ignorance qui peut rendre étranger à la vie extérieure; l'égoïsme même ne suffit point pour cela.

Ces réflexions que je faisais à part moi, dans ma mansarde, étaient entrecoupées par tous les « actes domestiques » auxquels se livre forcément un célibataire qui n'a d'autre serviteur que sa bonne volonté. En poursuivant mes déductions, j'avais ciré mes bottes, brossé mon habit, noué ma cravate; j'étais enfin arrivé à ce moment solennel où l'on se demande, comme Dieu après la création du monde, *si l'on trouve cela bien.*

Une grande résolution venait de m'arracher à

mes habitudes : la veille, des affiches m'avaient appris que c'était fête à Sèvres, que la manufacture de porcelaine serait ouverte au public. Séduit, le matin même, par la beauté du ciel, je m'étais subitement décidé à y aller.

En arrivant au débarcadère de la rive gauche, j'aperçus la foule qui se hâtait, attentive à ne point manquer l'heure. Outre beaucoup d'autres avantages, les chemins de fer auront celui d'accoutumer les Français à l'exactitude. Certains d'être commandés par l'heure, ils se résigneront à lui obéir; ils apprendront à attendre quand ils ne pourront plus être attendus. Les vertus sociales sont surtout de bonnes habitudes. Que de grandes qualités inoculées à certains peuples par la position géographique, par la nécessité politique, par les institutions! La création d'une monnaie d'airain trop lourde e trop volumineuse pour être entassée tua, pour un temps, l'avarice chez les Lacédémoniens.

Je me suis trouvé dans un wagon près de deux sœurs déjà sur le retour, appartenant à la classe des Parisiens casaniers et paisibles dont j'ai parlé plus haut. Quelques complaisances de bon voisi-

nage ont suffi pour m'attirer leur confiance; au bout de quelques minutes je savais toute leur histoire.

Ce sont deux pauvres filles restées orphelines à quinze ans et qui, depuis, ont vécu comme vivent les femmes qui travaillent, d'économie et de privations. Fabriquant depuis vingt ou trente ans des agrafes pour la même maison, elles ont vu dix maîtres s'y succéder et s'enrichir, sans que rien ait changé dans leur sort. Elles habitent toujours la même chambre, au fond d'une de ces impasses de la rue Saint-Denis où l'air et le soleil sont inconnus. Elles se mettent au travail avant le jour, le prolongent après la nuit, et voient les années se joindre aux années sans que leur vie ait été marquée par aucun autre événement que l'office du dimanche, une promenade ou une maladie.

La plus jeune de ces dignes ouvrières a quarante ans et obéit à sa sœur comme elle le faisait toute petite. L'aînée la surveille, la soigne et la gronde avec une tendresse maternelle. Au premier instant on rit, puis on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de touchant dans ces deux enfants en

cheveux gris dont l'une n'a pu se désaccoutumer d'obéir, l'autre de protéger.

Et ce n'est point en cela seulement que mes deux compagnes sont plus jeunes que leur âge : ignorantes de tout, elles s'étonnent sans cesse. Nous ne sommes point arrivés à Clamart qu'elles s'écrieraient volontiers, comme le roi de la ronde enfantine, qu'elles ne *croyaient pas le monde si grand !*

C'est la première fois qu'elles se hasardent sur un chemin de fer, et il faut voir les saisissements, les frayeurs, les résolutions courageuses ! tout les émerveille ! Elles ont dans leur âme un arriéré de jeunesse qui les rend sensibles à ce qui ne nous frappe ordinairement que dans les premières années. Pauvres créatures qui, en ayant gardé les sensations d'un autre âge, en ont perdu la grâce ! Mais n'y a-t-il pas quelque chose de saint dans cette ingénuité que leur a conservée le jeûne de toutes les joies ? Ah ! maudit soit le premier qui a eu le triste courage d'enchaîner le ridicule à ce nom de vieille fille qui rappelle tant de déceptions douloureuses, tant d'ennuis, tant de délaissement ! Maudit celui qui a pu trouver un sujet de sarcasme

dans un malheur involontaire; et qui a couronné d'épines des cheveux blanchis!

Les deux sœurs s'appellent Françoise et Madeleine; leur voyage d'aujourd'hui est un coup d'audace sans exemple dans leur vie. La fièvre du siècle les a gagnées à leur insu. Hier Madeleine a subitement jeté cette idée de promenade, Françoise l'a accueillie sur-le-champ. Peut-être eût-il mieux valu ne point céder à la tentation offerte par la jeune sœur; mais « on fait des folies à tout âge, » comme le remarque philosophiquement la prudente Françoise. Quant à Madeleine, elle ne regrette rien; c'est le mousquetaire du ménage.

— Il faut bien s'amuser, dit-elle, « on ne vit qu'une fois. »

Et la sœur aînée sourit à cette maxime épicurienne. Il est évident que toutes deux sont dans une crise d'indépendance.

Du reste, ce serait grand dommage que le regret vînt déranger leur joie! elle est si franche, si expansive! La vue des arbres qui semblent courir des deux côtés de la route leur cause une incessante admiration. La rencontre d'un train qui

passe en sens inverse, avec le bruit et la rapidité de la foudre, leur fait fermer les yeux et jeter un cri ; mais tout a déjà disparu ! Elles regardent, se rassurent, s'émerveillent. Madeleine déclare qu'un pareil spectacle vaut le prix du voyage, et Françoise en tomberait d'accord si elle ne songeait, avec un peu d'effroi, au déficit dont une pareille dépense doit charger leur budget. Ces trois francs consacrés à une seule promenade, c'est l'économie d'une semaine entière de travail. Aussi la joie de l'aînée des deux sœurs est-elle entrecoupée de remords ; l'enfant prodigue retourne par instants les yeux vers la ruelle du quartier Saint-Denis.

Mais le mouvement et la succession des objets viennent la distraire. Voici le pont du Val encadré dans son merveilleux paysage : à droite, Paris avec ses grands monuments qui découpent la brume ou étincellent au soleil ; à gauche, Meudon avec ses *villas*, ses bois, ses vignes et son château royal ! Les deux ouvrières vont d'une portière à l'autre en jetant des cris d'admiration. Nos compagnons de voyage rient de cette surprise enfantine ; moi je me sens attendri, car j'y vois le témoi-

gnage d'une longue et monotone réclusion; ce sont des prisonnières du travail qui ont retrouvé, pour quelques heures, l'air et la liberté.

Enfin, le train s'arrête; nous descendons. Je montre aux deux sœurs le sentier qui conduit jusqu'à Sèvres, entre le chemin de fer et les jardins; elles partent en avant tandis que je m'informe des heures de retour.

Je les retrouve bientôt à la station suivante où elles se sont arrêtées devant le petit jardin du garde-barrière; toutes deux sont déjà en conversation réglée avec l'employé qui bine ses plates-bandes et y trace des rayons pour les semis de fleurs. Il leur apprend que c'est l'époque où les herbes parasites sont le plus utilement sarclées, où l'on fait les boutures et les marcottes, où l'on sème les plantes annuelles, où l'on enlève les pucerons des rosiers. Madeleine a sur le rebord de sa croisée deux caisses où, faute d'air et de soleil, elle n'a jamais pu faire pousser que du cresson; mais elle se persuade que, grâce à ces instructions, tout va prospérer désormais. Enfin le garde-barrière, qui sème une bordure de réséda, lui donne un reste de graines

qu'il n'a pu employer, et la vieille fille s'en va ravie, recommençant, à propos de ces fleurs en espérance, le rêve de Perrette à propos du pot au lait.

Arrivé au quiconce d'acacias où se célèbre la fête, je perds de vue les deux sœurs. Je parcours seul cette exhibition de loteries en plein vent, de parades de saltimbanques, de carrousels et de tirs à l'arbalète. J'ai toujours été frappé de l'entrain des fêtes champêtres. Dans les salons, on est froid, sérieux, souvent ennuyé : la plupart de ceux qui viennent là sont amenés par l'habitude ou par des obligations de société ; dans les réunions villageoises, au contraire, vous ne trouvez que des assistants qu'attire l'espoir du plaisir. Là-bas, c'est une conscription forcée ; ici ce sont les volontaires de la gaieté ! Puis, quelle facilité à la joie ! Comme cette foule est encore loin de savoir que ne se plaire à rien et railler tout est le suprême bon ton ! Sans doute ces amusements sont souvent grossiers ; la délicatesse et l'idéalité leur manquent ; mais ils ont du moins la sincérité. Ah ! si l'on pouvait garder à ces fêtes leur vivacité joyeuse en y mêlant

un sentiment moins vulgaire ! Autrefois la religion imprimait aux solennités champêtres son grand caractère, et purifiait le plaisir sans lui ôter sa naïveté !

C'est l'heure où les portes de la manufacture de porcelaine et du musée céramique s'ouvrent au public ; je retrouve dans la première salle Françoise et Madeleine. Saisies de se voir au milieu de ce luxe royal, elle osent à peine marcher ; elles parlent bas comme dans une église.

— Nous sommes chez le roi ! dit l'aînée des sœurs, qui oublie toujours que la France n'en a plus.

Je les encourage à avancer ; je marche devant et elles se décident à me suivre.

Que de merveilles réunies dans cette collection où l'on voit l'argile prendre toutes les formes, se teindre de toutes les couleurs, s'associer à toutes les substances !

La terre et le bois sont les premières matières travaillées par l'homme, celles qui semblaient plus particulièrement destinées à son usage. Ce sont, comme les animaux domestiques, des accessoires

obligés de sa vie : aussi y a-t-il entre eux et nous des rapports plus intimes. La pierre, les métaux demandent de longues préparations ; ils résistent à notre action immédiate, et appartiennent moins à l'homme qu'aux sociétés ; le bois et la terre sont, au contraire, les instruments premiers de l'être isolé qui veut se nourrir ou s'abriter.

C'est là sans doute ce qui me fait trouver tant de charmes à la collection que j'examine. Ces tasses grossièrement modelées par le sauvage m'initient à une partie de ses habitudes ; ces vases d'une élégance confuse qu'a pétris l'Indien, me révèlent l'intelligence amoindrie dans laquelle brille encore le crépuscule d'un soleil autrefois étincelant ; ces cruches surchargées d'arabesques montrent la fantaisie arabe grossièrement traduite par l'ignorance espagnole ! On trouve ici le cachet de chaque race, de chaque pays et de chaque siècle.

Mes compagnes paraissent peu préoccupées de ces rapprochements historiques ; elles regardent tout avec l'admiration crédule qui n'examine, ni ne discute. Madeleine lit l'inscription placée sous

chaque œuvre, et sa sœur répond par une exclamation de surprise.

Nous arrivons ainsi à une petite cour où l'on a jeté les fragments de quelques tasses brisées. Françoise aperçoit une soucoupe presque entière et à ornements coloriés dont elle s'empare; ce sera pour elle un souvenir de la visite qu'elle vient de faire; elle aura désormais, dans son ménage, un échantillon de cette porcelaine de Sèvres, *qui ne se fabrique que pour les rois !* Je ne veux pas la détromper en lui disant que les produits de la manufacture se vendent à tout le monde, que sa soucoupe avant d'être écornée, ressemblait à celles des boutiques à douze sous! Pourquoi détruire les illusions de cette humble existence? Faut-il donc briser sur la haie toutes les fleurs qui embaument nos chemins? Le plus souvent les choses ne sont rien en elles-mêmes; l'idée que nous y attachons leur donne seule du prix. Rectifier les innocentes erreurs pour ramener à une réalité inutile, c'est imiter le savant qui ne veut voir dans une plante que les éléments chimiques dont elle se compose.

En quittant la manufacture, les deux sœurs, qui se sont emparées de moi avec la liberté des bons cœurs, m'invitent à partager la collation qu'elles ont apportée. Je m'excuse d'abord ; mais leur insistance a tant de bonhomie que je crains de les affliger, et je cède avec quelque embarras.

Il faut seulement chercher un lieu favorable. Je leur fais gravir le coteau, et nous trouvons une pelouse émaillée de marguerites qu'ombragent deux noyers.

Madeleine ne se possède point de joie. Toute sa vie elle a rêvé un dîner sur l'herbe ! En aidant sa sœur à retirer du panier les provisions, elle me raconte toutes les parties de campagnes projetées et remises. Françoise, au contraire, a été élevée à Montmorency ; avant de rester orpheline, elle est plusieurs fois retournée chez sa nourrice. Ce qui a, pour sa sœur, l'attrait de la nouveauté, a pour elle le charme du souvenir. Elle raconte les vendanges auxquelles ses parents l'ont conduite ; les promenades sur l'âne de la mère Luret, qu'on ne pouvait faire aller à droite qu'en le poussant à gauche ; la

cueillette des cerises et les navigations sur le lac, dans la barque du traiteur.

Ces souvenirs ont toute la grâce, toute la fraîcheur de l'enfance. Françoise se rappelle moins ce qu'elle a vu que ce qu'elle a senti. Pendant qu'elle raconte, le couvert a été mis; nous nous asseyons au pied d'un arbre. Devant nous serpente la vallée de Sèvres, dont les maisons étagées s'appuient aux jardins et aux carrières du coteau; de l'autre côté s'étend le parc de Saint-Cloud, avec ses magnifiques ombrages entrecoupés de prairies ; au-dessus s'ouvre le ciel comme un océan immense dans lequel naviguent les nuées! Je regarde cette belle nature, et j'écoute ces bonnes vieilles filles; j'admire et je m'intéresse ; le temps passe doucement sans que je m'en aperçoive.

Enfin le soleil baisse; il faut songer au retour. Pendant que Madeleine et Françoise enlèvent le couvert, je descends à la manufacture pour savoir l'heure.

La fête est encore plus animée; l'orchestre fait retentir ses éclats de trombone sous les acacias, je m'oublie quelques instants à regarder ; mais j'ai

promis aux deux sœurs de les reconduire à la station de Bellevue : le convoi ne peut tarder; je me hâte de remonter le sentier qui mène aux noyers.

Près d'arriver, j'entends des voix de l'autre côté de la haie ; Madeleine et Françoise parlent à une pauvre fille dont les vêtements sont brûlés, les mains noires et le visage enveloppé de linges sanglants. Je comprends que c'est une des jeunes ouvrières employées à la fabrique de poudre fulminante établie plus haut, sur les bruyères. Une explosion a eu lieu quelques jours auparavant; la mère et la sœur aînée de la jeune fille ont péri; elle-même a échappé par miracle et se trouve aujourd'hui sans ressource. Elle raconte tout cela avec l'espèce de langueur résignée de ceux qui ont toujours souffert. Les deux sœurs sont émues; je les vois se consulter tout bas, puis Françoise tirer d'une petite bourse de filoselle trente sous qui leur restent, et les donner à la pauvre fille.

Je presse le pas pour faire le tour de la haie; mais, près d'en atteindre le bout, je rencontre les

vieilles sœurs qui me crient qu'elles ne prennent plus le chemin de fer, qu'elles s'en retournent à pied!

Je comprends alors que l'argent destiné au voyage vient d'être donné à la mendiante!

Le bien a, comme le mal, sa contagion : je cours à la jeune fille blessée; je lui remets le prix de ma place, et je retourne vers Françoise et Madeleine. en leur déclarant que nous ferons route ensemble . . . . . .

Je viens de les reconduire jusque chez elles; je les ai laissées enivrées de leur journée, dont le souvenir les rendra longtemps heureuses !

Ce matin, je plaignais ces destinées obscures et sans plaisirs; maintenant je comprends que Dieu a mis des compensations à toutes les épreuves. La rareté des distractions donne à la moindre joie une saveur inconnue. La jouissance est seulement dans ce qu'on sent, et les hommes blasés ne sentent plus; la satiété a ôté à leur âme l'appétit, tandis que la privation conserve ce premier des dons humains, *la facilité du bonheur!*

Ah! voilà ce que je voudrais persuader à tous;

aux riches pour qu'ils n'abusent point, aux pauvres pour qu'ils aient patience.

Si la joie est le plus rare des biens, c'est que l'acceptation est la plus rare des vertus.

Madeleine et Françoise ! pauvres vieilles filles déshéritées de tout, sauf de courage, de résignation et de bon cœur, priez pour les désespérés qui s'abandonnent eux-mêmes, pour les malheureux qui haïssent et envient, pour les insensibles qui jouissent et n'ont point de pitié !

CHAPITRE VI.

L'ONCLE MAURICE.

7 juin. — Quatre heures du matin. Je ne m'étonne pas d'entendre, lorsque je me réveille, les oiseaux chanter si joyeusement autour de ma fenêtre; il faut habiter comme eux et moi le dernier étage pour savoir jusqu'à quel point le matin est gai sous les toits! C'est là que le soleil envoie ses premiers

rayons, que la brise arrive avec la senteur des jardins et des bois, là qu'un papillon égaré s'aventure parfois à travers les fleurs de la mansarde, et que les refrains de l'ouvrière diligente saluent le lever du jour. Les étages inférieurs sont encore plongés dans le sommeil, le silence et l'ombre, qu'ici règnent déjà le travail, la lumière et les chants!

Quelle vie autour de moi! voilà l'hirondelle qui revient de la provision, le bec plein d'insectes pour ses petits; les moineaux secouent leurs ailes humides de rosée en se poursuivant dans les rayons de soleil; mes voisines entr'ouvrent leurs fenêtres, et leurs frais visages saluent l'aurore! Heure charmante de réveil où tout se reprend à la sensation et au mouvement, où la première lueur frappe la création pour la faire revivre comme la baguette magique frappait le palais de la Belle au bois dormant, Il y a un moment de repos pour toutes les angoisses; les souffrances du malade s'apaisent, et un souffle d'espoir se glisse dans les cœurs abattus. Mais ce n'est, hélas! qu'un court répit! tout reprendra bientôt sa marche! la grande machine humaine va se remettre en mouvement avec ses longs efforts,

ses sourds gémissements, ses froissements et ses ruines!

Le calme de cette première heure me rappelle celui des premières années. Alors aussi le soleil brille gaiement, la brise parfume, toutes les illusions, ces oiseaux du matin de la vie, gazouillent autour de nous! Pourquoi s'envolent-elles plus tard? D'où vient cette tristesse et cette solitude qui nous envahissent insensiblement? La marche semble la même pour l'individu et pour les sociétés: on part d'un bonheur facile, d'enchantements naïfs, pour arriver aux désillusions et aux amertumes! La route commencée parmi les aubépines et les primevères aboutit rapidement aux déserts ou aux précipices! Pourquoi tant de confiance d'abord, puis tant de doute? La science de la vie n'est-elle donc destinée qu'à rendre impropre au bonheur? Faut-il se condamner à l'ignorance pour conserver l'espoir? Le monde et l'individu ne doivent-ils enfin trouver de repos que dans une éternelle enfance?

Combien de fois déjà je me suis adressé ces questions! La solitude a cet avantage, ou ce dan-

ger, de faire creuser toujours plus avant les mêmes idées. Sans autre interlocuteur que soi-même, on donne toujours à la conversation les mêmes tendances; on ne se laisse détourner, ni par les préoccupations d'un autre esprit, ni par les caprices d'une sensation différente; on revient sans cesse, par une pente involontaire, frapper aux mêmes portes !...

J'ai interrompu mes réflexions pour ranger ma mansarde. Je hais l'aspect du désordre, parce qu'il constate ou le mépris pour les détails, ou l'inaptitude à la vie intérieure. Classer les objets au milieu desquels nous devons vivre, c'est établir entre eux et nous des liens d'appropriation et de convenance; c'est préparer les habitudes sans lesquelles l'homme tend à l'état sauvage. Qu'est-ce, en effet, que l'organisation sociale, sinon une série d'habitudes convenues d'après des penchants naturels !

Je me défie de l'esprit et de la moralité des gens à qui le désordre ne coûte aucun souci, qui vivent à l'aise dans les écuries d'Augias. Notre entourage reflète toujours plus ou moins notre nature inté-

rieure. L'âme ressemble à ces lampes voilées qui, malgré tout, jettent au dehors une lueur adoucie. Si les goûts ne trahissaient point le caractère, ce ne seraient plus des goûts, mais des instincts.

En rangeant tout dans ma mansarde, mes yeux se sont arrêtés sur l'almanach de cabinet suspendu à ma cheminée. Je voulais m'assurer de la date, j'ai lu ces mots écrits en grosses lettres : *Fête-Dieu!*

C'est aujourd'hui ! Rien ne le rappelle dans notre grande cité où la religion n'a plus de solennités publiques; mais c'est bien l'époque si heureusement choisie par la primitive Église, « La fête du Créateur, dit Chateaubriand, arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes. »

Que de souvenirs ces mots viennent d'éveiller en moi ! Je laisse là ce qui m'occupait; je viens m'accouder à la fenêtre, et, la tête appuyée sur mes deux mains, je retourne, en idée, vers la petite ville où s'est écoulée ma première enfance.

La *Fête-Dieu* était alors un des grands événe-

ments de ma vie! Pour mériter d'y prendre part, il fallait longtemps d'avance se montrer laborieux et soumis. Je me rappelle encore avec quels ravissements d'espérance je me levais ce jour-là! Une sainte allégresse était dans l'air. Les voisins, éveillés plutôt que de coutume, tendaient, le long de la rue, des draps parsemés de bouquets ou des tapisseries à personnages. J'allais de l'une à l'autre, admirant, tour à tour, les scènes de sainteté du moyen âge, les compositions mythologiques de la renaissance, les batailles antiques arrangées à la Louis XIV, et les bergeries de madame de Pompadour. Tout ce monde de fantômes semblait sortir de la poussière du passé pour venir assister, immobile et silencieux, à la sainte cérémonie. Je regardais, avec des alternatives d'effroi et d'émerveillement, ces terribles guerriers aux cimeterres toujours levés, ces belles chasseresses lançant une flèche qui ne partait jamais, et ces gardeurs de moutons en culottes de satin, toujours occupés à jouer de la flûte aux pieds de bergères éternellement souriantes. Parfois, lorsque le vent courait derrière ces tableaux mobiles, il me sem-

blait que les personnages s'agitaient, et je m'attendais à les voir se détacher de la muraille pour prendre leur rang dans le cortége ! Mais ces impressions étaient vagues et fugitives. Ce qui dominait tout le reste était une joie expansive et cependant tempérée. Au milieu de ces draperies flottantes, de ces fleurs effeuillées, de ces appels de jeunes filles, de cette gaieté qui s'exhalait de tout comme un parfum, on se sentait emporté malgré soi. Les bruits de la fête retentissaient dans le cœur en mille échos mélodieux. On était plus indulgent, plus dévoué, plus aimant ! Dieu ne se manifestait point seulement au dehors, mais en nous-mêmes.

Et que d'autels improvisés ! que de berceaux de fleurs ! que d'arcs de triomphe en feuillage ! quelle émulation entre les divers quartiers pour la construction de ces *reposoirs* où la procession devait faire halte ! C'était à qui fournirait ce qu'il avait de plus rare, de plus beau.

J'y ai trouvé l'occasion de mon premier sacrifice !

Les guirlandes étaient à leurs places, les cierges allumés, le tabernacle orné de roses; mais il en

manquait une qui pût lui servir de couronne! Tous les parterres du voisinage avaient été moissonnés. Seul, je possédais la fleur digne d'une telle place. Elle ornait le rosier donné par ma mère à mon jour de naissance. Je l'avais attendue depuis plusieurs mois, et nul autre bouton ne devait s'épanouir sur l'arbuste. Elle était là, à demi-entr'ouverte, dans son nid de mousse, objet d'une longue espérance et d'un naïf orgueil ! J'hésitai quelques instants! nul ne me l'avait demandée; je pouvais facilement éviter sa perte! Aucun reproche ne devait m'atteindre ; mais il s'en élevait un sourdement en moi-même. Quand tous les autres s'étaient dépouillés, devais-je seul garder mon trésor ? Fallait-il donc marchander à Dieu un des présents que je tenais de lui, comme tout le reste ? A cette dernière pensée, je détachai la fleur de sa tige et j'allai la placer au sommet du tabernacle.

Ah! pourquoi ce sacrifice, qui fut pour moi si difficile et si doux, m'a-t-il laissé un souvenir qui me fait sourire aujourd'hui ? Est-il bien sûr que le prix de ce que l'on donne soit dans le don lui-

même, plutôt que dans l'intention ? Si le verre d'eau de l'Evangile doit être compté au pauvre, pourquoi la fleur ne serait-elle point comptée à l'enfant ? Ne dédaignons point les humbles générosités du premier âge ; ce sont elles qui accoutument l'âme à l'abnégation et à la sympathie. Cette rose mousseuse, je l'ai gardée longtemps comme un saint talisman ; j'aurais dû la garder toujours comme le souvenir de la première victoire remportée sur moi-même.

Depuis bien des années, je n'ai point revu les solennités de la *Fête-Dieu* ; mais y retrouverais-je mes heureuses sensations d'autrefois ? Je me rappelle encore, quand la procession avait passé, ces promenades à travers les carrefours jonchés de fleurs et ombragés de rameaux verts ! Enivré par les derniers parfums d'encens qui se mêlaient aux senteurs des seringats, des jasmins et des roses, je marchais, sans toucher la terre ; je souriais à tout ; le monde entier était à mes yeux le Paradis, et il me semblait que Dieu flottait dans l'air !

Du reste, cette sensation n'était point l'exaltation d'un moment ; plus intense à certains jours, elle

persistait néanmoins dans l'ordinaire de la vie. Bien des années se sont écoulées ainsi au milieu d'un épanouissement de cœur et d'une confiance qui empêchait la douleur, sinon de venir, du moins de rester. *Certain de ne pas être seul*, je reprenais bientôt courage, comme l'enfant qui se rassure parce qu'il entend, à côté, la voix de sa mère. Pourquoi ai-je perdu cette assurance des premières années? Ne sentirais-je plus aussi profondément que *Dieu est là ?*

Etrange enchaînement de nos idées ! Une date vient de me rappeler mon enfance, et voilà que tous mes souvenirs fleurissent autour de moi ! D'où vient donc la plénitude de bonheur de ces commencements? A bien regarder, rien n'est sensiblement changé dans ma condition. Je possède, comme alors, la santé et le pain de chaque jour ; j'ai seulement de plus la responsabilité ! Enfant, je recevais la vie telle qu'elle m'était faite, un autre avait le souci de prévoir. En paix avec moi-même, pourvu que j'eusse accompli les devoirs présents, j'abandonnais l'avenir à la prudence de mon père ! Ma destinée était un vaisseau dont

je n'avais point la direction, et sur lequel je me laissais emporter comme un simple passager. Là était tout le secret de ma joyeuse sécurité ! Depuis, la sagesse humaine me l'a enlevée. Chargé seul de mon sort, j'ai voulu en devenir le maître au moyen d'une lointaine prévoyance ; j'ai tourmenté le présent par mes préoccupations d'avenir ; j'ai mis mon jugement à la place de la providence, et l'heureux enfant s'est transformé en homme soucieux !

Triste progrès et peut-être grande leçon ! Qui sait si plus d'abandon envers celui qui régit le monde ne m'eût point épargné toutes ces angoisses? Peut-être le bonheur n'est-il possible ici-bas qu'à la condition de vivre, comme l'enfant, livré aux devoirs de chaque journée et confiant, pour le reste, en la bonté de notre Père divin.

Ceci me rappelle l'oncle Maurice ! Toutes les fois que j'ai besoin de me raffermir dans le bien, je retourne vers lui ma pensée ; je le revois avec sa douce expression demi-souriante, demi-attendrie ; j'entends sa voix toujours égale et caressante comme un souffle d'été ! Son souvenir garde ma

vie et l'éclaire. Lui aussi a été ici-bas un saint et un martyr. D'autres ont montré les chemins du ciel; lui, il a fait voir les sentiers de la terre!

Mais, sauf les anges chargés de tenir compte des dévouements inconnus et des vertus cachées, qui a jamais entendu parler de mon oncle Maurice? Seul, peut-être, j'ai retenu son nom, et je me rappelle encore son histoire!

Eh bien, je veux l'écrire, non pour les autres, mais pour moi-même! On dit qu'à la vue de l'Apollon le corps se redresse et prend une plus digne attitude; au souvenir d'une belle vie, l'âme doit se sentir, de même, relevée et ennoblie!

Un rayon de soleil levant éclaire la petite table sur laquelle j'écris; la brise m'apporte l'odeur des résédas, et les hirondelles tournoient avec des cris joyeux au-dessus de ma fenêtre!... L'image de mon oncle Maurice sera ici à sa place parmi les chants, la lumière et les parfums...

Sept heures. Il en est des destinées comme des aurores : les unes se lèvent rayonnantes de mille lueurs, les autres noyées dans de sombres nuages. Celle de l'oncle Maurice fut de ces dernières. Il

vint au monde si chétif qu'on le crut condamné à mourir ; mais, malgré ces prévisions, que l'on pouvait appeler des espérances, il continua à vivre souffrant et contrefait.

Son enfance, dépourvue de toutes les grâces, le fut également de toutes les joies. Opprimé à cause de sa faiblesse, raillé pour sa laideur, le petit bossu ouvrit en vain ses bras au monde, le monde passa en le montrant au doigt.

Cependant sa mère lui restait, et ce fut à elle que l'enfant reporta les élans d'un cœur repoussé. Heureux dans ce refuge, il atteignit l'âge où l'homme prend place dans la vie, et dut se contenter de celle qu'avaient dédaigné les autres. Son instruction eût pu lui ouvrir toutes les carrières ; il devint buraliste d'une des petites maisons d'octroi qui gardaient l'entrée de sa ville natale !

Renfermé dans cette habitation de quelques pieds, il n'avait d'autre distraction, entre ses écritures et ses calculs, que la lecture et les visites de sa mère. Aux beaux jours d'été, elle venait travailler à la porte de la cabane, sous l'ombre des

vignes vierges plantées par Maurice. Alors même qu'elle gardait le silence, sa présence était une distraction pour le bossu, il entendait le cliquetis de ses longues aiguilles à tricoter, il apercevait ce profil doux et triste qui rappelait tant d'épreuves courageusement supportées; il pouvait, de loin en loin, appuyer une main caressante sur ces épaules courbées et échanger un sourire!

Cette consolation devait bientôt lui être enlevée. La vieille mère tomba malade, et il fallut, au bout de quelques jours, renoncer à tout espoir. Maurice, éperdu à l'idée d'une séparation qui le laissait désormais seul sur la terre, s'abandonna à une douleur sans mesure. A genoux, près du lit de la mourante, il l'appelait des noms les plus tendres, il la serrait entre ses bras comme s'il eût voulu la retenir dans la vie. La mère s'efforçait de lui rendre ses caresses, de répondre; mais ses mains étaient glacées, sa voix déjà éteinte. Elle ne put qu'approcher ses lèvres du front de son fils, pousser un soupir et fermer les yeux pour jamais!

On voulut emmener Maurice, mais il résista, en se penchant sur cette forme désormais immobile.

— Morte ! s'écria-t-il ; morte, celle qui ne m'avait jamais quitté, celle qui m'aimait seule au monde ! morte, vous, ma mère ! que me reste-t-il alors ici-bas ?

Une voix étouffée répondit :

— Dieu !

Maurice se redressa épouvanté ! Était-ce un dernier soupir de la morte ou sa propre conscience qui avait répondu ? Il ne cherchat point à le savoir ; mais il avait compris la réponse, et l'accepta.

Ce fut alors que je commençai à le connaître. J'allais souvent le voir à la petite maison d'octroi ; il se prêtait à mes jeux d'enfant, me racontait ses plus belles histoires, et me laissait cueillir des fleurs. Déshérité de toutes les grâces qui attirent, il se montrait indulgent pour ceux qui venaient à lui. Sans s'offrir jamais, il était toujours prêt à accueillir. Abandon, dédain, il subissait tout avec une patiente douceur, et sur cette croix de la vie où l'insultaient ses bourreaux, il répétait, comme le Christ : « Pardonnez-leur, mon père ; ils ne savent ce qu'ils font. »

Aucun autre employé ne montrait autant de probité, de zèle et d'intelligence; mais ceux qui auraient pu faire valoir ses services se sentaient repoussés par sa difformité. Privé de protecteurs, il vit toujours ses droits méconnus. On lui préférait ceux qui avaient su plaire, et, en lui laissant l'humble emploi qui le faisait vivre, on semblait lui faire grâce. L'oncle Maurice supporta l'injustice comme il avait supporté le dédain; méconnu par les hommes, il levait les yeux plus haut et se confiait au jugement de Celui qu'on ne peut tromper.

Il habitait dans le faubourg une vieille maison où logeaient des ouvriers aussi pauvres que lui, mais moins abandonnés. Une seule de ses voisines vivait sans famille, dans une petite mansarde où pénétraient la pluie et le vent. C'était une jeune fille pâle, silencieuse, sans beauté, et que recommandait seulement sa misère résignée. On ne la voyait jamais adresser la parole à une autre femme; aucun chant n'égayait sa mansarde. Enveloppée dans un morne abattement comme dans une sorte de linceul, elle travaillait sans ardeur et

sans distraction. Sa langueur avait touché Maurice ; il essaya de lui parler ; elle répondit avec douceur, mais brièvement. Il était aisé de voir que son silence et sa solitude lui étaient plus chers que la bienveillance du petit bossu ; il se le tint pour dit et redevint muet.

Mais l'aiguille de Toinette la nourrissait à grand'-peine ; bientôt le travail s'arrêta ! Maurice apprit que la jeune fille manquait de tout et que les fournisseurs refusaient de lui faire crédit. Il courut aussitôt chez ces derniers et s'engagea à leur payer secrètement ce qu'ils donneraient à Toinette.

Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs mois. Le chômage continuait pour la jeune couturière, qui finit par s'effrayer des obligations qu'elle contractait envers les marchands. Elle voulut s'en expliquer avec eux, et, dans cette explication, tout se découvrit.

Son premier mouvement fut de courir chez l'oncle Maurice pour le remercier a genoux. Sa froideur habituelle avait fait place à un inexprimable attendrissement ; il semblait que la recon-

naissance eût fondu toutes les glaces de ce cœur engourdi.

Délivré dès lors de l'embarras du secret, le petit bossu put donner plus d'efficacité à ses bienfaits. Toinette devint pour lui une sœur aux besoins de laquelle il eut droit de veiller. Depuis la mort de sa mère, c'était la première fois qu'il pouvait mêler quelqu'un à sa vie. La jeune fille recevait ses soins avec une sensibilité réservée. Tous les efforts de Maurice ne pouvaient dissiper son fond de tristesse : elle paraissait touchée de sa bonté ; elle le lui exprimait parfois avec effusion ; mais là s'arrêtaient ses confidences. Penché sur ce cœur fermé, le petit bossu ne pouvait y lire. A la vérité, il s'y appliquait peu : tout entier au bonheur de n'être plus seul, il acceptait Toinette telle que ses longues épreuves l'avaient faite ; il l'aimait ainsi et ne souhaitait autre chose que de conserver sa compagnie.

Insensiblement cette idée s'empara de son esprit jusqu'à y effacer tout le reste. La jeune fille était sans famille ainsi que lui ; l'habitude avait adouci à ses yeux la laideur du bossu ; elle semblait le

voir avec une affection compatissante ! Que pouvait-il attendre de plus? Jusqu'alors l'espoir de se faire accepter d'une compagne avait été repoussé par Maurice comme un rêve ; mais le hasard semblait avoir travaillé à en faire une réalité. Après bien des hésitations, il s'enhardit et se décida à lui parler.

C'était un soir : le petit bossu très-ému se dirigea vers la mansarde de l'ouvrière. Au moment d'entrer, il lui sembla entendre une voix étrangère qui prononçait le nom de la jeune fille. Il poussa vivement la porte entr'ouverte et aperçut Toinette qui pleurait appuyée sur l'épaule d'un jeune homme portant le costume de matelot.

A la vue de mon oncle, elle se dégagea vivement, courut à lui et s'écria :

— Ah ! venez, venez, c'est lui que je croyais mort, c'est Julien, c'est mon fiancé !

Maurice recula en chancelant. Il venait de tout comprendre d'un seul mot !

Il lui sembla que la terre fléchissait et que son cœur allait se briser ; mais la même voix qu'il avait entendu près du lit de mort de sa mère retentit de

nouveau à son oreille, et il se redressa ranimé. Dieu lui restait toujours.

Lui-même accompagna les nouveaux mariés sur la route lorsqu'ils partirent, et, après leur avoir souhaité tout le bonheur qui lui était refusé, il revint résigné à la vieille maison du faubourg.

Ce fut là qu'il acheva sa vie, abandonné des hommes, mais non comme il le disait, du *Père qui est aux cieux*. Partout il sentait sa présence; elle lui tenait lieu du reste. Lorsqu'il mourut, ce fut en souriant, et comme un exilé qui s'embarque pour sa patrie. Celui qui l'avait consolé de l'indigence et des infirmités, de l'injustice et de l'isolement, avait su lui faire un bienfait de la mort!

Huit heures. — Tout ce que je viens d'écrire m'a troublé! Jusqu'à présent, j'ai cherché des enseignements pour la vie dans la vie! Serait-il donc vrai que les principes humains ne pussent toujours suffire? qu'au-dessus de la bonté, de la prudence, de la modération, de l'humilité, du dévoûment lui-même, il y eût une grande idée qui pût seule faire face aux grandes infortunes, et

que si l'homme a besoin de sa vertu pour les autres, il a besoin du sentiment religieux pour lui-même?

Quand, selon l'expression de l'Écriture, *le vin de la jeunesse enivre*, on espère se suffire; fort, heureux et aimé, on croit, comme Ajax, pouvoir échapper à toutes les tempêtes *malgré les dieux*; mais, plus tard, les épaules se courbent, le bonheur s'effeuille, les affections s'éteignent, et alors, effrayé du vide et de l'obscurité, on étend les bras, comme l'enfant surpris par les ténèbres, et on appelle au secours *Celui qui est partout.*

Je demandais ce matin pourquoi tout devient confus pour la société et pour les individus. La raison humaine allume en vain, d'heure en heure, quelque nouveau flambeau sur les bornes du chemin, la nuit devient toujours plus sombre ! N'est-ce point parce qu'on laisse s'éloigner, de plus en plus, le soleil des âmes, Dieu?

Mais qu'importent au monde ces rêveries d'un solitaire? Pour la plupart des hommes, les tumultes du dehors étouffent les tumultes du dedans, la vie ne leur laisse point le loisir de s'interroger.

Ont-ils le temps de savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être, eux que préoccupe le prochain bail ou le dernier cours de la rente ? Le ciel est trop haut, et les sages ne regardent que la terre.

Mais moi, pauvre sauvage de la civilisation, qui ne cherche ni pouvoir, ni richesse, et qui ai abrité ma vie à l'idéal, je puis retourner impunément à ces souvenirs de l'enfance, et si Dieu n'a plus de fête dans notre grande cité, je tâcherai de lui en conserver une dans mon cœur.

CHAPITRE VII.

CE QUE COUTE LA PUISSANCE ET CE QUE RAPPORTE LA CÉLÉBRITÉ.

Dimanche 1er juillet. — C'est hier qu'a fini le mois consacré par les Romains à Junon (*junius*, juin). Nous entrons aujourd'hui en juillet.

Dans l'ancienne Rome, ce dernier mois s'appelait *quintilis* (cinquième), parce que l'année, divisée

seulement en dix parties, commençait en mars. Lorsque Numa Pompilius la partagea en douze mois, ce nom de *quintilis* fut conservé, ainsi que les noms suivants : *sextilis*, *september*, *october*, *rovember*, *december*, bien que ces désignations ne correspondissent plus aux nouveaux rangs occupés par les mois. Enfin, plus tard, le mois de *quintilis*, où était né Jules César, fut appelé *julius*, dont nous avons fait *juillet*.

Ainsi, ce nom inséré au calendrier y éternise le souvenir d'un grand homme : c'est comme une épitaphe éternelle gravée par l'admiration des peuples sur la route du temps.

Combien d'autres inscriptions pareilles ! mers, continents, montagnes, étoiles et monuments, tout a successivement servi au même usage ! Nous avons fait du monde entier ce livre d'or de Venise où s'inscrivaient les noms illustres et les grandes actions. Il semble que le genre humain sente le besoin de se glorifier lui-même dans ses élus, qu'il se relève à ses propres yeux en choisissant dans sa race des demi-dieux. La famille mortelle aime à conserver le souvenir des parvenus de la

gloire, comme on garde celui d'un ancêtre fameux ou d'un bienfaiteur.

C'est qu'en effet les dons naturels accordés à un seul ne sont point un avantage individuel, mais un présent fait à la terre; tout le monde en hérite, car tout le monde souffre ou profite de ce qu'il a accompli. Le génie est un phare destiné à éclairer au loin; l'homme qui le *porte* n'est que le rocher sur lequel ce phare a été élevé.

J'aime à m'arrêter à ces idées; elles m'expliquent l'admiration pour la gloire. Quand elle a été bienfaisante, c'est de la reconnaissance, quand elle n'a été qu'extraordinaire, c'est un orgueil de race: hommes, nous aimons à immortaliser les délégués les plus éclatants de l'humanité.

Qui sait si, en acceptant des puissants, nous n'avons pas obéi à la même inspiration? A part les nécessités de la hiérarchie ou les conséquences de la conquête, les foules se plaisent à entourer leurs chefs de priviléges; soit qu'elles mettent leur vanité à agrandir ainsi une de leurs œuvres, soit qu'elles s'efforcent de cacher l'humiliation de la dépendance en exagérant l'importance de ceux

qui les dominent! On veut se faire honneur de son maître : on l'élève sur ses épaules comme sur un piédestal; on l'entoure de rayons afin d'en recevoir quelques reflets. C'est toujours la fable du chien qui accepte la chaîne et le collier, pourvu qu'ils soient d'or.

Cette vanité de la servitude n'est ni moins naturelle ni moins commune que celle de la domination. Quiconque se sent incapable de commander veut au moins obéir à un chef puissant. On a vu des serfs se regarder comme déshonorés, parce qu'ils devenaient la propriété d'un simple comte, après avoir été celle d'un prince, et Saint-Simon parle d'un valet de chambre qui ne voulait servir que des marquis.

Le 7, huit heures du soir. — Je suivais tout à l'heure le boulevard; c'était jour d'Opéra, et la foule des équipages se pressait dans la rue Lepelletier. Les promeneurs arrêtés sur le trottoir en reconnaissaient quelques-uns au passage, et prononçaient certains noms : c'était ceux d'hommes célèbres ou puissants qui se rendaient au succès du jour!

Près de moi s'est trouvé un spectateur aux joues creuses et aux yeux ardents, dont l'habit noir montrait la corde. Il suivait d'un regard d'envie ces privilégiés de l'autorité ou de la gloire, et je lisais sur ses lèvres, que crispait un sourire amer, tout ce qui se passait dans son âme.

— Les voilà, les heureux ! pensait-il ; à eux tous les plaisirs de l'opulence et toutes les jouissances de l'orgueil. La foule sait leurs noms? ce qu'ils veulent s'accomplit ; ils sont les souverains du monde par l'esprit ou par la puissance ! pendant que moi, pauvre et ignoré, je traverse péniblement les lieux bas, ceux-ci planent sur les sommets dorés par le plein soleil de la prospérité.

Je suis revenu pensif. Est-il vrai qu'il y ait ces inégalités, je ne dis pas dans les fortunes, mais dans le bonheur des hommes ? Le génie et le commandement ont-ils véritablement reçu la vie comme une couronne, tandis que le plus grand nombre la recevait comme un joug ? La dissemblance des conditions n'est-elle qu'un emploi divers des natures et des facultés, ou une inégalité réelle entre les lots humains ? Question sérieuse,

puisqu'il s'agit de constater l'impartialité de Dieu!

Le 8, midi. — Je suis allé, ce matin rendre visite à un compatriote, premier huissier d'un de nos ministres. Je lui apportais des lettres de sa famille, remises par un voyageur arrivant de Bretagne. Il a voulu me retenir.

— Le ministre, m'a-t-il dit, n'a point aujourd'hui d'audience; il consacre cette journée au repos et à la famille. Ses jeunes sœurs sont arrivées; il les conduit ce matin à Saint-Cloud, et ce soir il a invité ses amis à un bal non officiel. Je vais être tout à l'heure congédié pour le reste du jour; nous pourrons dîner ensemble; attendez-moi en lisant les nouvelles.

Je me suis assis près d'une table couverte de journaux que j'ai successivement parcourus. La plupart renfermaient de poignantes critiques des derniers actes politiques du ministère; quelques-uns y joignaient des soupçons flétrissants pour le ministre lui-même.

Comme j'achevais, un secrétaire est venu les demander pour ce dernier!

Il va donc lire ces accusations, subir silencieuse-

ment les injures de toutes ces voix qui le dénoncent à l'indignation ou à la risée ! Comme le triomphateur romain, il faut qu'il supporte l'insulteur qui suit son char en racontant à la foule ses ridicules, ses ignorances ou ses vices !

Mais parmi les traits lancés de toutes parts, ne s'en trouvera-t-il aucun d'empoisonné ? Aucun n'atteindra-t-il un de ces points du cœur où les blessures ne guérissent plus ? Que deviendra une vie livrée à toutes les attaques de la haine envieuse ou de la conviction passionnée ? Les chrétiens n'abandonnaient que les lambeaux de leur chair aux animaux de l'arène ; l'homme puissant livre aux morsures de la plume son repos, ses affections, son honneur !

Pendant que je rêvais à ces dangers de la grandeur, l'huissier est rentré vivement : — De graves nouvelles ont été reçues, le ministre vient d'être mandé au conseil ; il ne pourra conduire ses sœurs à Saint-Cloud.

J'ai vu, à travers les vitres, les jeunes filles, qui attendaient sur le perron, remonter tristement, tandis que leur frère se rendait au conseil. La voi-

ture qui devait partir, emportant tant de joies de famille vient de disparaître, n'emportant que les soucis de l'homme d'Etat.

L'huissier est revenu mécontent et désappointé.

Le plus ou moins de liberté dont il peut jouir est pour lui le baromètre de l'horizon politique. S'il a congé, tout va bien ; s'il est retenu, la patrie est en péril. Son opinion sur les affaires publiques n'est que le calcul de ses intérêts ! Mon compatriote est presque un homme d'Etat.

Je l'ai fait causer, et il m'a confié plusieurs particularités singulières !

Le nouveau ministre a d'anciens amis dont il combat les idées, tout en continuant à aimer leurs sentiments. Séparé d'eux par les drapeaux, il leur est toujours resté uni par les souvenirs ; mais les exigences de parti lui défendent de les voir. La continuation de leurs rapports éveillerait les soupçons ; on y devinerait quelque transaction honteuse : ses amis seraient des traîtres qui songent à se vendre ; lui, un corrupteur qui veut les acheter ; aussi a-t-il fallu renoncer à des attachements de

vingt années, rompre des habitudes de cœur qui étaient devenues des besoins !

Parfois pourtant le ministre cède encore à d'anciennes faiblesses ; il reçoit ou visite ses amis à la dérobée ; il se renferme avec eux pour parler du temps où ils avaient le droit de s'aimer publiquement. A force de précautions, ils ont réussi à cacher jusqu'ici ce complot de l'amitié contre la politique ; mais tôt ou tard les journaux seront avertis et le dénonceront à la défiance du pays.

Car la haine, qu'elle soit déloyale ou de bonne foi, ne recule devant aucune accusation. Quelquefois même elle accepte le crime ! L'huissier m'a avoué que des avertissements avaient été donnés au ministre, qu'on lui avait fait craindre des vengeances meurtrières, et qu'il n'osait plus sortir à pied.

Puis, de confidence en confidence, j'ai su quelles sollicitations venaient égarer ou violenter son jugement ; comment il se trouvait fatalement conduit à des iniquités qu'il devait déplorer en lui-même. Trompé par la passion, séduit par les prières, ou forcé par le crédit, il laissait bien des

fois vaciller la balance! Triste condition de l'autorité qui lui impose non-seulement les misères du pouvoir, mais ses vices, et qui, non contente de torturer le maître, réussit à le corrompre!

Cet entretien s'est prolongé et n'a été interrompu que par le retour du ministre. Il s'est élancé de sa voiture des papiers à la main; il a regagné son cabinet d'un air soucieux. Un instant après, sa sonnette s'est fait entendre; on appelle le secrétaire pour expédier des avertissements à tous les invités du soir; le bal n'aura point lieu; on parle sourdement de fâcheuses nouvelles transmises par le télégraphe, et dans de pareilles circonstances une fête semblerait insulter au deuil public.

J'ai pris congé de mon compatriote, et me voici de retour.

Ce que je viens de voir répond à mes doutes de l'autre jour. Maintenant je sais quelles angoisses font expier aux hommes leurs grandeurs; je comprends

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Ceci m'explique Charles-Quint aspirant au repos du cloître.

Et cependant je n'ai entrevu que quelques-unes des souffrances attachées au commandement. Que dire des grandes disgrâces qui précipitent les puissants du plus haut du ciel au plus profond de la terre? de cette voie douloureuse par laquelle ils doivent porter éternellement leur responsabilité, comme le Christ portait sa croix? de cette chaîne de convenances et d'ennuis qui enferme tous les actes de leur vie, et y laisse si peu de place à la liberté?

Les partisans de l'autorité absolue ont défendu, avec raison, l'étiquette. Pour que des hommes conservent à leur semblable un pouvoir sans bornes, il faut qu'ils le tiennent séparé de l'humanité, qu'ils l'entourent d'un culte de tous les instants, qu'ils lui conservent, par un continuel cérémonial, ce rôle surhumain qu'ils lui ont accordé. Les maîtres ne peuvent rester souverains qu'à la condition d'être traités en idoles.

Mais après tout, ces idoles sont des hommes, et si la vie exceptionnelle qu'on leur fait est une in-

sulte pour la dignité des autres, elle est aussi un supplice pour eux! Tout le monde connaît la loi de la cour d'Espagne, qui règlait, heure par heure, les actions du roi et de la reine, « de telle façon, dit Voltaire, qu'en la lisant on peut savoir tout ce que les souverains de la Péninsule ont fait ou feront depuis Philippe II jusqu'au jour du Jugement. » Ce fut elle qui obligea Philippe III malade à supporter un excès de chaleur dont il mourut, parce que le duc d'Uzède, qui avait seul le droit d'éteindre le feu dans la chambre royale, se trouvait absent.

La femme de Charles II, emportée par un cheval fougueux, allait périr sans que personne osât la sauver, parce que l'étiquette défendait de *toucher à la reine :* deux jeunes cavaliers se sacrifièrent en arrêtant le cheval. Il fallut les prières et les pleurs de celle qu'ils venaient d'arracher à la mort pour faire pardonner leur *crime.* Tout le monde connaît l'anecdote racontée par madame Campan au sujet de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI. Un jour qu'elle était à sa toilette, et que la chemise allait lui être présentée par une

des assistantes, une dame de très ancienne noblesse entra et réclama cet honneur, comme l'étiquette lui en donnait le droit; mais, au moment où elle allait remplir son office, une femme de plus grande qualité survint et prit à son tour le vêtement qu'elle était près d'offrir à la reine, lorsqu'une troisième dame, encore plus titrée, parut à son tour, et fut suivie d'une quatrième qui n'était autre que la sœur du roi. La chemise fut ainsi passée de mains en mains, avec force révérences et compliments, avant d'arriver à la reine qui, demi-nue et toute honteuse, grelottait pour la plus grande gloire de l'étiquette.

Le 12, sept heures du soir. — En rentrant ce soir, j'ai aperçu, debout sur le seuil d'une maison, un vieillard dont la pose et les traits m'ont rappelé mon père. C'était la même finesse de sourire, le même œil chaud et profond, la même noblesse dans le port de la tête, et le même laisser-aller dans l'attitude.

Cette vue a ramené ma pensée en arrière. Je me suis mis à repasser les premières années de ma vie, à me rappeler les entretiens de ce guide

que Dieu m'avait donné dans sa clémence, et qu'il m'a retiré, trop tôt, dans sa sévérité.

Quand mon père me parlait, ce n'était point seulement pour mettre en rapport nos deux esprits par un échange d'idées ; ses paroles renfermaient toujours un enseignement.

Non qu'il cherchât à me le faire sentir ! mon père craignait tout ce qui avait l'apparence d'une leçon. Il avait coutume de dire que la vertu pouvait se faire des amis passionnés, mais qu'elle ne prenait point d'écoliers : aussi ne songeait-il point à enseigner le bien ; il se contentait d'en semer les germes, certain que l'expérience les ferait éclore.

Combien de bon grain tombé ainsi dans un coin du cœur et longtemps oublié a tout à coup poussé sa tige et donné son épi ! Richesses mises en réserve à une époque d'ignorance, nous n'en connaissons la valeur que le jour où nous nous trouvons en avoir besoin !

Parmi les récits dont il animait nos promenades ou nos soirées, il en est un qui se représente maintenant à mon souvenir, sans doute parce

que l'heure est venue d'en déduire la leçon.

Placé dès l'âge de douze ans chez un de ces collectionneurs-commerçants qui se sont donné le nom de *naturalistes*, parce qu'ils mettent la création sous verre pour la débiter en détail, mon père avait toujours mené une vie pauvre et laborieuse. Levé avant le jour, tour à tour garçon de magasin, commis, ouvrier, il devait suffire seul à tous les travaux d'un commerce dont son patron récoltait tous les profits. A la vérité, celui-ci avait une habileté spéciale pour faire valoir l'œuvre des autres. Incapable de rien exécuter, nul ne savait mieux vendre. Ses paroles étaient un filet dans lequel on se trouvait pris avant de l'avoir aperçu. Du reste, ami de lui seul, regardant le producteur comme son ennemi, et l'acheteur comme sa conquête, il les exploitait tous deux avec cette inflexible persistance qu'enseigne l'avarice.

Esclave toute la semaine, mon père ne rentrait en possession de lui-même que le dimanche. Le maître naturaliste, qui allait passer le jour chez une vieille cousine, lui donnait alors sa liberté à condition qu'il dînerait à ses frais et au dehors.

Mais mon père emportait secrètement un croûton de pain qu'il cachait dans sa boîte d'herborisation, et, sortant de Paris dès le point du jour, il allait s'enfoncer dans la vallée de Montmorency, dans le bois de Meudon ou dans les coulées de la Marne. Enivré par l'air libre, par la pénétrante senteur de la sève en travail, par les parfums des chèvre-feuilles, il marchait jusqu'à ce que la faim et la fatigue se fissent sentir. Alors il s'asseyait à la lisière d'un fourré ou d'un ruisseau : le cresson d'eau, les fraises des bois, les mûres des haies, lui faisaient tour à tour un festin rustique; il cueillait quelques plantes, lisait quelques pages de Florian alors dans sa première vogue, de Gessner qui venait d'être traduit, ou de Jean-Jacques dont il possédait trois volumes dépareillés. La journée se passait dans ces alternatives d'activité et de repos, de recherches et de rêveries jusqu'à ce que le soleil, à son déclin, l'avertît de reprendre la route de la grande ville où il arrivait, les pieds meutris et poudreux, mais le cœur rafraîchi pour toute une semaine.

Un jour qu'il se dirigeait vers le bois de Viroflay

il rencontra, près de la lisière, un inconnu occupé à trier des plantes qu'il venait d'herboriser. C'était un homme déjà vieux, d'une figure honnête, mais dont les yeux un peu enfoncés sous les sourcils avaient quelque chose de soucieux et de craintif. Il était vêtu d'un habit de drap brun, d'une veste grise, d'une culotte noire, de bas drapés, et tenait, sous le bras, une canne à pomme d'ivoire. Son aspect était celui d'un petit bourgeois retiré et vivant de son revenu, un peu au-dessous de la médiocrité dorée d'Horace.

Mon père, qui avait un grand respect pour l'âge, le salua poliment en passant; mais dans ce mouvement une plante qu'il tenait à la main lui échappa.

L'inconnu se baissa pour la relever, et la reconnut.

— C'est une *Deutaria heptaphyllos*, dit-il; je n'en avais point encore vu dans ces bois: l'avez-vous trouvée ici près, Monsieur?

Mon père répondit qu'on la rencontrait en abondance au haut de la colline, vers Sèvres, ainsi que le grand *Laserpitium*.

— Aussi ! répéta le vieillard plus vivement. Ah ! je veux les chercher; j'en ai autrefois cueilli du côté de la Robaila...

Mon père lui proposa de le conduire. L'étranger accepta avec reconnaissance et se hâta de réunir les plantes qu'il avait cueillies; mais tout à coup il parut saisi d'un scrupule; il fit observer à son interlocuteur que le chemin qu'il suivait était à mi-côte, et se dirigeait vers le château des Dames royales à Bellevue; qu'en franchissant la hauteur il se détournait par conséquent de sa route, et qu'il n'était point juste qu'il prît cette fatigue pour un inconnu.

Mon père insista avec la bienveillance qui lui était habituelle; mais plus il montrait d'empressement, plus le refus du vieillard devenait obstiné; il sembla même à mon père que sa bonne volonté finissait par inspirer de la défiance.

Il se décida donc à indiquer seulement la direction à l'inconnu qu'il salua et ne tarda point à perdre de vue.

Plusieurs heures s'écoulèrent et il ne songeait plus à sa rencontre. Il avait gagné les taillis de

Chaville où, étendu sur les mousses d'une clairière, il relisait le dernier voulume de *l'Émile*. Le charme de la lecture l'avait si complétement absorbé qu'il avait cessé de voir et d'entendre ce qui l'entourait. Les joues animées et l'œil humide, il relisait des lèvres un passage qui l'avait particulièrement touché.

Une exclamation poussée tout près de lui l'arracha à son extase; il releva la tête et aperçut le bourgeois déjà rencontré au carrefour de Viroflay.

Il était chargé de plantes dont l'herborisation semblait l'avoir mis de joyeuse humeur.

— Mille remercîments, monsieur, dit-il à mon père; j'ai trouvé tout ce que vous m'aviez annoncé, et je vous dois une promenade charmante.

Mon père se leva par respect, en faisant une réponse obligeante. L'inconnu parut complétement apprivoisé et demanda lui-même si son *jeune confrère* ne comptait point reprendre le chemin de Paris. Mon père répondit affirmativement et ouvrit sa boîte de fer-blanc pour y replacer le livre.

L'étranger lui demanda en souriant si l'on pou-

vait, sans indiscrétion, en savoir le titre. Mon père lui répondit que c'était *l'Émile* de Rousseau!

L'inconnu devint aussitôt sérieux.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, mon père exprimant avec la chaleur d'une émotion encore vibrante tout ce que cette lecture lui avait fait éprouver, son compagnon toujours froid et silencieux. Le premier vantait la gloire du grand écrivain génevois, que son génie avait fait citoyen du monde; il s'exaltait sur ce privilége des sublimes penseurs qui dominent, malgré l'espace et le temps, et recrutent parmi toutes les nations un peuple de sujets volontaires, mais l'inconnu l'interrompit tout à coup :

—Et savez-vous, dit-il doucement, si Jean-Jacques n'échangerait point la célébrité que vous semblez envier contre la destinée d'un de ces bûcherons dont nous voyons fumer la cabane! A quoi lui a servi sa renommée, sinon à lui attirer des persécutions? Les amis inconnus que ses livres ont pu lui faire se contentent de le bénir dans leurs cœurs, tandis que les ennemis déclarés qu'ils lui ont attiré le poursuivent de leurs violences et de leurs calom-

nies! Son orgueil a été flatté par le succès! Combien a-t-il été blessé de fois par la satire! Et, croyez-le bien, l'orgueil humain ressemble toujours au Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir. L'activité d'un esprit vigoureux dont le monde profite, tourne presque toujours contre celui qui le posséde. Il en devient plus exigeant avec la vie; l'idéal qu'il poursuit le désenchante sans cesse de la réalité; il ressemble à l'homme dont la vue serait trop subtile, et qui dans le plus beau visage, apercevrait des taches et des rugosités. Je ne vous parle point des tentations plus fortes, des chutes plus profondes. Le génie, avez-vous dit, est une royauté! mais quel honnête homme n'a peur d'être roi? qui ne sent que pouvoir beaucoup, c'est, avec notre faiblesse et nos emportements, se préparer à beaucoup faillir! Croyez-moi, monsieur, n'admirez ni n'enviez le malheureux qui a écrit ce livre; mais si vous avez un cœur sensible, plaignez-le!

Mon père, étonné de l'entraînement avec lequel son compagnon avait prononcé ces derniers mots, ne savait que répondre.

Dans ce moment, ils arrivaient à la route pavée qui joint le château de Meudon et des Dames de France à celui de Versailles; une voiture passa.

Les dames qui s'y trouvaient aperçurent le vieillard, poussèrent un cri de surprise, et se penchant à la portière, elles répétèrent :

— C'est Jean-Jacques ! c'est Rousseau !

Puis l'équipage disparut.

Mon père était resté immobile, les yeux grand ouverts, les mains en avant, stupéfait et éperdu. Rousseau, qui avait tressailli en entendant prononcer son nom, se tourna de son côté :

— Vous le voyez, dit-il, avec la misanthropique amertume que ses derniers malheurs lui avaient donnée, Jean-Jacques ne peut même se cacher : objet de curiosité pour les uns, de malignité pour les autres, il est pour tous une *chose* publique que l'on se montre au doigt. Encore s'il ne s'agissait que de subir l'indiscrétion des oisifs ! mais dès qu'un homme a eu le malheur de se faire un nom, il appartient à tous; chacun fouille dans sa vie, raconte ses moindres actions, insulte à ses sentiments; il devient semblable à ces murs

que tous les passants peuvent souiller d'une injurieuse inscription. Vous direz peut-être que j'ai moi-même favorisé cette curiosité en publiant mes *Mémoires*. Mais le monde m'y avait forcé : on regardait chez moi par les fentes, et l'on me calomniait ; j'ai ouvert portes et fenêtres, afin qu'on me connût, du moins, tel que je suis. Adieu, Monsieur ; rappelez-vous toujours que vous avez vu Rousseau pour savoir ce que c'est que la célébrité.

Neuf heures. — Ah ! je comprends aujourd'hui le récit de mon père ! il renferme la réponse à une des questions que je m'adresse depuis une semaine. Oui, je sens maintenant que la gloire et la puissance sont des dons chèrement payés, et que, s'ils font du bruit autour de l'âme, tous deux ne sont le plus souvent, comme le dit madame de Staël, « qu'un deuil éclatant de bonheur ! »

CHAPITRE VIII.

MISANTHROPIE ET REPENTIR.

5 août neuf heures du soir. — Il y a des jours où tout se présente à vous sous un sombre aspect ; le monde est, comme le ciel, couvert d'un brouillard sinistre. Rien ne paraît à sa place ; vous ne voyez que misères, imprévoyances, dureté ; la société se

montre sans providence, livrée à toutes les iniquités du hasard.

J'étais aujourd'hui dans ces tristes dispositions. Après une longue promenade dans les faubourgs, j'étais rentré malheureux et découragé.

Tout ce que j'avais aperçu semblait accuser la civilisation dont nous sommes si fiers! Égaré dans une petite rue de traverse qui m'était inconnue, je me suis trouvé, tout à coup, au milieu de ces affreuses demeures où le pauvre naît, languit et meurt. J'ai regardé ces murs lézardés que le temps a revêtus d'une lèpre immonde; ces fenêtres où sèchent des lambeaux souillés; ces égouts fétides qui serpentent le long des façades comme de venimeux reptiles!.... mon cœur s'est serré et j'ai pressé le pas.

Un peu plus loin, il a fallu s'arrêter devant le corbillard de l'hôpital; un mort, cloué dans sa bière de sapin, gagnait sa dernière demeure sans ornements funèbres, sans cérémonies et sans suite. Il n'y avait pas même ici ce dernier ami des abandonnés, le chien qu'un artiste a donné pour cortége au convoi du pauvre! Celui qu'on se disposait

a enfouir sous la terre s'en allait seul au sépulcre comme il avait vécu; nul ne s'apercevrait sans doute de sa fin. Dans cette grande bataille de la société qu'importait un soldat de moins?

Mais qu'est-ce donc que l'association humaine, si l'un de ses membres peut disparaître ainsi comme une feuille emportée par le vent?

L'hôpital était voisin d'une caserne; à l'entrée, des vieillards, des femmes et des enfants se disputaient les restes de pain noir que la charité du soldat leur avait accordés! Ainsi des êtres semblables à nous tous attendent chaque jour sur le pavé que notre pitié leur donne le droit de vivre! Des troupes entières de déshérités ont à subir, outre les épreuves infligées à tous les enfants de Dieu, les angoisses du froid, de l'humiliation, de la faim! Tristes républiques humaines où l'homme a une condition pire que l'abeille dans sa ruche, que la fourmi dans sa cité souteraine!

Ah! que faisons-nous donc de notre raison? A quoi bon tant de facultés suprêmes, si nous ne sommes ni plus sages, ni plus heureux! Qui de nous n'échangerait sa vie laborieuse et tourmen-

tée contre celle de l'oiseau habitant des airs, et pour qui le monde entier et un festin ?

Que je comprends bien la plainte de Mao, dans les contes populaires du *Foyer breton*, lorsque, mourant de soif et de faim, il dit en regardant les bouvreuils butiner sur les buissons :

— « Hélas ! ces oiseaux-là sont plus heureux » que les être baptisés ! Ils n'ont besoin ni d'au- » berges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de » jardiniers. Le ciel de Dieu leur appartient et la » terre s'étend devant eux comme une table tou- » jours servie. Les petites mouches sont leur » gibier, les herbes en graine leurs champs » de blé, les fruits de l'aubépine ou du rosier » sauvage leur dessert. Ils ont droit de prendre » partout sans payer et sans demander : aussi » les petits oiseaux sont joyeux, et ils chantent » tant que dure le jour ! »

Mais la destinée de l'homme à l'état de natur est celle de l'oiseau ; il jouit également de la création. « La terre aussi s'étend devant lui » comme une table toujours servie. » Qu'a-t-il donc gagné à cette association égoïste et incom-

plète qui forme les nations ? Ne vaudrait-il point mieux pour tous rentrer dans le sein fécond de la nature et y vivre de ses largesses, dans le repos de la liberté ?

10 *août, quatre heures du matin.* — L'aube rougit les rideaux de mon alcôve ; la brise m'apporte les senteurs des jardins qui fleurissent au-dessous de la maison ; me voici encore accoudé à ma fenêtre, respirant la fraîcheur et la joie de ce réveil du jour.

Mon regard se promène toujours avec le même plaisir sur les toits pleins de fleurs, de gazouillements et de lumière ; mais aujourd'hui il s'est arrêté sur l'extrémité du mur en arc-boutant qui sépare notre maison de celle du voisin : les orages on dépouillé la cime de son enveloppe de plâtre ; la poussière emportée par le vent s'est entassée dans les interstices, les pluies l'y ont fixée et en ont fait une sorte de terrasse aérienne où verdissent quelques herbes. Parmi elles se dresse le chalumeau d'une tige de blé, aujourd'hui couronnée d'un maigre épi qui penche sa tête jaunâtre.

Cette pauvre moisson égarée sur les toits, et dont profiteront les passeraux du voisinage, a reporté ma pensée vers les riches récoltes qui tombent aujourd'hui sous la faucille; elle m'a rappelé les belles promenades que je faisais, enfant, à travers les campagnes de ma province, quand les aires des métairies retentissaient de toutes parts sous les fléaux des batteurs, et que par tous les chemins arrivaient les chariots chargés de gerbes dorées. Je me souviens encore des chants des jeunes filles, de la sérénité des vieillards, de l'expansion joyeuse des laboureurs. Il y avait, ce jour-là, dans leur aspect, quelque chose de fier et d'attendri. L'attendrissement venait de la reconnaissance pour Dieu, la fierté de cette moisson, récompense du travail. Ils sentaient confusément la grandeur et la sainteté de leur rôle dans l'œuvre générale; leur regards, orgueilleusement promenés sur ces montagnes d'épis, semblaient dire : — Après Dieu c'est nous qui nourrissons le monde !

Merveilleuse entente de toutes les activités humaines! Tandis que le laboureur, attaché à son

sillon, prépare pour chacun le pain de tous les jours, loin de là, l'ouvrier des villes tisse l'étoffe dont il sera revêtu ; le mineur cherche dans les galeries souterraines le fer de sa charrue ; le soldat le défend contre l'étranger ; le juge veille à ce que la loi protége son champ ; l'administrateur règle les rapports de ses intérêts particuliers avec les intérêts généraux ; le commerçant s'occupe d'échanger ses produits contre ceux des contrées lointaines ; le savant et l'artiste ajoutent, chaque jours quelques coursiers à cet attelage idéal qui entraîne le monde matériel, comme la vapeur emporte les gigantesques convois de nos routes ferrées ! Ainsi tout s'allie, tout s'entr'aide ; le travail de chacun profite à lui-même et à tout le monde ; une convention tacite a partagé l'œuvre entre les différents membres de la société tout entière. Si des erreurs sont commises dans ce partage ; si certaines capacités n'ont pas leur meilleur emploi, les défectuosités de détail s'amoindrissent dans la sublime conception de l'ensemble. Le plus pauvre intéressé dans cette association a sa place, son travail, sa raison

d'être; chacun est quelque chose dans le tout.

Rien de semblable pour l'homme à l'état de nature; chargé seul de lui-même, il faut qu'il suffise à tout : la création est sa propriété; mais il y trouve aussi souvent un obstacle qu'une ressource. Il faut qu'il surmonte ces résistances avec les forces isolées que Dieu lui a données; il ne peut compter sur d'autre auxiliaire que la rencontre et le hasard. Nul ne moissonne, ne fabrique, ne combat, ne pense à son intention; il n'est rien pour personne. C'est une unité multipliée par le chiffre de ses seules forces, tandis que l'homme civilisé est une unité multipliée par les forces de la société tout entière.

Et l'autre jour pourtant, attristé par quelques vices de détail, je maudissais celle-ci et j'ai presque envié le sort de l'homme sauvage.

Une des infirmités de notre esprit est de prendre toujours la sensation pour une preuve, et de juger la saison sur un nuage ou sur un rayon de soleil.

Ces misères, dont la vue me faisait regretter les bois, étaient-elles bien réellement le fruit de la civilisation ? Fallait-il accuser la société de les avoir

créées, ou reconnaître, au contraire, qu'elle les avait adoucies? Les femmes et les enfants qui recevaient le pain noir du soldat pouvaient-ils espérer, dans le désert, plus de ressources ou de pitié? Ce mort, dont je déplorais l'abandon, n'avait-il point trouvé les soins de l'hôpital, la bière et l'humble sépulture où il allait reposer? Isolé loin des hommes, il eût fini, comme la bête fauve, au fond de sa tanière, et servirait aujourd'hui de pâture aux vautours! Ces bienfaits de l'association humaine vont donc chercher les plus déshérités. Quiconque mange le pain qu'un autre a moissonné et pétri, est l'obligé de ses frères, et ne peut dire qu'il ne leur doit rien en retour. Le plus pauvre de nous a reçu de la société bien plus que ses seules forces ne lui eussent permis d'arracher à la nature.

Mais la société ne peut-elle nous donner davantage? Qui en doute? Dans cette distribution des instruments et des tâches, des erreurs ont été commises! Le temps en diminuera le nombre; les lumières amèneront un meilleur partage; les éléments d'association iront se perfectionnant comme tout le reste; le difficile est de savoir se mettre au

pas lent des siècles dont on ne peut jamais forcer la marche sans danger.

14 août, six heures du soir. — La fenêtre de ma mansarde se dresse sur le toit comme une guérite massive; les arêtes sont garnies de larges feuilles de plomb qui vont se perdre sous les tuiles; l'action successive du froid et du soleil les a soulevées; une crevasse s'est formée à l'angle du côté droit. Un moineau y a abrité son nid.

Depuis le premier jour, j'ai suivi les progrès de cet établissement aérien. J'ai vu l'oiseau y transporter successivement la paille, la mousse, la laine destinées à la construction de sa demeure, et j'ai admiré l'adresse persévérante dépensée dans ce difficile travail. Auparavant, mon voisin des toits perdait ses journées à voleter sur le peuplier du jardin, et à gazouiller le long des gouttières. Le métier de grand seigneur semblait le seul qui lui convînt; puis, tout à coup, la nécessité de préparer un abri à sa couvée a transformé notre oisif en travailleur. Il ne s'est plus donné ni repos, ni trève. Je l'ai vu toujours courant, cherchant, apportant; ni pluie ni soleil ne l'arrêtaient! Élo-

quent exemple de ce que peut la nécessité ! Nous ne lui devons pas seulement la plupart de nos talents, mais beaucoup de nos vertus !

N'est-ce pas elle qui a donné aux peuples des zones les moins favorisées l'activité dévorante qui les a placés si vite à la tête des nations ? Privés de la plupart des dons naturels, ils y ont suppléé par leur industrie ; le besoin a aiguisé leur esprit, la douleur éveillé leur prévoyance. Tandis qu'ailleurs l'homme, réchauffé par un soleil toujours brillant, et comblé des largesses de la terre, restait pauvre, ignorant et nu au milieu de ces dons inexplorés, lui, forcé par la nécessité, arrachait au sol sa nourriture, bâtissait des demeures contre les intempéries de l'air, et réchauffait ses membres sous la laine des troupeaux. Le travail le rendait à la fois plus intelligent et plus robuste ; éprouvé par lui il semblait monter plus haut dans l'échelle des êtres, tandis que le privilégié de la création, engourdi dans sa nonchalance, restait au degré le plus voisin de la brute.

Je faisais ces réflexions en regardant l'oiseau dont l'instinct semblait être devenu plus subtil

depuis qu'il se livrait à son travail. Enfin le nid a été construit; le ménage ailé s'y est établi, et j'ai pu suivre toutes les phases de son existence nouvelle.

Les œufs couvés, les petits sont éclos et ont été nourris avec les soins les plus attentifs. Le coin de ma fenêtre était devenu un théâtre de morale en action, où les pères et mères de famille auraient pu venir prendre des leçons. Les petits ont grandi vite, et, ce matin, je les ai vu prendre leur volée. Un seul, plus faible que les autres, n'a pu franchir le rebord du toit, et est venu tomber dans la gouttière. Je l'ai rattrapé à grand'peine et je l'ai replacé sur la tuile devant l'ouverture de sa demeure; mais la mère n'y a point pris garde. Délivrée des soucis de la famille, elle a recommencé sa vie d'aventurière dans les arbres et le long des toits. En vain je me suis tenu éloigné de ma fenêtre pour lui ôter tout prétexte de crainte; en vain l'oisillon infirme l'a appelée par des petits cris plaintifs, la mauvaise mère passait en chantant et voletait avec mille coquetteries. Le père s'est approché une seule fois, il a regardé sa progéniture

d'un air dédaigneux, puis il a disparu pour ne plus revenir !

J'ai émietté du pain devant le petit orphelin, mais il n'a point su le becqueter. J'ai voulu le saisir, il s'est enfui dans le nid abandonné. Que va-t-il devenir là, si sa mère ne reparaît plus ?

15 *août six heures.* — Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai trouvé le petit oiseau à demi-mort sur la tuile ; ses blessures m'ont prouvé qu'il avait été chassé du nid par l'indigne mère. J'ai vainement essayé de le réchauffer sous mon haleine ; je le sens agité des dernières palpitations ; ses paupières sont déjà closes, ses ailes pendantes ! Je l'ai déposé sur le toit dans un rayon de soleil, et j'ai refermé ma fenêtre. Cette lutte de la vie contre la mort a toujours quelque chose de sinistre : c'est un avertissement !

Heureusement que j'entends venir dans le corridor : c'est sans doute mon vieux voisin ; sa conversation me distraira...

. . . . . .

C'était ma portière. Excellente femme ! elle vou-

lait me faire lire une lettre de son fils, le marin, et me prier de lui répondre.

J'ai gardé la première pour la copier sur mon journal. La voici :

« Chère mère,

» La présente est pour vous dire que j'ai toujours été bien portant depuis la dernière fois, sauf que la semaine passée j'ai manqué de me noyer avec le canot, ce qui aurait été une grande perte, vu qu'il n'y a pas de meilleure embarcation.

» Nous avons capoté par un coup de vent ; et juste comme je revenais sur l'eau, j'ai aperçu le commandant qui allait dessous ; je l'ai suivi, comme c'était mon devoir, et, après avoir plongé trois fois je l'ai ramené à flot, ce qui lui a fait bien plaisir ; car, quand on nous a eu hissés à bord et qu'il a repris son esprit, il m'a sauté au cou, comme il eût fait à un officier.

» Je ne vous cache pas, chère mère, que ça m'a flatté le cœur. Mais c'est pas tout ; il paraît que d'avoir repêché le capitaine, ça a rappelé que j'étais un homme solide, et on vient de m'apprendre que je passais matelot *à trente*, ou autrement dit

de première classe! Quand j'ai su la chose, je me suis écrié : La mère prendra du café deux fois par jour! Et de fait, chère maman, il n'y a plus maintenant d'empêchement, puisque je vas pouvoir vous augmenter ma délégation.

« Je termine en vous suppliant de vous bien soigner, si vous voulez me rendre service; car l'idée que vous ne manquez de rien me fait me bien porter.

« Votre fils du fond du cœur,

» JACQUES. »

Voici la réponse que la portière m'a dictée :

« Mon bon Jacquot,

» C'est pour moi un grand contentement d'apprendre que tu continues à avoir un brave cœur, et que tu ne feras jamais affront à ceux qui t'ont élevé. Je n'ai pas besoin de te dire de ménager ta vie, parce que tu sais que la mienne est avec, et que sans toi, mon cher enfant, je n'aurais plus de goût que pour le cimetière; mais on n'est pas obligé de vivre, tandis qu'on est obligé de faire son devoir.

» Ne t'inquiète pas de ma santé, bon Jacques, jamais je ne me suis mieux portée! je ne vieillis pas du tout de peur de te faire du chagrin. Rien ne me manque et je vis comme une propriétaire. J'ai même eu cette année de l'argent de trop, et, comme mes tiroirs ferment très-mal, je l'ai placé à la caisse d'épargne, où j'ai pris un livret en ton nom. Ainsi, quand tu reviendras, tu te trouveras dans les rentiers. J'ai aussi garni ton armoire de linge neuf, et je t'ai tricoté trois nouveaux gilets pour le bord.

» Toutes tes connaissances se portent bien. Ton cousin est mort en laissant sa veuve dans la peine. J'ai dit que tu m'avais écrit de lui remettre les trente francs que j'avais touchés sur ta délégation, et la pauvre femme se souvient de toi, matin e soir, dans ses prières. Tu vois que c'est là un placement à une autre caisse d'épargne; mais celle-ci, c'est notre cœur qui en reçoit les intérêts.

» Au revoir, cher Jacquot; écris-moi souvent, et rappelle-toi toujours le bon Dieu et ta vieille maman.

» Phrosine Millot, née Fraisois. »

Brave fils et digne mère ! comme de tels exemples ramènent à l'amour du genre humain ! Dans un accès de fantaisie misanthropique, on peut envier le sort du sauvage et préférer les oiseaux à ses pareils; mais l'observation impartiale fait bien vite justice de tels paradoxes. A l'examen, on trouve que, dans cette humanité mêlée de bien et de mal le bien est assez abondant pour que l'habitude nous empêche d'y prendre garde, tandis que le mal nous frappe précisément par son exception. Si rien n'est parfait, rien non plus n'est mauvais sans compensation ou sans ressource. Que de richesses d'âme au milieu des misères de la société ! comme le monde moral y rachète le monde matériel ! Ce qui distinguera à jamais l'homme de tout le reste de la création, c'est cette faculté des affections choisies et des sacrifices continués. La mère qui soignait sa couvée au coin de ma fenêtre s'est dévouée le temps nécessaire pour accomplir les lois qui assurent la perpétuité de l'espèce ; mais elle obéissait à un instinct, non à une préférence. Sa mission providentielle accomplie, elle a dépouillé le devoir comme un fardeau qu'on rejette.

et elle a repris son égoïste liberté. L'autre mère, au contraire, continuera sa tâche aussi longtemps que Dieu la laissera ici-bas ; la vie de son fils restera, pour ainsi dire, ajoutée à la sienne, et lorsqu'elle disparaîtra de la terre, elle y laissera cette portion d'elle-même.

Ainsi le sentiment fait à notre espèce une existence à part dans le monde ; grâce à lui, nous jouissons d'une sorte d'immortalité terrestre, et, quand les autres êtres se *succèdent*, l'homme est le seul qui se *continue*.

CHAPITRE IX.

LA FAMILLE DE MICHEL AROUT.

Le 15 septembre, huit heures. — Ce matin, pendant que je rangeais mes livres, la mère Geneviève est venue m'apporter le panier de fruits que je lui achète tous les dimanches. Depuis bientôt vingt ans que j'habite le quartier, je me fournis à sa

petite boutique de fruitière. Ailleurs, peut-être, je serais mieux servi; mais la mère Geneviève a peu de pratiques; la quitter serait lui faire un tort et un chagrin volontaires; il me semble que l'ancienneté de nos relations m'a fait contracter envers elle une sorte d'obligation tacite; ma clientèle est devenue sa propriété.

Elle a posé le panier sur ma table, et comme j'avais besoin de son mari, qui est menuisier, afin d'ajouter quelques rayons à ma bibliothèque, elle est redescendue aussitôt, pour me l'envoyer.

Au premier instant, je n'ai pris garde, ni à son air, ni à son accent; mais maintenant je me les rappelle, et il me semble qu'ils n'avaient point leur jovialité habituelle. La mère Geneviève aurait-elle quelque souci?

Pauvre femme! ses meilleures années ont été pourtant soumises à d'assez cruelles épreuves pour qu'elle regardât sa dette comme payée! Dussé-je vivre un siècle, je n'oublierai jamais les circonstances qui me l'on fait connaître et qui lui ont conquis mon respect.

C'était aux premiers mois de mon établissement

dans le faubourg. J'avais remarqué sa fruiterie dégarnie où personne n'entrait; et, attiré par cet abandon, j'y faisais mes modestes achats. J'ai toujours préféré, d'instinct, les pauvres boutiques, j'y trouve moins de choix et d'avantages; mais il me semble que mon achat est un témoignage de sympathie pour un frère en pauvreté. Ces petits commerces sont presque toujours l'ancre de miséricorde de destinées en péril, l'unique ressource de quelque orphelin. Là le but du marchand n'est point de s'enrichir, mais de vivre! L'achat que vous lui faites est plus qu'un échange, c'est une bonne action.

La mère Geneviève était encore jeune alors, mais déjà dépouillée de cette fleur des premières années que la souffrance fane si vite chez les femmes du peuple. Son mari, menuisier habile, s'était insensiblement désaccoutumé du travail pour devenir, selon la pittoresque expression des ateliers, un *adorateur de saint Lundi*. Le salaire de la semaine, toujours réduite à deux ou trois jours de travail, était complétement consacré par lui au culte de cette divinité des barrières, et Geneviève devait

suffire, par elle-même, à toutes les nécessités du ménage.

Un soir que j'entrais chez elle pour quelques menus achats, j'entendis se quereller dans l'arrière-boutique. Il y avait plusieurs voix de femmes parmi lesquelles je distinguai celle de Geneviève altérée par les larmes. En jetant un coup d'œil vers le fond, j'aperçus la fruitière qui tenait dans ses bras un enfant qu'elle embrassait, tandis qu'une nourrice campagnarde semblait lui réclamer le prix de ses soins. La pauvre femme, qui avait sans doute épuisé toutes les explications et toutes les excuses, pleurait sans répondre, et une de ses voisines cherchait inutilement à apaiser la paysanne. Exaltée par cette avarice villageoise (que justifient trop bien les misères de la rude existence des champs), et par la déception que lui causait le refus du salaire espéré, la nourrice se répandait en récriminations, en menaces, en invectives. J'écoutais, malgré moi, ce triste débat, n'osant l'interrompre et ne songeant point à me retirer, lorsque Michel Arout parut à la porte de la boutique.

Le menuisier arrivait de la barrière, où il avait

passé une partie du jour au cabaret. Sa blouse, sans ceinture et désagraffée au cou, ne portait aucune des nobles souillures du travail; il tenait à la main sa casquette qu'il venait de relever dans la boue; il avait les cheveux en désordre, l'œil fixe et la pâleur de l'ivresse. Il entra en trébuchant, regarda autour de lui d'un air égaré, et appela Geneviève.

Celle-ci entendit sa voix, poussa un cri et s'élança dans la boutique; mais à la vue du malheureux qui cherchait en vain son équilibre, elle serra l'enfant dans ses bras et se pencha sur sa tête en pleurant.

La paysanne et la voisine l'avaient suivie.

— A ça! à la fin de tout, veut-on me payer? cria la première exaspérée.

— Demandez l'argent au bourgeois, répondit ironiquement la voisine, en montrant le menuisier qui venait de s'affaisser sur le comptoir.

La paysanne lui jeta un regard.

— Ah! c'est ça le père, reprit-elle. Eh bien! en voilà des gueux! N'avoir pas le sou pour payer les braves gens, et s'abîmer comme ça dans le vin.

L'ivrogne releva la tête.

— De quoi, de quoi ? bégaya-t-il ; qui est-ce qui parle de vin? J'ai bu que de l'eau-de-vie ! Mais je vais retourner en prendre, du vin ! femme, donne-moi ta monnaie, il y a des amis qui m'attendent au *Père la Tuille*.

Geneviève ne répondit rien ; il tourna autour du comptoir, ouvrit le tiroir et se mit à y fouiller.

— Vous voyez où passe l'argent de la maison ! fit observer la voisine à la paysanne ; comment la pauvre malheureuse pourrait-elle vous payer quand on lui prend tout ?

— Est-ec que c'est donc ma faute à moi ? reprit aigrement la nourrice ; on me doit ; de manière ou d'autre, faut qu'on me paye !

Et, s'abandonnant à ce flux de paroles habituet aux femmes de la campagne, elle se mit à raconl ter longuement tous les soins donnés à l'enfant, et tous les frais dont il avait été l'occasion. A mesure qu'elle rappelait ces souvenirs, sa parole semblait la convaincre plus complétement de son bon droit, et exalter son indignation. La pauvre mère, qui craignait sans doute que ces violences

ne finissent par effrayer le nourrisson, rentra dans l'arrière-boutique et le déposa dans son berceau.

Soit que la paysanne vît dans cet acte le parti pris d'échapper à ses réclamations, soit qu'elle fût aveuglée par la colère, elle se précipita vers la pièce du fond, où j'entendis le bruit d'un débat auquel se mêlèrent bientôt les cris de l'enfant. Le menuisier, qui continuait à chercher dans le tiroir, tressaillit et leva la tête.

Au même instant, Geneviève parut à la porte, tenant dans ses bras le nourrisson que la paysanne voulait lui arracher. Elle courut au comptoir et se précipita derrière son mari en criant :

— Michel, défends ton fils !

L'homme ivre se redressa brusquement de toute sa hauteur, comme quelqu'un qui se réveille en sursaut.

— Mon fils ! babultia-t-il ; quel fils ?

Ses regards tombèrent sur l'enfant ; un vague éclair d'intelligence traversa ses traits

— Robert, reprit-il... c'est Robert !

Il voulut s'affermir sur ses pieds pour prendre

le nourrisson ; mais il vacillait. La nourrice s'approcha exaspérée.

— Mon argent ou j'emporte le petit ! s'écria-t-elle ; c'est moi qui l'ai nourri et élevé : si vous ne payez pas ce qui l'a fait vivre, il doit être pour vous comme s'il était mort. Je ne m'en irai pas sans avoir mon dû ou le nourrisson.

— Et qu'en voulez-vous faire? murmura Geneviève qui serait Robert contre son sein.

— Un enfant trouvé ! répliqua durement la paysanne ; l'hospice est un meilleur parent que vous, car il paye pour les petits qu'on lui nourrit.

Au mot d'enfant trouvé, Geneviève avait poussé un cri d'horreur. Les bras enlacés autour de son fils dont elle cachait la tête dans sa poitrine, et les deux mains étendues sur lui, elle avait reculé jusqu'au mur et s'y tenait adossée comme une lionne défendant ses petits. La voisine et moi contemplions cette scène sans savoir par quel moyen nous entremettre. Quant à Michel, il nous regardait alternativement, en faisant un visible effort pour comprendre. Lorsque son œil s'arrêtait sur Gene-

vièvе et sur l'enfant, une rapide expression de joie s'y reflétait; mais en se retournant vers nous, il reprenait sa stupidité et son hésitation.

Enfin, il sembla faire un effort prodigieux, s'écria :

— Attendez!

Et, s'avançant vers un baquet plein d'eau, il s'y plongea le visage à plusieurs reprises.

Tous les yeux s'étaient tournés vers lui; la paysanne elle-même semblait étonnée. Enfin il releva sa tête ruisselante. Cette ablution avait dissipé une partie de son ivresse; il nous regarda un instant, puis se tourna vers Geneviève, et tout son visage s'illumina.

— Robert! s'écria-t-il en allant à l'enfant qu'il prit dans ses bras. Ah! donne, femme, je veux le voir.

La mère parut lui abandonner son fils avec répugnance, et resta devant lui les bras étendus, comme si elle eût craint une chute pour l'enfant. La nourrice reprit à son tour la parole et renouvela ses réclamations. en menaçant cette fois de la justice. Michel écouta d'abord attentivement;

mais quand il eut compris, il remit le nourrisson à sa mère.

— Combien doit-on? demanda-t-il.

La paysanne se mit à détailler les différentes dépenses, qui montaient à un peu plus de trente francs. Le menuisier cherchait au fond de ses poches, sans rien trouver. Son front se plissait de plus en plus; de sourdes malédictions commençaient à lui échapper; tout à coup il fouilla dans sa poitrine, en retira une grosse montre, et l'élevant au-dessus de sa tête :

— Le voilà, votre argent! s'écria-t-il, avec un éclat de gaieté; une montre, premier numéro! Je me disais toujours que ça serait une poire pour la soif; mais c'est pas moi qui l'aurai bue, c'est le petit... Ah! ah! ah! allez me la vendre, voisine, et si ça ne suffit pas, j'ai mes boucles d'oreilles. Eh! Geneviève, tire-les-moi, les boucles d'oreilles à l'équerre! Il ne sera pas dit qu'on t'aura fait affront pour l'enfant. Non... quand je devrais mettre en gage un morceau de ma chair! La montre, les boucles d'oreilles et ma bague, *lavez*-moi tout ça chez l'orfèvre; payez la campagnarde et laissez

dormir le moutard! Donne, Geneviève, je vas le mettre au lit.

Et prenant le nourrisson des bras de la mère, il le porta d'un pas ferme à son berceau.

Il fut facile de remarquer le changement qui se fit dans Michel à partir de cette journée. Toutes les vieilles relations de débauche furent rompues. Partant pour le travail dès le matin, il revenait régulièrement chaque soir pour finir le jour avec Geneviève et Robert. Bientôt même, il ne voulut plus les quitter, il loua une boutique près de la fruiterie et y travailla pour son compte.

L'aisance serait revenue à la maison sans les dépenses que nécessitait l'enfant. Tout était sacrifié à son éducation. Il avait suivi les écoles, étudié les mathématiques, le dessin, la coupe des charpentes, et ne commençait à travailler que depuis quelques mois. Jusqu'ici le laborieux ménage avait donc épuisé ses ressources à lui préparer une place d'élite dans sa profession; mais, par bonheur, tant d'efforts n'étaient point inutiles; la semence avait porté ses fruits, et l'on touchait aux jours de la moisson...

Pendant que je repassais ainsi mes souvenirs, Michel était arrivé et s'occupait de poser les étagères à l'endroit indiqué.

Tout en écrivant les notes de mon journal, je me suis mis à examiner le menuisier.

Les excès de la jeunesse et le travail de l'âge mûr ont profondément sillonné son visage; les cheveux sont rares et grisonnants, les épaules courbées, les jambes amaigries et légèrement ployées. On sent, dans tout son être, une sorte d'affaissement. Les traits eux-mêmes ont une expression de tristesse découragée. Il répond à mes questions par monosyllabes et comme un homme qui veut éviter l'entretien. D'où peut venir cet abbattement quand il semble devoir être au terme de ses désirs? Je veux le savoir!...

Dix heures. — Michel vient de redescendre pour chercher un outil qui lui manquait. J'ai enfin réussi à lui arracher le secret de sa tristesse et de celle de Geneviève. Leur fils Robert en est cause!

Non qu'il ait mal répondu à leurs soins, qu'il soit paresseux ou libertin; mais tous deux espéraient qu'il ne les quitterait plus! La présence du

jeune homme devaient renouveler et refleurir ces deux existences; la mère comptait les jours, le père préparait tout pour recevoir ce cher compagnon de travail, et, au moment où ils allaient ainsi être payés de leurs sacrifices, Robert leur avait tout à coup annoncé qu'il venait de s'engager avec un entrepreneur de Versailles !

Toutes les remontrances et toutes les prières avaient été inutiles ; il avait mis en avant la nécessité de s'initier au mécanisme d'une grande entreprise, la facilité de poursuivre, dans sa nouvelle position, des recherches commencées, et l'espoir de les appliquer. Enfin, lorsque sa mère, à bout de raisons, s'était mise à pleurer, il l'avait embrassée avec précipitation, et était parti pour échapper à de nouvelles prières.

Son absence durait depuis un an, et rien n'annonçait son retour. Ses parents le voyaient à peine une fois chaque mois, encore ne restait-il que quelques instants.

— J'ai été puni par où j'espérais être récompensé, me disait tout à l'heure Michel ; j'avais désiré un fils économe et laborieux; Dieu m'a donn

un fils ambitieux et avare ! Je m'étais toujours dit qu'une fois élevé, nous l'aurions à nos côtés pour nous rappeler notre jeunesse et nous égayer le cœur ; sa mere ne pensait qu'à le marier pour avoir encore des enfants à soigner. Vous savez que les femmes, ça a toujours besoin de s'occuper des autres ! Moi, je le voyais travailler près de mon établi en chantant les nouveaux airs... car il a appris la musique, et c'était le plus fort de l'Orphéon ! — Une vraie rêverie, monsieur ! — Dès qu'il a eu ses plumes, l'oiseau a pris sa volée, et il ne reconnaît plus ni père, ni mère ! Hier, par exemple, c'était le jour où nous l'attendions ; il devait arriver pour souper avec nous ! Pas plus de Robert qu'aujourd'hui ! Il aura eu quelque dessin à finir, quelque marché à traiter, et les vieux parents, ça ne vient qu'en dernière ligne, après les pratiques et la menuiserie. Ah ! si j'avais deviné comment tournerait la chose ! Imbécile ! qui ai sacrifié pendant près de vingt ans mes goûts et mon argent pour élever un ingrat ! C'était bien la peine de me guérir de ma soif, de rompre avec les amis, et de devenir le modèle du quartier ! Le bon vivant

s'est fait père-Andon ! — Oh ! si j'étais à recommencer ! — Non, non, voyez-vous, les femmes et les enfants, c'est notre perte. Ils nous amollissent le cœur ; ils nous amènent à vivre d'espérance, de dévouement ; nous passons un quart de notre existence à faire pousser un grain de blé qui doit nous tenir lieu de tout dans nos vieux jours, et quand l'heure de la moisson vient, bonsoir, il n'y a rien dans l'épi !

En parlant ainsi, Michel avait la voix rauque, l'œil ardent et les lèvres tremblantes. J'ai voulu lui répondre, mais je n'ai trouvé que des consolations banales : je me suis tû. Le menuisier a prétendu qu'il lui manquait un outil et m'a quitté.

Pauvre père ! ah ! je connais ces moments de tentations où, mal récompensé de la vertu, on regrette d'y avoir obéi ! Qui n'a eu de ces défaillances aux heures d'épreuve, et qui n'a jeté, au moins une fois, le funeste cri de Brutus ?

Mais si *la vertu n'est qu'un mot*, qu'y a-t-il donc de réel et de sérieux dans la vie ? — Non je ne veux point croire à la vanité du bien ! Il ne donne pas toujours les joies que nous avions espérées.

mais il en apporte d'autres. Tout, dans le monde, a sa logique et son résultat . la vertu ne peut échapper seule à la loi commune. Si elle devait être dommageable à qui l'exerce, l'expérience en aurait fait justice, et l'expérience l'a, au contraire , rendue plus générale et plus sainte. Nous ne l'accusons d'être une débitrice infidèle que parce que nous lui demandons un paiement immédiat et qui puisse frapper nos sens. La vie est toujours, pour nous, un conte de fées où chaque bonne action doit être récompensée par une merveille. Nous n'acceptons en paiement ni le repos de la conscience, ni le contentement de nous-mêmes, ni la bonne renommée parmi les hommes, trésors plus précieux qu'aucun autre, mais dont on ne sent le prix qu'après les avoir perdus !

Michel est de retour et s'est remis au travail. Son fils n'est point encore arrivé.

En me racontant ses espérances et ses douloureux désappointements, son esprit s'est exalté ; il reprend sans cesse le même sujet et ajoute quelque chose à ses griefs. Il vient de me complé-

ter ses confidences en me parlant d'un fonds de menuiserie qu'il avait espéré acquérir et exploiter avec l'aide de Robert. Le maître actuel s'y était enrichi : après trente années d'activité, il songeait à se retirer dans un de ces cottages fleuris de la banlieue, retraites ordinaires du travailleur économe que le hasard a servi. A la vérité, les deux mille francs qui devaient être payés comptant manquaient à Michel ; mais peut-être eût-il décidé maître Benoît à attendre ; la présence de Robert eût été pour lui une garantie ; car le jeune homme ne pouvait manquer de faire prospérer un atelier ; outre la science et l'adresse, il avait l'imagination qui découvre ou perfectionne. Son père avait supris, dans ses dessins, une nouvelle coupe d'escalier qui le préoccupait depuis longtemps, et le soupçonnait même de n'avoir traité avec l'entrepreneur de Versailles que pour l'exécuter. Le jeune garçon était tourmenté par ce génie de l'invention qui s'empare de la vie tout entière, et, livré aux calculs de l'intelligence, il n'avait point le loisir d'écouter son cœur.

Michel me raconte tout cela avec un mélange

de fierté et de dépit. On sent qu'il tire orgueil du fils qu'il accuse, et que cet orgueil même le rend plus sensible à son abandon.

Six heures du soir. Je viens de finir une heureuse journée. Que d'événements en quelques heures et quel changement pour Geneviève et pour Michel.

Celui-ci achevait de poser les étagères, en me parlant de son fils, tandis que je mettais le couvert pour mon déjeuner.

Tout à coup, des pas pressés ont retenti dans le corridor, la porte s'est ouverte, et Geneviève est entrée avec Robert.

Le menuisier a fait un mouvement de joyeuse surprise, mais qu'il a réprimé aussitôt, comme s'il eût voulu garder l'apparence du ressentiment.

Le jeune homme n'a point paru s'en apercevoir; il s'est jeté dans ses bras avec une expansion qui m'a surpris. Geneviève la figure rayonnante, semblait vouloir parler et se retenir avec peine.

J'ai souhaité la bienvenue à Robert, qui m'a salué d'un air d'aisance polie.

—Je t'attendais hier, a dit Michel Arout un peu sechement.

— Pardon, père, a répondu le jeune ouvrier; mais j'avais affaire à Saint-Germain. Je n'ai pu retrer que très-tard, et le bourgeois m'a retenu.

Le menuisier a regardé son fils de côté et a repris son marteau.

— C'est juste ! a-t-il murmuré d'un ton boudeur; quand on est chez les autres, faut faire leurs volontés; aussi il y en a qui aiment mieux manger du pain noir avec leur couteau, que des perdrix avec la fourchette d'un maître.

— Et je suis de ceux-là, mon père, a répliqué Robert gaîment; mais, comme dit le proverbe, pour *manger les poids il faut les écosser*. J'avais besoin de travailler d'abord dans un grand atelier...

— Pour ton système d'escalier ! a interrompu Michel ironiquement.

—Il faut dire maintenant le système de M. Raymond, mon père, a répliqué Robert en souriant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je lui ai vendu l'invention.

Le menuisier, qui rabotait une planche, s'est retourné vivement.

— Vendu! s'est-il écrié l'œil étincelant.

— Par la raison que je n'étais pas assez riche pour la donner.

Michel a rejeté la planche et l'outil.

— Voilà qui lui manquait! a-t-il repris avec colère, son bon génie lui envoie une idée qui pouvait faire parler de lui, et il la vend à un richard qui s'en fera honneur.

— Eh bien! quel mal y a-t-il? a demandé Geneviève.

— Quel mal! s'est écrié le menuisier avec emportement; tu ne comprends rien à cela toi, tu es une femme; mais lui, lui, il sait bien qu'un véritable ouvrier ne cède pas plus son invention pour de l'argent qu'un soldat ne céderait sa croix. C'est sa gloire aussi; faut qu'il la garde pour s'en faire honneur! Ah! tonnerre! si j'avais jamais fait une découverte, plutôt que de la mettre à l'encan, j'aurais vendu un de mes yeux! Une invention pour un ouvrier qui a de çà, vois-tu, c'est comme un enfant! il la soigne, il l'élève, il lui fait faire

son chemin dans le monde, et il n'y a que les sans-cœurs qui en font marché.

Robert a rougi légèrement.

— Vous penserez autrement, mon père, a-t-il dit, quand vous saurez pourquoi j'ai vendu mon système.

— Oui, et tu le remercieras, a ajouté Geneviève, qui ne pouvait plus se taire.

— Jamais, a répondu Michel.

— Mais, malheureux, s'est-elle écriée, il ne l'a vendu que pour nous !

Le menuisier a regardé sa femme et son fils d'un air stupéfait. Il a fallu en venir aux explications.

Celui-ci a raconté comment il était entré en pourparlers avec maître Benoît qui, pour céder son établissement, avait absolument exigé moitié des deux mille francs comptant. C'était dans l'espoir de se les procurer qu'il était entré chez le maître entrepreneur de Versailles; il avait pu y expérimenter son invention et trouver un acheteur. Grâce à l'argent reçu, il venait de conclure avec Benoît, et il apportait à son père la clef du nouveau chantier.

Cette explication du jeune ouvrier avait été donnée avec tant de modestie et de simplicité, que j'en ai été tout ému. Geneviève pleurait, Michel a serré son fils sur sa poitrine, et, dans ce long embrassement, il a semblé lui demander pardon de l'avoir accusé !

Tout s'explique maintenant à la gloire de Robert. L'éloignement que ses parents avaient pris pour de l'indifférence n'était que du dévouement; il n'avait obéi ni à l'ambition, ni à l'avarice, ni même à cette passion plus noble d'un génie inventeur; sa seule inspiration et son seul but avaient été le bonheur de Geneviève et de Michel. Le jour de la reconnaissance était venu pour lui, et il leur rendait sacrifice pour sacrifice !

Après les exclamations de joie et les explications tous trois ont voulu me quitter; mais la table était dressée; j'ai ajouté trois couverts, je les ai retenus à déjeuner.

Le repas s'est prolongé; la chère y était médiocrement succulente; mais les épanchements du cœur l'ont rendue délicieuse. Jamais je n'avais mieux compris l'ineffable attrait de la famille.

Quelle douceur dans ces joies toujours partagées dans cette communauté d'intérêts qui confond les sensations, dans cette association d'existences qui de plusieurs êtres forme un seul être! qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie? Force, bonheur, tout ne vient-il point de là? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer? Société en petit, n'est-ce point elle qui nous enseigne à vivre dans la grande? Telle est la sainteté du foyer que, pour exprimer nos rapports avec Dieu, nous avons dû emprunter les mots inventés pour la famille. Les hommes se sont nommés eux-mêmes les *fils* du *Père* suprême!

Ah! conservons-les, ces chaînes de l'intimité domestique; ne délions pas la gerbe humaine pour livrer ses épis à tous les caprices du hasard et du vent; mais élargissons plutôt cette sainte loi, transportons les habitudes de la famille au-dehors, et réalisons, s'il se peut, le vœu de l'apôtre des gentils, quand il criait aux nouveaux enfants du Christ: *Soyez tous ensemble comme si vous étiez un seul!*

CHAPITRE X.

LA PATRIE.

Octobre. — Le 12, sept heures du matin. — Les nuits sont déjà devenues froides et longues, le soleil ne me réveille plus derrière mes rideaux longtemps avant l'heure du travail, et, lors même que mes yeux se sont ouverts, la douce chaleur du lit me retient enchaîné sous mon édredon. Tous

les matins il s'élève un long débat entre ma diligence et ma paresse, et, chaudement enveloppé jusqu'aux yeux, j'attends, comme le Gascon, qu'elles aient réussi à se mettre d'accord.

Ce matin, cependant, une lueur qui glissait à travers ma porte jusqu'à mon chevet, m'a réveillé plus tôt que d'habitude. J'ai eu beau me retourner de tous côtés, la clarté obstinée m'a poursuivi, de position en position, comme un ennemi victorieux. Enfin, à bout de patience, je me suis levé sur mon séant, et j'ai lancé mon bonnet de nuit aux pieds du lit!...

(J'observerai, entre parenthèses, que les différentes évolutions de cette pacifique coiffure paraissent avoir été, de tout temps, le symbole des mouvements passionnés de l'âme; car notre langue leur a emprunté ses images les plus usuelles. C'est ainsi que l'on dit : *Mettre son bonnet de travers; jeter son bonnet par-dessus les moulins; avoir la tête près du bonnet*, etc.)

Quoi qu'il en soit, je me suis levé de fort mauvaise humeur, pestant contre mon nouveau voisin qui s'avise de veiller quand je veux dormir. Nous

sommes tous ainsi faits ; nous ne comprenons pas que les autres hommes puissent vivre pour leur propre compte. Chacun de nous ressemble à la terre du vieux système de Ptolémée, et veut que l'univers entier tourne autour de lui. Sur ce point, pour employer la métaphore déjà signalée plus haut : *Tous les hommes ont la tête dans le même bonnet.*

J'avais provisoirement, comme je l'ai déjà dit, lancé le mien à l'autre bout de mon alcôve, et je dégageais lentement mes jambes des chaudes couvertures, en faisant une foule de réflexions maussades sur l'inconvénient des voisins.

Il y a un mois encore, je n'avais point à me plaindre de ceux que le hasard m'avait donnés ; la plupart ne rentraient que pour dormir, et ressortaient dès leur réveil. J'étais presque toujours seul à ce haut étage, seul avec les nuées et les passereaux !

Mais à Paris rien n'est durable : le flot de la vie roule les destinées comme des algues détachées du rocher ; les demeures sont des vaisseaux qui ne reçoivent que des passagers. Combien de visages différents j'ai déjà vus traverser ce long corridor

de nos mansardes? Combien de compagnons de quelques jours disparus pour jamais! Les uns sont allés se perdre dans cette mêlée de vivants qui tourbillonne sous le fouet de la nécessité; les autres dans cette litière de morts qui dorment sous la main de Dieu!

Pierre le relieur est un de ces derniers. Retiré dans son égoïsme, il était resté sans famille, sans amis; il est mort seul comme il avait vécu. Sa perte n'a été pleurée de personne, n'a rien dérangé dans le monde; il y a eu seulement une fosse remplie au cimetière, et une mansarde vide dans notre faubourg.

C'est elle que mon nouveau voisin occupe depuis quelques jours.

A vrai dire (maintenant que je suis tout à fait réveillé et que ma mauvaise humeur est allée rejoindre mon bonnet), à vrai dire, ce nouveau voisin, pour être plus matinal qu'il ne conviendrait à ma paresse, n'en est pas moins un fort brave homme; il porte sa misère, comme bien peu savent porter leur heureuse fortune, avec gaieté et modération.

Cependant le sort l'a cruellement éprouvé. Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée ; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et la droite se traîne avec peine ; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant sa voix dont la farmeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour ; mais la garnison se porte bien.

Décidément, plus je me rappelle cet excellent homme, et plus je me reproche l'espèce de malédiction que je lui ai jetée en me réveillant.

Nous sommes, en général, trop indulgents pour ces torts secrets envers notre prochain. Toute malveillance qui ne sort pas du domaine de la pensée nous semble innocente, et, dans notre grossière justice, nous absolvons sans examen le péché qui ne s'est point traduit par l'action !

Mais ne sommes-nous donc tenus envers les

autres qu'à l'exécution des codes ? Outre les relations de faits, n'y a-t-il point entre les hommes une sérieuse relation de sentiments ? Ne devons-nous point à tous ceux qui vivent sous le même ciel que nous le secours, non-seulement de nos actes, mais de nos intentions ? Chaque destinée humaine ne doit-elle pas être pour nous un vaisseau que nous accompagnons de nos vœux d'heureux voyage ? Il ne suffit pas que les hommes ne se nuisent point l'un à l'autre, il faut encore qu'ils s'entr'aident, il faut qu'ils s'aiment ! La bénédiction du pape : *urbi et orbi !* devrait être l'éternel cri de tous les cœurs. Maudire qui ne l'a point mérité, même intérieurement, même en passant, c'est contrevenir à la grande loi, celle qui a établi ici-bas l'association des âmes, et à laquelle le Christ a donné le doux nom de *charité*.

Ces scrupules me sont venus pendant que j'achève de m'habiller, et je me suis dit que le père Chaufour avait droit à une réparation. Pour compenser le mouvement de malveillance de tout à l'heure, je lui dois un témoignage ostensible de sympathie ; je l'entends fredonner chez lui : il est

au travail ; je veux lui faire, le premier, ma visite de voisinage.

Huit heures du soir. — J'ai trouvé le père Chaufour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages ; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! je ne vous croyais pas si matinal : aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle ; j'avais peur de vous réveiller.

Excellent homme ! tandis que je l'envoyais au diable, il se gênait pour moi !

Cette idée m'a touché, et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien, m'a-t-il dit, d'un ton de cordialité soldatesque en me serrant la main ; j'aime pas les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en Cosaques. Quand on mange du

même air et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos... Asseyez-vous là, voisin, sans vous commander... Seulement, prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, et faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici ? ai-je fait observer.

— La bonne volonté ! a répété Chaufour ; c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à la batterie, ils m'appelaient *Monsieur Content.*

— Vous avez servi ?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la République, et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement. J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire !

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes ? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune ?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle que j'allais voir, de loin en loin; un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux. Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre*, était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis, sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure!.. On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles !

Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière ?

— Non, lieutenant, que je lui réponds.

— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril !

Je ne comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose.

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il, en me posant une main sur l'épaule ; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé ! Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie ! Les lois qui te protégent, le pain qui paie ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie ! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie ! tu la vois, tu la respires partout ! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie !

J'étais tremblant d'émotion, avec de grosses larmes dans les yeux.

— Ah ! j'entends, m'écriai-je ; c'est la famille en

grand, c'est le morceau de monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

—Juste, Jérôme, continua le vieux soldat; aussi tu comprends, n'est-ce pas, ce que nous lui devons.

— Parbleu ! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes; c'est une affaire de cœur.

— Et de probité, mon enfant, qu'il acheva; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et est un mauvais parent; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions, la fraude de ce qui lui appartient et est un malhonnête homme; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une patrie sans en accepter toutes les charges, forfait à l'honneur et est un mauvais citoyen !

— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen ? demandai-je.

— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

Je ne répliquai rien sur le moment, j'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le

cerveau. Mais en revenant le long du chemin, les paroles de mon oncle étaient, pour ainsi dire, écrites devant mes yeux. Je répétais : — Fais pour ta patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère... Et la patrie est en péril ; les étrangers l'attaquent, tandis que moi, je tourne des bilboquets !...

Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que le lendemain je retournai à Vincennes pour annoncer au lieutenant que je venais de m'enrôler, et que je partais pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la République avant d'avoir fait mes dents de sagesse.

Tout cela était dit sans emphase avec la gaîté délibérée des hommes qui ne regardent le devoir accompli ni comme un mérite, ni comme un fardeau. Le père Chaufour s'animait en parlant, non à cause de lui, mais pour les choses mêmes. Evidemment ce qui l'occupait dans le drame de la

vie, ce n'était point son rôle, c'était la pièce!

Cette espèce de désintéressement d'amour-propre m'a touché. J'ai prolongé ma visite et je lui ai montré une grande confiance, afin de mériter la sienne. Au bout d'une heure, il savait ma position et mes habitudes; j'étais déjà pour lui une vieille connaissance.

Je lui ai même avoué la mauvaise humeur que la lueur de sa lampe m'avait donnée quelques instants auparavant. Il a reçu ma confidence avec cette gaîté affectueuse des cœurs bien faits qui prennent toute chose du bon côté. Il ne m'a parlé ni du besoin qui l'obligeait au travail quand je prolongeais mon sommeil, ni du dénuement du vieux soldat opposé à la mollesse du jeune commis; il s'est seulement frappé le front en s'accusant d'étourderie, et il m'a promis de garnir sa porte de bourrelets!

O grande et belle âme, chez laquelle rien ne tourne en amertume, et qui n'a de force que pour la bienveillance et le devoir!

15 *octobre.* — Ce matin, je regardais une petite gravure, encadrée par moi et placée au-dessus de

ma table de travail; c'est un dessin où Gavarni, devenu sérieux, a représenté *un vétéran et un conscrit* (1).

A force de contempler ces deux figures, d'expression si diverse et si vive, toutes deux se sont animées devant mes yeux; je les ai vues se mouvoir, je les ai entendu se parler; l'image est devenue une scène vivante dont je me trouvais le spectateur.

Le vétéran avançait lentement une main appuyée sur l'épaule du jeune soldat. Ses yeux, à jamais fermés, n'apercevaient plus le soleil qui scintillait à travers les marronniers en fleur. A la place du bras droit se pliait une manche vide, et l'une des cuisses reposait sur une jambe de chêne dont le retentissement sur le pavé faisait retourner les passants.

A la vue de ce vieux débris de nos luttes patriotiques, la plupart hochaient la tête avec une pitié affligée, et faisaient entendre une plainte ou une malédiction.

(1) Voir dans le *Magasin Pittoresque* de 1847 cette belle composition.

— Voilà à quoi sert la gloire ! disait un gros marchand, en détournant les yeux avec horreur.

— Déplorable emploi d'une vie humaine ! reprenait un jeune homme qui portait sous le bras un volume de philosophie.

— Le troupier aurait mieux fait de ne point quitter sa charrue, ajoutait un paysan d'un air narquois.

— Pauvre vieux ! murmurait une femme presque attendrie.

Le vétéran a entendu et son front s'est plissé ; car il lui semble que son conducteur est devenu pensif ! Frappé de ce qui se répète autour de lui, il répond à peine aux questions du vieillard, et son regard, vaguement perdu dans l'espace, paraît y chercher la solution de quelque problème.

Les moustaches grises du vétéran se sont agitées; il s'arrête brusquement, et retenant, du bras qui lui reste, son jeune conducteur :

— Ils me plaignent tous, dit-il, parce qu'ils ne comprennent pas; mais si je voulais leur répondre !...

— Que leur diriez-vous, père ? demande le jeune garçon avec curiosité.

— Je dirais d'abord à la femme qui s'afflige, en me regardant, de donner ses larmes à d'autres malheurs, car chacune de mes blessures rappelle un effort tenté pour le drapeau. On peut douter de certains dévouements ; le mien est visible ; je porte sur moi des états de service écrits avec le fer et le plomb des ennemis ; me plaindre d'avoir fait mon devoir, c'est supposer qu'il eût mieux valu le trahir.

— Et que répondriez-vous au paysan, père ?

— Je lui répondrais que pour conduire paisiblement la charrue, il faut d'abord garantir la frontière, et que tant qu'il y aura des étrangers prêts à manger notre moisson, il faudra des bras pour la défendre.

— Mais le jeune savant aussi a secoué la tête, en déplorant un pareil emploi de la vie ?

— Parce qu'il ne sait pas ce que peuvent apprendre le sacrifice et la souffrance ! Les livres qu'il étudie nous les avons pratiqués, nous, sans les connaître ; les principes qu'il applaudit, nous les

avons défendus avec la poudre et la baïonnette.

— Et au prix de vos membres et de votre sang; le bourgeois l'a dit en voyant ce corps mutilé : Voilà à quoi sert la gloire !

— Ne le crois pas, mon fils ; la vraie gloire est le pain du cœur ; c'est elle qui nourrit le dévouement, la patience, le courage ! Le maître de tout l'a donnée comme un lien de plus entre les hommes. Vouloir être remarqué par ses frères, n'est-ce pas encore leur prouver notre estime et notre sympathie ? Le besoin d'admiration n'est qu'un des côtés de l'amour. Non, non, la gloire *juste* n'est jamais trop payée ! Ce qu'il faut déplorer, enfant, ce ne sont pas les infirmités qui constatent un généreux sacrifice ; mais celles qu'ont appelées nos vices ou nos imprudences. Ah ! si je pouvais parler haut à ceux qui me jettent, en passant, un regard de pitié, je crierais à ce jeune homme, dont les excès ont obscurci la vue avant l'âge : — Qu'as-tu fait de tes yeux ? A l'oisif qui traîne, avec effort, sa masse énervée : — Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au vieillard que la goutte punit de son intempérance : — Qu'as-tu fait de tes mains ! A tous : — Qu'avez-vous

fait des jours que Dieu vous avait accordés, des facultés que vous deviez employer au profit de vos frères ? Si vous ne pouvez répondre, ne plaignez plus le vieux soldat mutilé pour le pays ; car, lui, il peut du moins montrer ses cicatrices sans rougir.

16 *octobre.* — La petite gravure m'a fait mieux comprendre les mérites du père Chaufour et je l'en ai estimé davantage.

Il sort à l'instant de ma mansarde. Il ne se passe plus un seul jour sans qu'il vienne travailler près de mon feu ou sans que j'aille m'asseoir et causer près de son établi.

Le vieil artilleur a beaucoup vu et raconte volontiers. Voyageur armé pendant vingt ans à travers l'Europe, il a fait la guerre sans haine et avec une seule idée : l'honneur du drapeau national ! Ça été là sa superstition, si l'on veut ; mais ça été, en même temps, sa sauve-garde.

Ce mot de FRANCE, qui retentissait alors si glorieusement dans le monde, lui a servi de talisman contre toutes les tentations. Avoir à soutenir un grand nom peut sembler un fardeau aux na-

tures vulgaires ; mais pour les forts, c'est un encouragement.

— J'ai bien eu aussi des instants, me disait-il l'autre jour, où j'aurais été porté à *cousiner avec le diable*. La guerre n'est pas précisément une école de vertus champêtres. A force de brûler, de démolir et de tuer, vous vous racornissez un peu à l'endroit des sentiments, et quand la baïonnette vous a fait roi, il vous vient parfois des idées d'autocrate un peu fortes en couleur. Mais à ces moments-là, je me rappelais la patrie dont m'avait parlé le lieutenant, et je me disais tout bas le mot connu : *Toujours Français !* On en a ri depuis ! Des gens qui feraient de la mort de leur mère un calembour, ont tourné la chose en ridicule, comme si le nom de la patrie n'était pas aussi une noblesse qui obligeait ! Pour mon compte, je n'oublierai jamais de combien de sottises ce titre de Français m'a préservé. Quand la fatigue prenait le dessus, que je me trouvais en arrière du drapeau, et que les coups de fusil pétillaient à l'avant-garde, j'entendais bien parfois une voix qui me disait à l'oreille : — Laisse les autres se débrouiller, et pour

aujourd'hui ménage ta peau ! Mais ce mot *Français !* grondait alors en moi, et je courais au secours de la brigade. D'autres fois, quand la faim, le froid, les blessures m'avaient agacé les nerfs, et que j'arrivais chez quelque *meinherr* maussade, il me prenait bien une démangeaison d'éreinter l'hôte et de brûler la baraque ; mais je me disais tout bas : *Français!* et ce nom-là ne pouvait rimer ni avec incendiaire, ni avec meurtrier. J'ai traversé ainsi les royaumes de l'est à l'ouest et du nord au midi, toujours occupé de ne pas faire affront au drapeau. Le lieutenant, voyez-vous, m'avait appris un mot magique : La Patrie ! Il ne s'agissait pas seulement de la défendre, il fallait l'agrandir et la faire aimer.

17 *octobre.* — J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené une nouvelle confidence.

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

— Non pas, non pas, m'a-t-il répondu : le canon ne m'avait *pris* que la jambe ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.

Et comme je lui demandais des détails :

— C'est simple comme bonjour, a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de réemboîter le pas, je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami ; mais rien, tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin ! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise; l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron, qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle. Je savais qu'il avait épousé, l'année d'avant, un château et pas mal de fermes ; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'était pas sans douceur. Restait à savoir si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir je me mis à réfléchir.

— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient ; mais ne peux-tu rien faire de mieux ? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides ; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie, comme disait l'oncle de Vincennes ? Pourquoi ne pas laisser quelque ancien plus démoli que toi prendre ses invalides chez le commandant ? Allons, troupier, encore quelques charges à fond puisqu'il te reste du poignet ! Faut pas se reposer avant le temps.

Sur quoi j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son *foyer respectif*, et qui avait repris la pince de carrier.

Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvements que de besogne ; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste : sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeais mon pain de bon appétit, vu que je le gagnais de bon cœur. C'est que,

même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas :

— Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie.

Et ça me soutenait le moral.

Malheureusement, j'avais parmi mes compagnons des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac; si bien qu'un jour, l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée : la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche.

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état ? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en changer, reprit-il tranquillement. Le difficile était d'en trouver un qui se contentât de cinq doigts au lieu de dix; je le trouvai pourtant.

— Où cela ?

— Parmi les balayeurs de Paris.

— Quoi ! vous avez fait partie ?...

— De l'escouade de salubrité ; un peu, voisin, et c'est pas mon plus mauvais temps. Le corps du balayage n'est pas si mal composé que malpropre, savez-vous ! Il y a là d'anciennes actrices qui n'ont pas su faire d'économies, des marchands ruinés à la Bourse ; nous avions même un professeur d'humanités qui, pour un petit verre, vous récitait du latin ou des tragédies, à votre choix. Tout ça n'eût pas pu concourir pour le prix Monthyon ; mais la misère faisait pardonner les vices, et la gaîté consolait de la misère. J'étais aussi gueux et aussi gai, tout en tâchant de valoir un peu mieux. Même dans la fange du ruisseau, j'avais gardé mon opinion que rien ne déshonore de ce qui peut être utile au pays.

— Chaufour, que je me disais en riant tout bas, après l'épée le marteau, après le marteau le balai ; tu dégringoles, mon vieux, mais tu sers toujours ta patrie.

— Cependant vous avez fini par quitter votre nouvelle profession ? ai-je repris.

— Pour cause de réforme, voisin ; les balayeurs ont rarement le pied sec, et l'humidité a fini par raviver les blessures de ma bonne jambe. Je ne pouvais plus suivre l'escouade ; il a fallu déposer les armes. Voilà deux mois que j'ai cessé de travailler à *l'assainissement de Paris.*

Au premier instant, ça m'a étourdi ! De mes quatre membres, il ne me restait plus que la main droite, encore avait-elle perdu sa force ! fallait donc lui trouver une occupation *bourgeoise.* Après avoir essayé un peu de tout, je suis tombé sur le cartonnage, et me voilà fabricant d'étuis pour les pompons de la garde nationale ; c'est une œuvre peu lucrative, mais à la portée de toutes les intelligences. En me levant à quatre heures et en travaillant jusqu'à huit, je gagne soixante-cinq centimes ! le logement et la gamelle en prennent cinquante ; reste trois sous pour les dépenses de luxe. Je suis donc plus riche que la France, puisque j'équilibre mon budget, et je continue à la servir, puisque je lui économise ses pompons.

A ces mots, le père Chaufour m'a regardé en

riant, et ses grands ciseaux ont recommencé à couper le papier vert pour ses étuis.

Je suis resté attendri et tout pensif.

Encore un membre de cette phalange sacrée qui, dans le combat de la vie, marche toujours en avant pour l'exemple et le salut du monde ! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre : celui-ci la patrie, celui-là la famille, cet autre l'humanité ; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir ; pour tous règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand ; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux.

CHAPITRE XI.

UTILITÉ MORALE DES INVENTAIRES.

13 *novembre, neuf heures du soir.* — J'avais bien calfeutré ma fenêtre : mon petit tapis de pied était cloué à sa place ; ma lampe garnie de son abat-jour laissait filtrer une lumière adoucie, et mon poêle ronflait sourdement comme un animal domestique.

Autour de moi tout faisait silence. Au dehors seulement une pluie glacée balayait les toits et roulait avec de longues rumeurs dans les gouttières sonores. Par instants, une raffale courait sous les tuiles qui s'entre-froissaient avec un bruit de castagnettes, puis elle s'engouffrait dans le corridor désert. Alors un petit frémissement voluptueux parcourait mes veines, je ramenais sur moi les pans de ma vieille robe de chambre ouatée, j'enfonçais sur mes yeux ma toque de velours râpé, et, me laissant glisser plus profondément dans mon fauteuil, les pieds caressés par la chaude lueur qui brillait à travers la porte du poêle, je m'abandonnais à une sensation de bien-être avivée par la conscience de la tempête qui bruissait au dehors. Mes regards noyés dans une sorte de vapeur erraient sur tous les détails de mon paisible intérieur ; ils allaient de mes gravures à ma bibliothèque, en glissant sur la petite causeuse de toile perse, sur les rideaux blancs de la couchette de fer, sur le casier aux cartons dépareillés, humbles archives de la mansarde ! puis, revenant au livre que je tenais à la main, ils s'effor-

çaient de ressaisir le fil de la lecture interrompue.

Au fait, cette lecture, qui m'avait d'abord captivé, m'était devenue pénible. J'avais fini par trouver les tableaux de l'écrivain trop sombres. Cette peinture des misères du monde me semblait exagérée; je ne pouvais croire à de tels excès d'indigence ou de douleur; ni Dieu, ni la société ne devaient se montrer aussi durs pour les fils d'Adam. L'auteur avait cédé à une tentation d'artiste ; il avait voulu élever l'humanité en croix, comme Néron brûlait Rome, dans l'intérêt du pittoresque!

A tout prendre, cette pauvre maison du genre humain, tant refaite, tant critiquée, était encore un assez bon logement : on y trouvait de quoi satisfaire ses besoins, pourvu qu'on sût les borner; le bonheur du sage coûtait peu et ne demandait qu'une petite place!...

Ces réflexions consolantes devenaient de plus en plus confuses... Enfin mon livre glissa à terre sans que j'eusse le courage de me baisser pour le reprendre, et, insensiblement gagné par le bien-être du silence, de la demi-obscurité et de la chaleur, je m'endormis.

Je demeurai quelque temps plongé dans cette espèce d'évanouissement du premier sommeil ; enfin quelques sensations vagues et interrompues le traversèrent. Il me sembla que le jour s'obscurcissait... que l'air devenait plus froid... J'entrevoyais des buissons couverts de ces baies écarlates qui annoncent l'hiver... Je marchais sur une route sans abri, bordée, çà et là, de genévriers blanchis par le givre... Puis la scène changeait brusquement... J'étais en diligence... la bise ébranlait les vitres des portières ; les arbres chargés de neige passaient comme des fantômes ; j'enfonçais vainement dans la paille broyée mes pieds engourdis... Enfin la voiture s'arrêtait, et, par un de ces coups de théâtre familiers au sommeil, je me trouvais seul dans un grenier sans cheminée, ouvert à tous les vents. Je revoyais le doux visage de ma mère, à peine aperçu dans ma première enfance, la noble et austère figure de mon père, la petite tête blonde de ma sœur enlevée à dix ans ; toute la famille morte revivait autour de moi ; elle était là, exposée aux morsures du froid et aux angoisses de la faim. Ma mère

priait près du vieillard résigné, et ma sœur, roulée sur quelques lambeaux dont on lui avait fait un lit, pleurait tout bas en tenant ses pieds nus dans ses petites mains bleuies.

C'était une page du livre que je venais de lire, transportée dans ma propre existence.

J'avais le cœur oppressé d'une inexprimable angoisse. Accroupi dans un coin, les yeux fixés sur ce lugubre tableau, je sentais le froid me gagner lentement, et je me disais avec un attendrissement amer :

— Mourons, puisque la misère est un cachot gardé par les soupçons, l'insensibilité, le mépris, et d'où l'on tenterait en vain de s'échapper ; mourons, puisqu'il n'y a point pour nous de place au banquet des vivants !

Et je voulus me lever pour rejoindre ma mère et attendre l'heure suprême à ses pieds...

Cet effort a dissipé le rêve ; je me suis réveillé en sursaut.

J'ai regardé autour de moi : ma lampe était mourante, mon poêle refroidi, et ma porte entr'ouverte laissait entrer une bise glacée ! Je me suis

levé, en frissonnant, pour la refermer à double tour; puis, gagnant l'alcôve, je me suis couché à la hâte.

Mais le froid m'a tenu longtemps éveillé, et ma pensée a continué le rêve interrompu.

Les tableaux que j'accusais tout à l'heure d'exagération ne me semblent maintenant qu'une trop fidèle peinture de la réalité; je me suis endormi sans pouvoir reprendre mon optimisme... ni me réchauffer.

Ainsi un poêle éteint et une porte mal close ont changé mon point de vue. Tout était bien quand mon sang circulait à l'aise, tout devient triste parce que le froid m'a saisi!

Ceci rappelle l'anecdote de la duchesse obligée de se rendre au couvent voisin par un jour d'hiver. Le couvent était pauvre, le bois manquait, et les moines n'avaient, pour combattre le froid, que la discipline et l'ardeur des prières. La duchesse, qui grelottait, revint touchée d'une profonde compassion pour les pauvres religieux. Pendant qu'on la débarrasse de sa pelisse et qu'on ajoute deux bûches au feu de sa cheminée, elle mande

son intendant, auquel elle ordonne d'envoyer, sur-le-champ, du bois au couvent. Elle fait ensuite rouler sa chaise longue près du foyer, dont la chaleur ne tarde pas à la ranimer. Déjà le souvenir de ce qu'elle vient de souffrir s'est éteint dans le bien-être; l'intendant rentre, et demande combien de chariots de bois il doit faire transporter.

— Mon Dieu! vous pouvez attendre, dit nonchalamment la grande dame; le temps s'est beaucoup radouci.

Ainsi l'homme, dans ses jugements, consulte moins la logique que la sensation; et, comme la sensation lui vient du monde extérieur, il se trouve plus ou moins sous son influence; il y puise, peu à peu, une partie de ses habitudes et de ses sentiments.

Ce n'est donc point sans motif que, lorsqu'il s'agit de préjuger un inconnu, nous cherchons dans ce qui l'entoure des révélations de son caractère. Le milieu dans lequel nous vivons se modèle forcément à notre image; nous y laissons, sans y penser, mille empreintes de notre âme. De même que la

couche vide permet de deviner la taille et l'attitude de celui qui y a dormi, la demeure de chaque homme peut trahir, aux yeux d'un observateur habile, la portée de son intelligence et les mouvements de son cœur. Bernardin de Saint-Pierre a raconté l'histoire d'une jeune fille qui refusa un prétendu, parce qu'il n'avait jamais voulu souffrir chez lui ni fleurs, ni animaux domestiques ; l'arrêt était sévère peut-être, mais non sans fondement. On pouvait présumer que l'homme insensible à la grâce et à l'humble affection, serait mal préparé à sentir les jouissances d'une union choisie.

14, *sept heures du soir.* — Ce matin, comme j'allais reprendre la rédaction de mon mémorial, j'ai reçu la visite de notre vieux caissier.

Sa vue baisse, sa main commence à trembler, et le travail auquel il suffisait autrefois, lui est devenu plus difficile. Je me suis chargé d'une partie de ses écritures ; il venait chercher ce que j'avais achevé.

Nous avons causé longuement près du poêle, en prenant une tasse de café que je l'ai forcé d'accepter.

M. Rateau est un homme de sens, qui a beaucoup observé et qui parle peu, ce qui fait qu'il a toujours quelque chose à dire.

En parcourant les *états* que j'avais dressés pour lui, ses regards sont tombés sur mon mémorial, et il a bien fallu lui avouer que j'écrivais ainsi chaque soir, pour moi seul, le journal de mes actes et de mes pensées. De proche en proche, j'en suis venu à lui parler de mon rêve de l'autre jour et de mes réflexions à propos de l'influence des objets visibles sur nos sentiments habituels; il s'est mis à sourire:

— Ah! vous avez aussi mes *superstitions*, a-t-il dit doucement. J'ai toujours cru, comme vous, que *le gîte faisait connaître le gibier* ; il faut seulement pour cela un tact et une expérience sans lesquels on s'expose à bien des jugements téméraires. Pour ma part, je m'en suis rendu coupable en plus d'une occasion; mais quelquefois aussi j'ai bien préjugé. Je me rappelle surtout une rencontre qui remonte aux premières années de ma jeunesse...

Il s'était arrêté; je le regardai d'un air qui lui

prouva que j'attendais une histoire, et il me la raconta sans difficulté.

A cette époque, il n'était encore que troisième clerc chez un notaire d'Orléans. Le patron l'avait envoyé à Montargis pour différentes affaires, et il devait y reprendre la diligence le soir même, après avoir fait un recouvrement dans un bourg voisin: mais, arrivé chez le débiteur, on le fit attendre, et lorsqu'il put partir, le jour était déjà tombé.

Craignant de ne pouvoir regagner assez tôt Montargis, il prit une route de traverse qu'on lui indiqua. Par malheur, la brume s'épaississait de plus en plus, aucune étoile ne brillait dans le ciel; l'obscurité devint si profonde qu'il perdit son chemin. Il voulut retourner sur ses pas, croisa vingt sentiers, et se trouva enfin complétement égaré.

Après la contrariété de manquer le passage de la diligence, vint l'inquiétude sur sa situation. Il était seul, à pied, perdu dans une forêt, sans aucun moyen de retrouver sa direction, et porteur d'une somme assez forte dont il avait accepté la responsabilité. Son inexpérience augmentait ses angoisses. L'idée de forêt était liée, dans son souvenir,

à tant d'aventures de vol et d'assassinat, qu'il s'attendait, d'instant en instant, à quelque funeste rencontre.

La position, à vrai dire, n'était point rassurante. Le lieu ne passait point pour sûr, et l'on parlait, depuis longtemps, de plusieurs maquignons subitement disparus, sans qu'on eût toutefois trouvé aucune trace de crime.

Notre jeune voyageur, le regard plongé dans l'espace et l'oreille au guet, suivait un sentier qu'il supposait devoir le conduire à quelque maison ou à quelque route; mais les bois succédaient toujours aux bois! Enfin, il distingua une lueur éloignée, et au bout d'un quart d'heure, il atteignit un chemin de grande communication.

Une maison isolée (celle dont la lumière l'avait attiré) se dressait à peu de distance. Il se dirigeait vers la grande porte de la cour, lorsque le trot d'un cheval lui fit retourner la tête. Un cavalier venait de paraître au tournant de la route et fut, en un instant, près de lui.

Les premiers mots qu'il adressa au eune homme lui firent comprendre que c'était le fermier lui-

même. Il raconta comment il s'était égaré, et apprit du paysan qu'il suivait la route de Pithiviers. Montargis se trouvait à trois lieues derrière lui.

Le brouillard s'était insensiblement transformé en une bruine qui commençait à transpercer le jeune clerc; il parut s'effrayer de la distance qui lui restait à parcourir, et le cavalier, qui vit son hésitation, lui proposa d'entrer à la ferme.

Celle-ci avait un faux air de forteresse. Enveloppée d'un mur de clôture assez élevé, elle ne se laissait apercevoir qu'à travers les barreaux d'une grande porte à claire-voie soigneusement fermée. Le paysan, qui était descendu de cheval, ne s'en approcha point; tournant à droite, il gagna une autre entrée également close, mais dont il avait la clef.

A peine eut-il franchi le seuil, que des aboiements terribles retentirent aux deux extrémités de la cour. Le fermier avertit son hôte de ne rien craindre, et lui montra les chiens enchaînés dans leurs niches; tous deux étaient d'une grandeur extraordinaire, et tellement féroces, que la vue du maître lui-même ne put les apaiser.

A leurs cris, un garçon sortit de la maison et vint prendre le cheval du fermier. Celui-ci l'interrogea sur les ordres donnés avant son départ, et se dirigea vers les étables, afin de s'assurer s'ils avaient été exécutés.

Resté seul, notre clerc regarda autour de lui.

Une lanterne posée à terre par le garçon éclairait la cour d'une pâle lueur. Tout lui parut vide et désert. On ne voyait aucune trace de ce désordre champêtre indiquant la suspension momentanée d'un travail qui doit être bientôt repris : ni charrette oubliée là où les chevaux avaient été dételés, ni gerbes entassées en attendant la *batterie*, ni charrue renversée dans un coin et à demi enfouie sous la luzerne fraîchement coupée. La cour était balayée, les granges fermées au cadenas. Pas une vigne grimpant le long des murs ; partout la pierre, le bois et le fer !

Il releva la lanterne et s'avança jusqu'à l'angle de la maison. Derrière s'étendait une seconde cour où les hurlements d'un troisième chien se firent entendre ; au milieu se dressait un puits recouvert.

Notre voyageur chercha vainement ce petit jardin des fermes, où rampent les potirons bariolés, et où quelques ruches bourdonnent sous les haies d'églantiers et de sureaux. La verdure et les fleurs étaient partout absentes. Il n'aperçut même aucune trace de basse-cour ni de pigeonnier. L'habitation de son hôte manquait de tout ce qui fait la grâce, le mouvement et la gaieté de la vie des champs.

Le jeune homme pensa que, pour donner si peu aux agréments domestiques et au charme des yeux, son hôte devait être bien indifférent, ou bien calculateur, et, jugeant, malgré lui, par ce qu'il voyait, il se sentit en défiance de son caractère.

Cependant le fermier revint des étables et le fit entrer au logis.

L'intérieur de la ferme répondait à son extérieur. Les murs blanchis n'avaient d'autre ornement qu'une rangée de fusils de toutes dimensions; les meubles massifs ne rachetaient qu'imparfaitement leur apparence grossière par l'exagération de la solidité. Une propreté douteuse et l'absence de toutes les commodités de détail prou-

vaient que les soins d'une femme manquaient au ménage. Le jeune clerc apprit qu'en effet le fermier vivait seul avec ses deux fils.

Des signes trop certains l'indiquaient, du reste. Un couvert que nul ne se donnait la peine de desservir était dressé à demeure près de la fenêtre. Les assiettes et les plats y étaient dispersés sans ordre, chargés de pelures de pommes de terre et d'os à demi-rongés. Plusieurs bouteilles vides exhalaient une odeur d'eau-de-vie mêlée à l'âcre senteur de la fumée de tabac.

Après avoir fait asseoir son hôte, le fermier avait allumé sa pipe, et ses deux fils avaient repris leur travail devant le foyer. Le silence était à peine interrompu, de loin en loin, par une brève remarque à laquelle il était répliqué par un mot ou une exclamation ; puis tout redevenait muet comme auparavant.

— Dès mon enfance, me dit le vieux caissier, j'avais été très-sensible à l'impression des objets extérieurs; plus tard, la réflexion m'avait appris à étudier les causes de cette impression plutôt qu'à la repousser. Je me mis donc à examiner

beaucoup plus attentivement tout ce qui m'entourait.

Au-dessous des fusils que j'avais remarqués dès l'entrée, étaient suspendus des piéges à loup ; à l'un d'eux pendaient encore les lambeaux d'une patte broyée qu'on n'avait point arrachée aux dents de fer. Le manteau fumeux de la cheminée était orné d'une chouette et d'un corbeau cloués au mur, les ailes étendues et la gorge traversée d'un énorme clou ; une peau de renard, récemment écorché, s'étalait devant la fenêtre, et un croc de garde-manger, fixé à la principale poutre, laissait voir une oie décapitée dont le cadavre tournoyait au-dessus de nos têtes.

Mes yeux, blessés de tous ces détails, se reportèrent alors sur mes hôtes. Le père, assis vis-à-vis de moi, ne s'interrompait de fumer que pour se verser à boire ou pour adresser à ses fils une réprimande. L'aîné de ceux-ci grattait une longue baille dont les ràclures sanglantes jetées dans le feu nous enveloppaient, par instant, d'une odeur fétidement douceâtre ; le second aiguisait des couteaux de boucher. Un mot prononcé par le

père m'apprit que l'on se préparait à tuer un porc le lendemain.

Il y avait dans ces occupations et dans tout l'aspect de cet intérieur je ne sais quelle brutalité d'habitudes qui semblait expliquer l'aride tristesse de l'extérieur et la compléter. Mon étonnement s'était peu à peu transformé en dégoût, et mon dégoût en malaise. Je ne puis détailler toutes les alliances d'images qui se succédèrent dans mon imagination ; mais, cédant à une invincible répulsion, je me levai en déclarant que j'allais me remettre en route.

Le fermier fit quelques efforts pour me retenir : il parla de la pluie, de l'obscurité, de la longueur du chemin ; je répondis à tout par l'absolue nécessité d'arriver à Montargis cette nuit même, et, le remerciant de sa courte hospitalité, je repartis avec un empressement qui dut lui confirmer la vérité de mes paroles.

Cependant la fraîcheur de la nuit et le mouvement de la marche ne tardèrent pas à changer la direction de mes idées. Eloigné des objets qui avaient éveillé chez moi une si vive répugnance,

je sentis celle-ci se dissiper peu à peu. Je commençai par sourire de ma promptitude d'impression; puis, à mesure que la pluie devenait plus abondante et plus froide, mon ironie se changeait en mauvaise humeur. J'accusais, tout bas, la manie de prendre ses sensations pour des avertissements. Le fermier et ses fils n'étaient-ils pas libres, après tout, de vivre seuls, de chasser, d'avoir des chiens et de tuer un pourceau? où était le crime? Avec moins de susceptibilité nerveuse j'aurais accepté l'abri qu'ils m'offraient, et je dormirais chaudement, à cette heure, sur quelques bottes de paille, au lieu de cheminer péniblement sous la bruine! Je continuai ainsi à me gourmander moi-même jusqu'à Montargis, où j'arrivai vers le matin, rompu et transi.

Cependant lorsqu'au milieu du jour je me levai reposé, j'étais instinctivement revenu à mon premier jugement. L'aspect de la ferme se représentait à moi sous les couleurs repoussantes qui, la veille, m'avaient déterminé à fuir. J'avais beau soumettre mes impressions au raisonnement, celui-ci finissait, lui-même, par se taire, devant cet

ensemble de détails sauvages, et était forcé d'y reconnaître l'expression d'une nature inférieure ou les éléments d'une funeste influence.

Je repartis le jour même, sans avoir pu rien apprendre sur le paysan, ni sur ses fils; mais le souvenir de la ferme resta profondément gravé dans ma mémoire.

Dix années plus tard, je traversais en diligence le département du Loiret. Penché à une des portières, je regardais des taillis nouvellement soumis à la culture, dont un de mes compagnons de voyage m'expliquait le défrichement, lorsque mon œil s'arrêta sur un mur d'enceinte percé d'une portti à claire-voie. Au fond s'élevait une maison done tous les volets étaient clos et que je reconnus sur-le-champ ; c'était la ferme où j'avais été reçu ! Je la montrai vivement à mon compagnon, en lui demandant qui l'habitait.

— Personne pour le moment, me répondit-il.

— Mais n'a-t-elle point été tenue, il y a quelques années, par un homme et ses deux fils ?

— Les Turreau, dit mon compagnon de route en me regardant; vous les avez connus ?

— Je les ai vus une seule fois.

Il hocha la tête.

— Oui, oui, reprit-il ; pendant bien des années ils ont vécu là comme des loups dans leur tanière; ça ne savait que travailler la terre, tuer le gibier et boire. Le père menait la maison : mais des hommes tout seuls, sans femmes pour les aimer, sans enfants pour les adoucir, sans Dieu pour les faire penser au ciel, ça tourne toujours à la bête féroce, voyez-vous ; si bien qu'un matin, après avoir bu trop d'eau-de-vie, il paraît que l'aîné n'a pas voulu atteler la charrue ; le père l'a frappé de son fouet, et le fils, qui était fou d'ivresse, l'a tué d'un coup de fusil.

Le 16 au soir. — L'histoire du vieux caissier m'a préoccupé tous ces jours-ci ; elle est venue s'ajouter aux réflexions que m'avait inspirées mon rêve.

N'ai-je point à tirer de tout ceci un sérieux enseignement?

Si nos sensations ont une incontestable influence sur nos jugements, d'où vient que nous prenions si peu de souci des choses qui éveillent ou modifient ces sensations? Le monde extérieur se réflète per-

pétuellement en nous comme dans un miroir et nous remplit d'images qui deviennent, à notre insu, des germes d'opinion ou des règles de conduite. Tous les objets qui nous entourent sont donc, en réalité, autant de talismans d'où s'exhalent de bonnes et de funestes influences. C'est à notre sagesse de les choisir pour créer à notre âme une salubre atmosphère.

Convaincu de cette vérité, je me suis mis à faire une revue de ma mansarde.

Le premier objet sur lequel mes yeux se sont arrêtés est un vieux cartulaire provenant de la plus célèbre abbaye de ma province. Déroulé avec complaisance, il occupe le panneau le plus apparent. D'où vient que je lui ai donné cette place? Pour moi, qui ne suis ni un antiquaire, ni un érudit, cette feuille de parchemin rongée de mites devrait-elle avoir tant de prix? ne me serait-elle point devenue précieuse à cause d'un des abbés fondateurs, qui porte mon nom, et n'aurais-je point, par hasard, la prétention de m'en faire, aux yeux des visiteurs, un arbre généalogique? En écrivant ceci je sens que j'ai rougi. Allons, à bas le cartu-

laire ! reléguons-le dans mon tiroir le plus profond.

En passant devant ma glace, j'ai aperçu plusieurs cartes de visites complaisamment étalées le long de l'encadrement. Par quel hasard n'y a-t-il là que des noms qui peuvent faire figure ?... Voici un comte polonais... un colonel retraité... le député de mon département... Vite, vite, au feu ces témoignages de vanité ! et mettons à la place cette carte écrite à la main par notre garçon de bureau, cette adresse de dîners économiques, et le reçu du revendeur auquel j'ai acheté mon dernier fauteuil. Ces indications de ma pauvreté sauront, comme le dit Montaigne, *mater ma superbe*, et me rappelleront sans cesse à la modestie qui fait la dignité des petits.

Je me suis arrêté devant les gravures accrochées au mur. Cette grosse Pomone qui rit assise sur des gerbes, et dont la corbeille ruisselle de fruits, ne fait naître que des idées de joie et d'abondance ; je la regardais l'autre jour lorsque je me suis endormi en niant la misère ; donnons-lui pour pendant ce tableau de l'hiver où tout exprime la tris-

tesse et la souffrance : l'une des impressions tempérera l'autre.

Et cette Heureuse famille de Greuze ! Quelle gaieté dans les yeux des enfants ! que de douce sérénité sur le front de la jeune femme ! quel attendrissement religieux dans les traits du grand-père ! Que Dieu leur conserve la joie ! mais suspendons à côté le tableau de cette mère qui pleure sur un berceau vide. La vie humaine a deux faces qu'il faut oser regarder tour à tour.

Cachons aussi ces magots ridicules qui garnissent ma cheminée. Platon a dit que *le beau n'était autre chose que la forme visible du bon*. S'il en est ainsi, le laid doit être la forme visible du mal ; l'âme se déprave insensiblement à le contempler.

Mais surtout, pour entretenir en moi les instincts de tendresse et de pitié, suspendons au chevet de notre lit cette touchante image du *dernier sommeil!*

Jamais je n'ai pu y arrêter mes regards sans me sentir le cœur remué.

Une femme déjà vieille et vêtue de haillons s'est accroupie aux bords d'un chemin ; son bâton est à

ses pieds, sa tête repose sur la pierre ; elle s'est endormie les mains jointes, en murmurant une prière apprise dans son enfance, endormie de son dernier sommeil et elle fait son dernier rêve !

Elle se voit toute petite, forte et joyeuse enfant qui garde les troupeaux dans les friches, qui cueille les mûres des haies, qui chante, salue les passants et fait le signe de la croix quand paraît au ciel la première étoile ! Heureuse époque, pleine de parfums et de rayonnements ! rien ne lui manque encore, car elle ignore ce qu'on peut désirer.

Mais la voilà grande ; l'heure des travaux courageux est venue ; il faut couper les foins, battre le blé, apporter à la ferme les fardeaux de trèfle en fleurs ou de ramées flétries. Si la fatigue est grande, l'espérance brille sur tout comme un soleil ; elle essuie les gouttes de sueur. La jeune fille voit déjà que la vie est une tâche ; mais elle l'accomplit encore en chantant.

Plus tard, le fardeau s'est alourdi ; elle est femme, elle est mère ! il faut économiser le pain du jour, avoir l'œil sur le lendemain, soigner les malades, soutenir les faibles, jouer, enfin, ce rôle

de providence si doux quand Dieu vous aide, si cruel quand il vous abandonne. La femme est toujours forte ; mais elle est inquiète ; elle ne chante plus !

Encore quelques années et tout s'est assombri. La vigueur du chef de famille s'est brisée ; sa femme le voit languir devant le foyer éteint ; le froid et la faim achèvent ce que la maladie avait commencé il meurt, et, près du cercueil fourni par la charité, la veuve s'asseoit à terre, pressant dans ses bras deux petits enfants demi-nus. Elle a peur de l'avenir, elle pleure et elle baisse la tête.

Enfin, l'avenir est venu ; les enfants ont grandi, mais ne sont plus là. Le fils combat l'ennemi sous les drapeaux, et sa sœur est partie. Tous deux sont perdus pour bien longtemps ; pour toujours peut-être ; et la forte jeune fille, la vaillante femme, la courageuse mère n'est désormais qu'une vieille mendiante sans famille et sans abri ! elle ne pleure plus, la douleur l'a domptée ; elle se résigne et attend la mort.

La mort, amie fidèle des misérables ! elle est arrivée, non pas horrible et railleuse, comme la

superstition nous la représente, mais belle, souriante, couronnée d'étoiles! Le doux fantôme s'est baissé vers la mendiante; ses lèvres pâles ont murmuré de vagues paroles qui lui annoncent la fin de ses fatigues, une joie sereine, et la vieille mendiante, appuyée sur l'épaule de la grande libératrice, vient de passer, sans s'en apercevoir, de son dernier sommeil au sommeil sans fin.

Reste là, pauvre femme brisée, les feuilles des bois te serviront de linceul, la nuit répandra sur toi ses larmes de rosée, et les oiseaux chanteront doucement près de tes dépouilles. Ton apparition ici-bas n'aura pas laissé plus de traces que leur vol dans les airs; ton nom y est déjà oublié, et le seul héritage que tu puisses transmettre est ce bâton d'épine oublié à tes pieds!

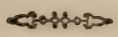
Eh bien! quelqu'un le relèvera, quelque soldat de cette grande armée humaine dispersée par la misère ou le vice; car tu n'es pas une exception, tu es un exemple, et, sous le soleil qui luit si doucement pour tous, au milieu de ces vignobles en fleurs, de ces blés mûrs, de ces villes opulentes, des générations entières souffrent et se suc-

cèdent, en se léguant le bâton du mendiant !..

La vue de cette douloureuse figure me rendra plus reconnaissant pour ce que Dieu m'a donné, plus compatissant pour ceux qu'il a traités avec moins de douceur ; ce sera un enseignement et un sujet de réflexions....

Ah! si nous voulions veiller à tout ce qui peut nous améliorer, nous instruire ; si notre intérieur était disposé de manière à devenir une perpétuelle école pour notre âme ! mais le plus souvent, nous n'y prenons pas garde. L'homme est un éternel mystère pour lui-même ; sa propre personne est une maison où il n'entre jamais et dont il n'étudie que les dehors. Chacun de nous aurait besoin de retrouver sans cesse devant lui la fameuse inscription qui éclaira autrefois Socrate, et qu'une main inconnue avait gravée sur les murs de Delphes :

Connais-toi toi-même.



CHAPITRE XII.

LA FIN D'UNE ANNÉE.

Le 30 *décembre au soir.* — J'étais au lit, à peine délivré de cette fièvre délirante qui m'a tenu si longtemps entre la vie et la mort. Mon cerveau affaibli faisait effort pour reprendre son activité; la pensée se produisait encore incomplète et confuse, comme un jet lumineux qui perce les nuages;

je sentais, par instant, des retours de vertige qui brouillaient toutes mes perceptions; je flottais, pour ainsi dire, entre des alternatives d'égarement et de raison.

Quelquefois tout m'apparaissait clairement, comme ces perspectives qui s'ouvrent devant nous par un temps serein, du haut de quelque montagne élevée. Nous distinguons les eaux, les bois, les villages, les troupeaux, jusqu'au chalet posé aux bords du ravin; puis, subitement, une raffale chargée de brumes arrive, et tout se confond!

Ainsi livré aux oscillations d'une lucidité mal reconquise, je laissais mon esprit en suivre tous les mouvements sans vouloir distinguer la réalité de la vision; il glissait doucement de l'une à l'autre; la veille et le rêve se suivaient de plain pied!

Or, tandis que j'errais dans cette incertitude, voici que, devant moi, au-dessous de la pendule dont le pouls sonore mesure les heures, une femme m'est apparue!

Le premier regard suffisait pour faire comprendre que ce n'était point là une fille d'Ève. Son œil avait l'éclat mourant d'un astre qui s'éteint, et son vi-

sage la pâleur d'une sublime agonie. Revêtue de draperies de mille couleurs où se jouaient les teintes les plus joyeuses et les plus sombres, elle tenait à la main une couronne effeuillée.

Après l'avoir contemplée quelques instants, je lui ai demandé son nom et ce qu'elle faisait dans ma mansarde. Ses yeux, qui suivaient l'aiguille de la pendule, se sont tournés de mon côté, et elle a répondu :

— Tu vois en moi l'année qui va finir ; je viens recevoir tes remercîments et tes adieux.

Je me suis dressé sur mon coude avec une surprise qui a bientôt fait place à un amer ressentiment.

— Ah ! tu veux être remerciée, me suis-je écrié; mais voyons pour cela ce que tu m'as apporté !

Quand j'ai salué ta venue, j'étais encore jeune et vigoureux ! tu m'as retiré, chaque jour, quelque peu de mes forces, et tu as fini par m'envoyer la maladie ! Déjà, grâce à toi, mon sang est moins chaud, mes muscles sont moins fermes, mes pieds moins prompts. Tu as déposé dans mon sein tous les germes des infirmités; là où croissaient les

fleurs de l'été de la vie, tu as méchamment semé les orties de vieillesse.

Et comme si ce n'était pas assez d'avoir affaibli mon corps, tu as aussi amoindri mon âme; tu as éteint en elle les enthousiasmes; elle est devenue plus paresseuse et plus craintive. Autrefois ses regards embrassaient généreusement l'humanité entière, tu l'as rendue myope et elle voit maintenant à peine au-delà d'elle-même.

Voilà ce que tu as fait de mon être : quant, à ma vie, regarde à quelle tristesse, à quel abandon à quelles misères tu l'as réduite!

Depuis tant de jours que la fièvre me retient cloué sur ce lit, qui a pris soin de cet intérieur où je mettais ma joie? Ne vais-je point trouver mes armoires vides, ma bibliothèque dégarnie, toutes mes pauvres richesses perdues par la négligence ou l'infidélité? Où sont les plantes que je cultivais, les oiseaux que j'avais nourris? Tout a disparu! ma mansarde est défleurie, muette, solitaire!

Revenu seulement depuis quelques instants à la conscience de ce qui m'entoure, j'ignore même qui m'a veillé pendant ces longues souffrances.

Sans doute quelque mercenaire, reparti quand mes ressources auront été épuisées !

Et qu'auront dit de mon absence les maîtres auxquels je devais mon travail ? A ce moment de l'année où les affaires sont plus pressantes, auront-ils pu se passer de moi, l'auront-ils voulu? Peut-être suis-je déjà remplacé à ce petit bureau où je gagnais le pain terrestre ! Et c'est toi, toi seule, méchante fille du temps, qui m'auras apporté tous ces désastres : force, santé, aisance, travail, tu m'as tout enlevé ; je n'ai reçu de toi qu'insultes ou dommages, et tu oses encore réclamer ma reconnaissance !

Ah ! meurs, puisque ton jour est venu ; mais meurs méprisée et maudite ; et puissé-je écrire sur ta tombe l'épitaphe que le poëte arabe grava sur celle d'un roi :

« *Passant, réjouis-toi ; celui que nous avons enterré* » *ici ne peut plus revivre.* »

. . . . . .

Je viens d'être réveillé par une main qui prenait la mienne ; et, en ouvrant les yeux, j'ai reconnu le médecin.

Après avoir compté les pulsations du pouls, il a hoché la tête, s'est assis aux pieds du lit et m'a regardé en se grattant le nez avec sa tabatière.

J'ai su depuis que c'était un signe de satisfaction chez le docteur.

— Eh bien! nous avons donc voulu nous faire enlever par la camarde? m'a dit M. Lambert, de son ton moitié jovial, moitié grondant. Peste! comme on y allait de bon cœur? Il a fallu vous retenir à deux bras, au moins!

— Ainsi vous avez désespéré de moi, docteur? ai-je demandé un peu saisi.

— Du tout, a répondu le vieux médecin; pour désespérer quelquefois, il faudrait avoir habituellement de l'espoir, et je n'en ai jamais. Nous ne sommes que les instruments de la Providence, et chacun de nous devrait dire comme Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit. »

— Qu'il soit donc béni, ainsi que vous, me suis-je écrié, et puisse la santé me revenir avec la nouvelle année!

M. Lambert a haussé les épaules.

— Commencez par vous la demander à vous-

même, a-t-il repris brusquement : Dieu vous la rend, c'est à votre sagesse et non au temps de la conserver. Ne dirait-on pas que les infirmités nous viennent comme une pluie ou comme un rayon de soleil, sans que nous y soyons pour quelque chose ! Avant de se plaindre d'être malade, il faudrait prouver qu'on a mérité de se bien porter.

J'ai voulu sourire, mais le docteur s'est fâché.

— Ah ! vous croyez que je plaisante, a-t-il repris en élevant la voix; mais dites-moi un peu qui de nous donne à sa santé l'attention qu'il donne à sa fortune ? Economisez-vous vos forces comme vous économisez votre argent ? évitez-vous les excès ou les imprudences avec le même soin que les folles dépenses ou les mauvais placements ! avez-vous une comptabilité ouverte pour votre tempérament comme pour votre industrie ? cherchez-vous chaque soir ce qui a pu vous être salutaire ou malfaisant, avec la prudence que vous apportez à l'examen de vos affaires ? Vous-même, qui riez, n'avez-vous pas provoqué le mal par mille extravagances ?

J'ai voulu protester en demandant l'indication

de ces extravagances; le vieux médecin a écarté tous ses doigts, et s'est mis à les compter l'une après l'autre.

Primo, s'est-il écrié, manque d'exercice! Vous vivez ici comme le rat dans son fromage, sans air, sans mouvement, sans distraction. Par suite, le sang circule mal, les humeurs s'épaississent, les muscles inactifs ne réclament plus leur part de nutrition; l'estomac s'allanguit et le cerveau se fatigue.

Secundo. Nourriture irrégulière. Le caprice est votre cuisinier, l'estomac un esclave qui doit accepter ce qu'on lui donne, mais qui se venge sournoisement, comme tous les esclaves.

Tertio. Veilles prolongées! Au lieu d'employer la nuit au sommeil, vous la dépensez en lectures; votre alcôve est une bibliothèque, votre oreiller un pupitre! A l'heure où le cerveau fatigué demande du repos, vous le conduisez à une orgie, et vous vous étonnez de le trouver endolori le lendemain.

Quarto. La mollesse des habitudes! Enfermé dans votre mansarde, vous vous êtes insensible-

ment entouré de mille précautions douillettes. Il a fallu des bourrelets pour votre porte, un paravent pour votre fenêtre, des tapis pour vos pieds, un fauteuil ouaté de laine pour vos épaules, un poële allumé au premier froid, une lampe à lumière adoucie, et, grâce à toutes ces précautions, le moindre vent vous enrhume, les siéges ordinaires vous exposent à des courbatures, et il vous faut des lunettes pour supporter la lumière du jour. Vous avez cru conquérir des jouissances, et vous n'avez fait que contracter des infirmités.

Quinto....

— Ah! de grâce, doctèur, assez! me suis-je écrié. Ne poussez pas plus loin l'examen; n'attachez pas à chacun de mes goûts un remords.

Le vieux médecin s'est gratté le nez avec sa tabatière.

— Vous voyez, a-t-il dit plus doucement en se levant, vous fuyez la vérité, vous reculez devant l'enquête! preuve que vous êtes coupable : *Habemus confitentem reum!* Mais au moins, mon cher, n'accusez plus les quatre saisons, à l'exemple des portières.

Là-dessus il m'a encore tâté le pouls, et il est parti, en déclarant que son ministère était fini, et que le reste me regardait.

Le docteur sorti, je me suis mis à réfléchir.

Pour être trop absolue, son idée n'en a pas moins un fond de justesse. Combien de fois nous attribuons au hasard le mal dont il faudrait chercher l'origine en nous-mêmes ! Peut-être eût-il été sage de le laisser achever l'examen commencé.

Mais n'en est-il pas un autre encore plus important, celui qui intéresse la santé de l'âme ? suis-je bien sûr de n'avoir rien négligé pour la préserver pendant l'année qui va finir ? Soldat de Dieu parmi les hommes, ai-je bien conservé mon courage et mes armes ? Serai-je prêt pour cette grande revue des morts que doit passer *Celui qui est* dans la sombre vallée de Josaphat ?

Ose te regarder toi-même, ô mon âme, et cherche combien de fois tu as failli.

D'abord, tu as failli par orgueil ! Car je n'ai pas recherché les simples. Trop abreuvé des vins enivrants du génie, je n'ai plus trouvé de saveur à l'eau courante. J'ai dédaigné les paroles qui n'a-

vaient d'autre grâce que leur sincérité ; j'ai cessé d'aimer les hommes, seulement parce que c'étaient des hommes, je les ai aimés pour leur supériorité ; j'ai resserré le monde dans les étroites limites d'un panthéon, et ma sympathie n'a pu être éveillée que par l'admiration. Cette foule vulgaire que j'aurais dû suivre d'un œil ami, puisqu'elle est composée de frères en espérances et en douleurs, je l'ai laissée passer avec indifférence, comme un troupeau. Je m'indigne de voir celui qu'enivre son or mépriser l'homme pauvre des biens terrestres, et moi, vain de ma science futile, je méprise le pauvre d'esprit. J'insulte à l'indigence de la pensée comme d'autres à celle de l'habit ; je m'enorgueillis d'un don et je me fais une arme offensive d'un bonheur !

Ah ! si, aux plus mauvais jours des révolutions, l'ignorance révoltée a jeté parfois un cri de haine contre le génie, la faute n'en est pas seulement à la méchanceté envieuse de sa sottise, elle vient aussi de l'orgueil méprisant du savoir.

Hélas ! j'ai trop oublié la fable des deux fils du magicien de Bagdad.

L'un, frappé par l'arrêt irrévocable du destin, était né aveugle, tandis que l'autre jouissait de toutes les joies que donne la lumière. Ce dernier, fier de ses avantages, raillait la cécité de son frère et dédaignait sa compagnie. Un matin que l'aveugle voulait sortir avec lui :

— A quoi bon, lui dit-il, puisque les dieux n'ont mis rien de commun entre nous ? Pour moi la création est un théâtre où se succèdent mille décorations charmantes et mille acteurs merveilleux ; pour vous ce n'est qu'un abîme obscur au fond duquel bruit un monde invisible. Demeurez donc seul dans vos ténèbres, et laissez les plaisirs de la lumière à ceux qu'éclaire l'astre du jour.

A ces mots, il partit, et le frère abandonné se mit à pleurer amèrement. Le père, qui l'entendit, accourut aussitôt et s'efforça de le consoler en promettant de lui accorder tout ce qu'il désirerait.

— Pouvez-vous me rendre la vue ? demanda l'enfant.

— Le sort ne le permet pas, dit le magicien.

— Alors, s'écria l'aveugle avec emportement, je vous demande d'éteindre le soleil !

Qui sait si mon orgueil n'a point provoqué le même souhait de la part de quelqu'un de mes frères qui ne *voient* pas ?

Mais combien plus souvent encore j'ai failli par imprudence et par légèreté ! Que de résolutions prises à l'aventure ! que d'arrêts portés dans l'intérêt d'un bon mot ! que de mal accompli faute de sentir ma responsabilité ! la plupart des hommes se nuisent les uns aux autres pour faire quelque chose ! on raille une gloire, on compromet une réputation, comme le promeneur oisif, qui suit une haie, brise les jeunes branches et effeuille les plus belles fleurs. Et cependant notre irréflexion fait ainsi les renommées ! Semblable à ces monuments mystérieux des peuples barbares auxquels chaque voyageur ajoutait une pierre, elles s'élèvent lentement ; chacun y apporte en passant quelque chose et ajoute au hasard, sans pouvoir dire lui-même s'il élève un piédestal ou un gibet. Qui oserait regarder derrière lui pour y relever ses jugements téméraires ?

Il y a quelques jours, je suivais le flanc des buttes vertes que couronne le télégraphe de Mont-

martre. Au-dessous de moi, le long d'un de ces sentiers qui tournent en spirale pour gravir le coteau, montaient un homme et une jeune fille sur lesquels mes yeux s'arrêtèrent. L'homme avait un paletot à longs poils qui lui donnait quelque ressemblance avec une bête fauve, et portait une grosse canne dont il se servait pour décrire dans l'air d'audacieuses arabesques. Il parlait très-haut, d'une voix qui me parut saccadée par la colère. Ses yeux, levés par instant, avaient une expression de dureté farouche, et il me sembla qu'il adressait à la jeune fille des reproches ou des menaces qu'elle écoutait avec une touchante résignation. Deux ou trois fois elle hasarda quelques paroles sans doute un essai de justification ; mais l'homme au paletot recommençait aussitôt avec ses éclats de voix convulsifs, ses regards féroces et ses moulinets menaçants. Je le suivis des yeux, cherchant en vain à saisir un mot au passage, jusqu'au moment où il disparut derrière la colline.

Evidemment je venais de voir un de ces tyrans domestiques dont l'humeur insociable s'exalte par la patience de la victime, et qui, pouvant être les

dieux bienfaiteurs d'une famille, aiment mieux s'en faire les bourreaux.

Je maudissais dans mon cœur le féroce inconnu, et je m'indignais de ce que ces crimes contre la sainte douceur du foyer ne pussent recevoir leur juste châtiment, lorsque la voix du promeneur se fit entendre de plus près. Il avait tourné le sentier et parut bientôt devant moi au sommet de la butte.

Le premier coup d'œil et les premiers mots me firent alors tout comprendre : là où j'avais trouvé l'accent furieux et les regards terribles de l'homme irrité, ainsi que l'attitude d'une victime effrayée, j'avais, tout simplement, un brave bourgeois louche et bègue qui expliquait à sa fille attentive l'éducation des vers à soie !

Je m'en suis revenu, riant de ma méprise ; mais, près de rejoindre mon faubourg, j'ai vu courir la foule, j'ai entendu des cris d'appel ; tous les bras, tournés vers le même point, montraient, au loin, une colonne de flammes. L'incendie dévorait une fabrique, et tout le monde s'élançait au secours.

J'ai hésité. La nuit allait venir ; je me sentais

fatigué; un livre favori m'attendait: j'ai pensé que les travailleurs ne manqueraient pas, et j'ai continué ma route.

Tout à l'heure j'avais failli par défaut de prudence; maintenant, c'est par égoïsme et par lâcheté.

Mais quoi, n'ai-je point oublié en mille autres occasions les devoirs de la solidarité humaine? Est-ce la première fois que j'évite de payer ce que je dois à la société? Dans mon injustice, n'ai-je pas toujours traité mes associés comme le lion? Toutes les parts ne me sont-elles pas successivement revenues? Pour peu qu'un malavisé en redemande quelque chose, je m'effraie, je m'indigne, j'échappe par tous les moyens. Que de fois, en apercevant, au bout du trottoir, la mendiante accroupie, j'ai dévié de ma route, de peur que la pitié ne m'appauvrît, malgré moi, d'une aumône! Que de douleurs mises en doute pour avoir le droit d'être impitoyable! Avec quelle complaisance j'ai constaté, parfois, les vices du pauvre, afin de transformer sa misère en punition méritée!...

Oh! n'allons pas plus loin, n'allons pas plus loin! Si j'ai interrompu l'examen du docteur, combien celui-ci est plus triste! Les maladies du corps font pitié, celles de l'âme font horreur. . . .

J'ai été heureusement arraché à ma rêverie par mon voisin le vieux soldat.

Maintenant que j'y pense, il me semble avoir toujours vu, pendant mon délire, cette bonne figure tantôt penchée sur mon lit, tantôt assise à son établi, au milieu de ses feuilles de carton.

Il vient d'entrer, armé de son pot à colle, de sa main de papier vert et de ses grands ciseaux. Je l'ai salué par son nom; il a poussé une exclamation joyeuse et s'est approché.

— Eh bien! on a donc retrouvé sa *boule!* s'est-il écrié en prenant mes deux mains dans la main mutilée qui lui reste; ça n'a pas été sans peine, savez-vous! en voilà une campagne qui peut compter pour deux chevrons! J'ai vu pas mal de fiévreux battre la breloque pendant mes mois d'hôpital: à Leipsick, j'avais un voisin qui se croyait un feu de cheminée dans l'estomac, et qui ne cessait d'appeler les pompiers; mais le troisième jour tout s'est éteint

de soi-même, vu qu'il a passé l'arme à gauche tandis que vous, ça a duré vingt-huit jours, le temps d'une campagne du petit caporal.

— Je ne me suis donc pas trompé, vous étiez près de moi !

— Parbleu ! je n'ai eu qu'à traverser le corridor. Ça vous a fait une garde-malade pas mal gauche, vu que la droite est absente ; mais bah ! vous ne saviez pas de quelle main on vous faisait boire, et ça n'a pas empêché cette gueuse de fièvre d'être noyée..... absolument comme Poniatowski dans l'Elster !

Le vieux soldat s'est mis à rire, et moi, trop attendri pour parler, j'ai serré sa main contre ma poitrine. Il a vu mon émotion et s'est empressé d'y couper court.

— A propos, vous savez qu'à partir d'aujourd'hui on a le droit à la ration ! a-t-il repris gaiement ; quatre repas comme les *meinhers* allemands, rien que ça ! C'est le docteur qui est votre maître d'hôtel.

— Reste à trouver le cuisinier, ai-je repris en souriant.

— Il est trouvé! s'est écrié le vétéran

— Qui donc ?

— Geneviève.

— La fruitière ?

— Au moment où je vous parle, elle fricasse pour vous, voisin; et n'ayez pas peur qu'elle épargne le beurre, ni le soin. Tant que vous avez été entre le *vivat* et le *requiem*, la brave femme passait son temps à monter ou à descendre les escaliers pour savoir où en était la bataille... Et tenez, je suis sûr que la voici.

On marchait, en effet, dans le corridor ; il est allé ouvrir.

— Eh bien! a-t-il continué, c'est notre portière, la mère Millot ; encore une de vos bonnes amies, voisin, et que je vous recommande pour les cataplasmes. Entrez, mère Millot, entrez, nous sommes tout à fait jolis garçons ce matin, et prêts à danser un menuet si nous avions des pantoufles.

La portière est entrée toute ravie. Elle me rapportait du linge blanchi et réparé par ses soins, avec une petite bouteille de vin d'Espagne, cadeau de son fils le marin, réservé pour les gran-

des occasions. J'ai voulu la remercier; mais l'excellente femme m'a imposé silence sous prétexte que le docteur m'avait défendu de parler. Je l'ai vue tout ranger dans mes tiroirs, dont l'aspect m'a frappé: une main attentive y a évidemment réparé, jour par jour, les désordres inévitables qu'entraîne la maladie.

Comme elle achevait, Geneviève est arrivée avec mon dîner; elle était suivie de la mère Denis, la laitière de vis-à-vis, qui avait appris, en même temps, le danger que j'avais couru et mon entrée en convalescence. La bonne Savoyarde apportait un œuf qui venait d'être pondu et qu'elle voulait me voir manger elle-même.

Il a fallu lui raconter, de point en point, toute ma maladie. A chaque détail, elle poussait des exclamations bruyantes; puis, sur l'avertissement de la portière, elle s'excusait tout bas. On a fait cercle autour de moi pour me regarder dîner; toutes les bouchées étaient accompagnées de cris de contentement et de bénédiction! Jamais le roi de France, quand il dînait en public, n'a excité, parmi les spectateurs, une telle admiration.

Comme on levait le couvert, mon collègue le vieux caissier est entré à son tour.

En le reconnaissant, je n'ai pu me défendre d'un battement de cœur. De quel œil les patrons avaient-ils vu mon absence, et que venait-il m'annoncer?

J'attendais qu'il parlât avec une inexprimable angoisse; mais il s'est assis près de moi, m'a pris la main, et s'est mis à se réjouir de ma guérison, sans rien dire de nos maîtres. Je n'ai pu supporter plus longtemps cette incertitude.

— Et MM. Durmer? ai-je demandé en hésitant, comment ont-ils accepté..... l'interruption de mon travail?

— Mais il n'y a pas eu d'interruption, a répondu le vieux commis tranquillement.

— Que voulez-vous dire?

— Chacun s'est partagé la besogne, tout est au courant, et les MM. Durmer ne se sont aperçus de rien.

Cette fois, l'émotion a été trop forte. Après tant de témoignages d'affection, celui-ci comblait la mesure; je n'ai pu retenir mes larmes.

Ainsi les quelques services que j'avais pu rendre ont été reconnus au centuple ! j'avais semé un peu de bien, et chaque grain tombé dans une bonne terre a rapporté tout un épi ! Ah ! ceci complète l'enseignement du docteur ! S'il est vrai que les infirmités du dedans et du dehors sont le fruit de nos sottises ou de nos vices, les sympathies et les dévouements sont aussi des récompenses du devoir accompli. Chacun de nous, avec l'aide de Dieu, et dans les limites bornées de la puissance humaine, se fait à lui-même sont tempérament, son caractère et son avenir. . . . . .

Tout le monde est reparti; mes fleurs et mes oiseaux, rapportés par le vétéran, me font seuls compagnie. Le soleil couchant empourpre de ses derniers rayons mes rideaux à demi refermés. Ma tête est libre, mon cœur plus léger ; un nuage humide flotte sur mes paupières. Je me sens dans cette vague béatitude qui précède un doux sommeil.

Là-bas, vis-à-vis de l'alcôve, la pâle déesse aux draperies de mille couleurs et à la couronne effeuillée vient de m'apparaître de nouveau ; mais cette

fois je lui tends la main avec un sourire de reconnaissance.

— Adieu, chère année, que j'accusais injustement tout à l'heure ! Ce que j'ai souffert ne doit pas t'être imputé, car tu n'as été qu'un espace où Dieu a tracé ma route, une terre où j'ai recueilli la moisson que j'avais semée. Je t'aimerai, abri de passage, pour les quelques heures de joie que tu m'as vu goûter; je t'aimerai même pour les souffrances que tu m'as vu subir. Joies ni souffrances ne venaient de toi, mais tu en as été le théâtre. Retombe donc en paix dans l'éternité et sois bénie, toi qui, en remplacement de la jeunesse, me laisses l'expérience, en retour du temps le souvenir, et en paiement du bienfait la reconnaissance.

FIN.

TABLE.

PAGES.

AVANT-PROPOS. III

§ I. — Les étrennes de la mansarde. . . . 5

§ II. — Le carnaval. 21

§ III. — Ce qu'on apprend en regardant par la fenêtre. 39

§ IV. — Aimons-nous les uns les autre. . . 55

§ V. — La compensation. 73

§ VI. — L'oncle Maurice. 93

§ VII. — Ce que coûte la puissance et ce que rapporte la célébrité. 115

§ VIII. — Misanthropie et repentir. 139

§ IX. — La famille de Michel Arout. 157

§ X. — La patrie. 181

§ XI. — Utilité morale des inventaires. . . . 207

§ XII. — La fin d'une année. 235

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Typographie ARBIEU.

HISTOIRES D'AUTREFOIS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRES
D'AUTREFOIS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1854

PQ
2424
.S7P6
1854

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR

Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

— Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme; votre père souffre et vous attend.

La jeune Américaine lui saisit la main.

— O mon Dieu! déjà vous quitter!...

— Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny, vous m'ôteriez tout mon courage. Si vous saviez combien je suis malheureux de partir! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston! Mais j'ai dû céder à la raison. Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même; sa maladie va chaque jour s'aggravant; d'un

moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny!... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux ; j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous point cela doux à penser?

— Ah, Jones! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur, et imprimant sur ses yeux humides un long baiser;

— Adieu! répéta-t-il plusieurs fois; adieu, ma fiancée chérie !... ma femme !...

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rappela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda

d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter; mais ayant reconnu que la chose était impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de miss Makensie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de *Blanche-Couronne*, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée, d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre règle que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de périlleuses entreprises, au milieu des Criks et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouis et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs Choctaws leurs

femmes préférées, et s'était enfui avec elles dans les forêts. Ce qu'il avait couru de dangers dans ces deux expéditions effrayait à entendre raconter ; mais rien n'arrêtait Jackson quand la passion lui parlait. Mêlé à plusieurs civilisations, il avait emprunté à chacune ce qui pouvait aider à la satisfaction de ses désirs. Son intelligence, cultivée pendant sa jeunesse, ne manquait ni d'études ni de distinction ; son langage avait souvent l'élégance des livres et ses manières la grâce des salons ; mais sous cette enveloppe se cachait l'implacable volonté du sauvage. Il avait appris des tribus, au milieu desquelles il avait longtemps vécu, les ruses patientes et la persistance muette qui font arriver sûrement au but.

Depuis que, rentré dans la vie civilisée, il était devenu l'un des plus riches planteurs de l'Alabama, l'occasion d'exercer ses instincts se présentait moins fréquemment ; mais il était aisé de voir qu'au fond Jackson était encore le pionnier libre du désert. C'était toujours une de ces natures dominatrices et puissamment terribles qui absorbent, dans leur sphère, ce qui est doux, riche ou beau, s'attribuent violemment ce qui leur plaît, et s'assimilent tout, parce que tout est plus faible qu'elles ; — cœurs passionnés, mais durs,

qui ressemblent à un volcan dont la lave devient pierre quand elle ne brûle plus.

Ses richesses avaient donné à M. Jackson un grand crédit dans l'Alabama. On vantait son habileté en affaires, passant légèrement sur ses vices comme sur tous ceux des gens dont on peut avoir besoin.

Il possédait plusieurs centaines de noirs et les traitait avec tant de cruauté, que la plus terrible menace faite à un esclave était celle de le vendre à M. Jackson. Cependant, comme cette cruauté proverbiale était devenue, en définitive, pour le planteur, une source de richesse, loin de nuire à sa considération, elle y aidait. C'était une supériorité que plus d'un colon lui enviait à juste titre, car là où le noir cesse d'être nn homme, le plus habile est celui qui retire le meilleur profit de cette machine humaine.

Sans connaître M. Jackson complétement, miss Makensie ressentait pour lui une répugnance instinctive. Elle éprouvait en sa présence cette espèce de tressaillement qu'éprouve l'oiseau frêle auprès de l'oiseau de proie.

Les visites du planteur de la *Blanche-Couronne* chez son père lui avaient toujours déplu, mais surtout depuis qu'elles étaient devenues fréquentes et assi-

dues. La rencontre de l'ancien pionnier fut donc pour elle, surtout dans ce moment, une contrariété et un embarras.

Cependant celui-ci venait de la rejoindre, et après les politesses d'usage, tous deux se dirigèrent vers l'habitation de M. Makensie. Il y eut un moment de silence.

— Je vois aux yeux humides de miss Jenny, dit enfin Jackson, qu'elle a pris congé de Jones Cokeril.

La jeune fille fit, en rougissant, un signe affirmatif.

— Ne vous inquiétez de rien, reprit le planteur, je l'adresse à une maison dont tous les commis ont fait fortune.

— M. Cokeril vous devra sa réussite, balbutia Jenny, et j'aurais dû vous remercier...

— Remerciez-moi surtout de son départ.

— Comment?

— Oui, j'espère que l'absence de M. Jones permettra à miss Makensie de réfléchir, et de renoncer à son projet de mariage.

— Pourquoi cela?

— Parce que miss Makensie est trop belle et trop bien élevée pour ne prétendre à rien de plus qu'à partager la misère d'un pauvre diable.

— Il me semble vous avoir entendu prédire tout-à-l'heure que M. Cokeril ferait fortune.

— Sans doute, dans cinquante ans ! Tout le monde fait fortune aux Etats-Unis, à la condition d'attendre l'âge où l'argent ne sert plus à rien : on vit misérable avec la certitude de mourir millionnaire ! Du reste, j'ose croire que miss Jenny a trop de raison pour se condamner à une existence de privations, de soucis et de travail, quand elle peut s'assurer, dès maintenant, tous les plaisirs de l'opulence.

— J'ai peu d'ambition, répondit la jeune fille.

— Vous avez au moins celle d'être heureuse, et vous ne savez pas ce que l'on souffre avant de se créer une position indépendante. Vous avez vu ce qu'il fallait de peines et de sueurs à nos émigrants pour abattre à coups de hache un pan de forêt et se faire une place au soleil ; eh bien ! dans le monde, le travail est plus rude encore, car là, au lieu d'arbres, on a des hommes, et pour hache, la volonté, mauvais instrument qui s'émousse sans cesse ou se retourne contre vous-même. Croyez-moi, miss, les sauvages ont raison quand ils disent que le blé poussé est toujours le bon blé et les nids tout faits les meilleurs nids.

— Je me sens plus de courage, dit Jenny, et je

crois qu'il y a aussi quelque joie à préparer soi-même son avenir.

— Ainsi, répondit Jackson, vous vous exposerez à toutes les chances de la fortune, et vous suivrez M. Cokeril à Boston?

— Pourquoi non?

— Vous ne connaissez pas les états du Nord, miss Makensie. Ce que vos noirs sont ici, vous le serez là-bas; car chez nos frères abolitionistes le riche est maître, le pauvre esclave, et la femme du pauvre l'esclave d'un esclave. Là, on n'acquiert point la fortune avec les bras des autres, mais avec les siens; il faut suer l'or qu'on gagne.

Et prenant les blanches mains de la jeune fille avec un sourire railleur :

— Voulez-vous voir, continua-t-il, ces doigts, occupés jusqu'à présent à parfumer vos cheveux blonds, s'éraillier sur la toile d'emballage, ou gagner des engelures à peser des épices? Vous avez toujours mené la douce vie de nos femmes de l'Alabama, miss, ne vous condamnez point à de viles occupations qu'on abandonne ici aux esclaves.

Jenny tressaillit : élevée sous l'empire des préjugés du Sud, où tout travail est regardé comme un malheur

et presque comme une honte pour la femme, elle fut émue un instant du tableau que lui présentait M. Jackson; mais cette impression fut rapide, et elle répondit presque aussitôt :

— Je me soumettrai aux habitudes du pays que j'habiterai, monsieur.

Le planteur fit un geste impétueux qu'il réprima sur-le-champ.

— Prenez garde, miss Makensie, reprit-il d'un ton retenu et plein d'une douceur menaçante; réfléchissez avant d'agir ; il ne s'agit point seulement ici de vous, mais de votre père.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— M. Makensie a fait comme tous les colons ; lorsqu'il s'est établi ici, il y a dix ans, il a emprunté la somme nécessaire pour commencer sa plantation.

— Je sais qu'il vous doit beaucoup, interrompit Jenny.

— Tout lui a jusqu'à présent assez mal réussi ; et, si je ne me trompe, l'impossibilité de faire honneur à ses engagements entre pour une bonne part dans la maladie qui le tue.

— Ah ! je le sais, je le sais, s'écria la jeune fille en pleurant ; mais que puis-je faire, mon Dieu ?

— Renoncer à M. Cokeril.

— Que dites-vous ?

— Et donner à M. Makensie un gendre assez riche pour le tirer d'embarras.

— Ah ! jamais ! s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

— Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Makensie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

— Oh ! monsieur !

— Du reste, rien ne presse ; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Makensie ; j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi à ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de M. Jackson semblait, en effet, justifier cet étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur, fort belle, dont il avait fait d'abord sa maî-

tresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de madame Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Makensie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de cet homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle eut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revînt; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir ?

D'un autre côté, M. Makensie n'était point en état

de soutenir une telle discussion. Outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les états du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusât que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé, depuis dix ans, à créer son habitation, et sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux.

Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces affaires était son oncle Williams. Établi dans le New-Hampshire, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama; la jeune fille lui écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Mackensie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait décroître en lui comme une

source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir.

Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces, sa sphère d'activité : on eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe. La fin de cet homme, se retirant ainsi pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné des ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous le chèvrefeuille de la pelouse. Alors, en regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait point finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérances avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux; il se redressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces et s'excitait à vivre!... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivis d'abattements plus

profonds ; aussi M. Makensie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée.

Il y a d'ailleurs, dans les agonies insensibles, une langueur qui n'est pas sans charmes, et le père de Jenny s'abandonnait le plus souvent à cette confuse jouissance. Pareil à un voyageur arrêté au sommet de la dernière montagne, il se penchait sur la vie pour en écouter les derniers bruits et en respirer les derniers parfums, sans s'occuper de la nuit, qui venait.... — Suave imprévoyance des mourants, qui leur fait trouver d'étranges douceurs au milieu de leur propre destruction, et qui leur montre l'instant suprême où la sensation s'évanouit et où tout s'efface, comme un soleil couchant de la vie !

Du reste miss Jenny ne négligeait rien pour entretenir cette quiétude. Elle avait deviné les soucis de son père et s'efforçait d'en distraire sa pensée. Lorsque M. Makensie s'inquiétait des cultures qu'il ne pouvait visiter, et craignait pour les récoltes prochaines, qui devaient arrêter ou décider sa ruine, Jenny le conduisait le long des haies de laurier toutes brodées de lis écarlates ; elle lui faisait écouter les oiseaux cachés dans les bosquets de camélias sauvages, lui montrait l'Alabama qui coulait sous les galeries de l'habitation,

les grandes forêts vierges perdues à l'horizon; et, au milieu de tant d'harmonies ineffables, le malade oubliait ses inquiétudes; il respirait l'air embaumé, écoutait le bengalis, contemplait les eaux, les bois, les montagnes, et son bonheur lui semblait de la richesse; et, rassuré par l'opulence de la création, il ne pouvait se croire pauvre, entouré de tant de trésors!...

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient chaque jour croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondît du New-Hampshire; mais, comme il arrive toujours quand on a l'impatience et le désir pour arithmétique, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions : l'attente et la logique vivent rarement en bonne intelligence; miss Makensie s'étonna donc bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent!

Un soir que M. Makensie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotonniers! mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau

de vignes, où il s'assit accablé. Cependant la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager; sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement; mais lorsque la respiration égale du malade lui eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépouillé, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna en baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelques pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.

— Je crois que miss Makensie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve; je lui avais pourtant annoncé ma visite il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien?

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-unes de mes raisons ?

— Je n'ai bien compris qu'une chose, dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons ; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Makensie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en éludant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-même régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah ! vous avez écrit à votre oncle ? fort bien... Je vois que miss Makensie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'amis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

— J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si pré-

cieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— Dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Makensie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a pas cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes ?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point ? demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront des miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Makensie, je vous aime ; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez ; ma fortune entière vous appartiendra : argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama ou nous la quitte-

rons selon vos désirs : votre volonté sera souveraine pour moi et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Makensie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre !

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune américaine ; mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible ! impossible, monsieur ! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez garde, miss, Jones ne retirera point M. Makensie de la situation dangereuse où il se trouve.

— Oh mon Dieu ! de l'argent !... de l'argent !... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah ! vous commencez à en sentir le prix !...

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, montrez-vous généreux, rappelez-vous que vous êtes, depuis dix ans, l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver : pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille ?...

— Ayez pitié de moi, monsieur !

— Non ! non ! miss Makensie ; vos prières sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui abandonnent ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre

leur bonheur : l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices ; je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime ! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je vendre jusqu'au lit de votre père !

— Ah ! vous ne ferez point cela !

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu ! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible !... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père !... Vous êtes riche ; que vous importe d'attendre ? Hélas ! vous n'attendrez pas longtemps ! Mais épargnez les derniers jours d'un mourant... Ah ! promettez-le-moi, monsieur Jackson, promettez-le-moi !...

Jenny, oublieuse de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur ; elle avait pris ses deux mains, et presque à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. En sentant les battements de ce sein gonflé de soupirs, Jackson fut pris d'une sorte de délire ; il enleva la jeune fille dans ses bras, et l'approchant assez de lui pour toucher des lèvres ses cheveux blonds :

— Oui, dit-il d'une voix ardente, oui, je vous le pro-

mets!... Mais dites alors que vous serez à moi! Oh! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez : votre vue me fait vivre ; j'ai faim et soif de vous! Que de fois, lorsque vous passiez seule dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert! Mais non, je ne veux point de violence avec vous ; je veux que vous m'aimiez ; je le veux, entendez-vous, Jenny!

Il y avait une sorte de fureur et de menace dans cette prière d'amour! la jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson, mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah! ne refusez point d'être à moi, reprit-il. Écoutez : vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne* ; rassurez-vous ; depuis que je vous aime, je déteste cette femme! je vous la livrerai, si vous voulez ; si vous voulez, elle vous servira à genoux ; ou, si sa présence vous déplaît, eh bien! je la chasserai elle et ses enfants!... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera!

— Vendre vos fils?... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi! je n'aime que toi!

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il avec une surprise irritée.

Et comme la jeune fille reculait toujours :

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer ; je vous fais horreur !... Eh bien, soit ! je mériterai un tel sentiment ! Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Makensie ; le lit où il est couché m'appartient. Tout ceci est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! Vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais, on ne me méprise point impunément. — Ah ! je vous fais horreur ! — Faites vos adieux, alors, à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain, il ne vous restera point de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout-à-coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps. M. Makensie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il

avait brisées dans son effort pour se lever! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien! dit-il froidement, que décides-tu?

— Je décide, répondit le malade, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice de Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande.

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Makensie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson, fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait caché, selon l'usage des colons, il le dirigea contre le malade; mais celui-ci n'attendit pas le coup; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force: il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny en se jetant à genoux près de lui.

M. Makensie la regarda, tendit la main vers elle...., voulut parler....; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

II.

La première douleur de Jenny fut affreuse ; bien qu'elle s'attendît depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour le supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné ; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir ; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Makensie l'éprouva vivement ; tant qu'elle put voir même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur ; mais une fois le cercueil emporté et la maison redeve-

nue silencieuse, une conviction écrasante s'empara de son âme; elle sentit comme un vide immense dans sa vie, et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri qui s'échappa de son cœur à cette pensée fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds comme une barque submergée.

La vue de son oncle qui arriva le soir même l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Makensie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu, sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein, et son accent devait rappeler celui du Christ sur la montagne.

Après avoir embrassé Jenny, il l'assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule; puis, relevant le front de la jeune fille avec une sollicitude paternelle :

— Assez, lui dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais, et je vous chérirai comme on chérit son dernier enfant.

Cependant la mort de M. Makensie avait bientôt été connue dans l'Alabama, et avait donné l'éveil à ses créanciers. On les vit arriver de Montgomery et d'ailleurs, apportant leurs règlements de compte. M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances.

Comme les affaires de M. Makensie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort ; Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Makensie était loin de soupçonner que cet inventaire préparait sa perte.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson, relativement à la succession de M. Makensie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le

calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent l'angoisse revient, aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus bientôt à nos yeux rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée.

Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait dans peu de temps un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin l'inventaire se termina, et ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créanciers chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux, c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionnellement et se mentir sans rougeur. Les yeux se promènent partout ; on inventorie ce qu'on aperçoit, on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du

facteur; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Makensie avaient déjà fait cet examen en détail lorsque Jackson et Williams entrèrent.

Celui-ci était triste; mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse; le tout montait à la somme de vingt mille dolars.

— Vingt mille dollars seulement! s'écrièrent plusieurs créanciers.

— Attendez, interrompirent quelques autres : M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Makensie.

— Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

— Je l'avais toujours prévu, dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres : c'était un

correspondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

— Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élections.

— Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant.

— Ainsi nous perdrons un tiers au moins.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit Jackson; l'inventaire de M. Williams Makensie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère, et il en a oublié une des plus importantes.

— Laquelle.

— Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

— Je ne vous comprends pas, dit Williams.

— Je vais me faire comprendre, monsieur. Ces pièces, trouvées parmi les papiers de M. Makensie, prouvent que la femme qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave ; or les enfants devant suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère, miss Jenny, fille d'un esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Makensie.

— C'est impossible ! s'écria Williams ; où sont ces papiers, monsieur ?

— Les voici.

Le vieux colon fut prié de les lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Makensie pour l'affranchissement de la mère de Jenny, mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient, du reste, trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

— Monsieur est-il convaincu? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé garda le silence.

— M. Williams Makensie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme; c'est la loi!... seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je paierai

pour Miss Makensie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama; vous trouverez peut-être que c'est acheter assez cher une enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

— Miss Jenny est belle, fit observer un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une jolie fille.

— Horreur! s'écria Williams.

— On voit que vous ne connaissez point l'article, *massa*, dit en riant le Hollandais; du reste, on n'a l'habitude de vendre ni d'acheter en cachant la marchandise: où est la quarteronne, qu'on l'estime en conscience?

— C'est juste, répéta-t-on de toutes parts; il faut la voir: faites venir la jeune fille.

M. Makensie essaya vainement des objections: on ne l'écouta point; il comprit que la résistance serait inutile, et, craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser des fleurs: en apercevant son oncle elle sourit d'abord; mais presque aussitôt elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit

nécessaires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il la lui annonça donc brusquement et sans préparation. Miss Makensie fut comme frappée de la foudre.

— Ne craignez rien, lui dit le vieillard; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et profonde que donne le danger, elle avait compris sur-le-champ que tout espoir était perdu, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé.

Cette conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva au contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors, d'ailleurs, il s'élève dans l'âme de subites résolutions qui arrêtent tous les désespoirs; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes remèdes, et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation.

Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du condamné partant pour l'échafaud, que Jenny dit à son oncle qu'elle était prête à le suivre. Sans chercher à s'expliquer la cause de cette courageuse tranquillité

M. Makensie s'en réjouit et encouragea sa nièce à y persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre mesure; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

— S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

— Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la porte; la voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Makensie.

La jeune fille était si pâle, mais si fière, il y avait dans toute sa personne une douleur si haute et si résolue, que les créanciers s'écartèrent devant ses pas.

— Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec une dignité amère; puisque les créatures de Dieu sont ici des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-même ce que je dois vous la payer.

— C'est de la marchandise de première qualité, murmura à demi-voix le Hollandais.

— Mettez-la donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière, le mar-

chand d'esclaves s'approcha de Jenny, l'examina avec attention, la mesurant et la soupesant de l'œil.

— On en trouverait deux mille dollars, dit-il.

— J'en donne trois mille, répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui avait tout suivi jusqu'alors avec un sourire silencieux, s'avança et dit froidement :

— Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra aucune surprise : elle l'attendait.

— Sept mille dollars, reprit Williams.

— Huit mille.

— Neuf mille.

— Dix mille.

M. Makensie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette hésitation, lui saisit la main :

— C'est assez ! mon oncle, balbutia-t-elle, abandonnez-moi.

— Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez disposer de plus d'or que moi ; mais ayez pitié de ma pauvreté. Ceci n'est point une lutte que j'engage contre vous.... c'est un devoir que j'accom

plis ; ne m'enlevez pas cette enfant : c'est la fille de mon frère ; je lui ai promis d'être son père désormais : au nom du Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas !

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans les yeux. Il prit la main de Jenny, et, se tournant vers les créanciers :

— Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

— J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

— Abandonnez-moi ! abandonnez-moi ! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

— Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il ! Eh bien ! je m'engage à les payer dans une année.

— Je les paie de suite, répondit Jackson, en jetant sur la table les vingt mille dollars en banknotes.

A cette vue les créanciers se rapprochèrent d'un mouvement commun.

— Affaire conclue, s'écria le Hollandais : à nous les billets, et à vous la fille.

M. Makensie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Cela devait être, dit Jenny, avec une sorte de désespoir calme et profond ; cela devait être, ô mon oncle ! vous n'étiez pas assez riche pour me sauver !...

Ne vous affligez pas, car je suis résignée ; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-même : *Dieu permet les larmes, mais il aime le courage.*

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses mains :

— Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de larmes retenues : Jones est maintenant à Boston, plein d'espérances !... Dans ce moment peut-être il fixe le moment où nous devons être réunis pour toujours ! Je crains sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étranger ! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon oncle ! de veiller sur son désespoir et de le consoler.

— Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau d'or :

— Vous lui rendrez sa bague d'alliance, dit-elle ; mais répétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée !

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre, étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla faire un effort surhumain ; elle posa les deux mains sur son cœur, comme si elle eût

voulu y refouler le désespoir, se leva et jeta autour d'elle un regard effaré.

Les créanciers s'étaient retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle se trouvait seule avec M. Makensie. Elle fit quelques pas autour de cette salle, où tout lui était familier; ses yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la corbeille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle avait coutume de soigner, et, ouvrant les bras comme si elle eût voulu tout embrasser :

— Adieu, dit-elle, tout ce que j'ai aimé!

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

— O ma mère! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant tu es libre pour toujours!

Elle s'approcha alors de la fenêtre, regarda la campagne, le ciel et l'Alabama, qui coulait sous le balcon, et se cacha le visage.

Il y eut encore un silence pendant lequel on n'entendit que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout à coup la porte s'ouvrit et Jackson parut.

— Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-il lentement.

— Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement accomplie? demanda Williams.

— En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura accablé.

— Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû? demanda Jenny; l'honneur de mon père est à l'abri désormais?

— M. Williams Mahensie recevra tout-à-l'heure quittance générale pour son frère; il ne reste plus à miss Jenny qu'à suivre son nouveau maître.

— Alors, adieu mon oncle Williams! cria la jeune fille en étendant les bras; adieu Jones, adieu ma mère!...

Et, courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama.

LA BOURGEOISE

LA BOURGEOISE.

I.

— Mon Dieu, que c'est beau le commerce! qu'un commerçant est un être noble et supérieur! Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais arrêté, immobile de surprise, devant un de ces hommes-barêmes qui se sont faits livres à parties doubles, et dont l'intelligence entière est passée dans un carnet à échéance! Quelle irrésistible force de volonté n'a-t-il pas fallu pour vider leur poitrine du cœur qui s'y trouvait, pour se faire hommes artificiels, se recomposer pièce par pièce, remplacer toutes leurs passions, tous leurs élans, par l'admirable calcul de l'intérêt simple et composé? Oh! je vous le demande avec sincérité, connaissez-vous

un être plus curieux, plus étrange, plus fantastique, que l'épicier, tant et si lâchement raillé par ce siècle gamin, qui siffle toutes ses gloires? Qui sut jamais mieux que lui dompter les influences mesquines de la nature? Brutus de la boutique, qui sut marcher plus obstinément, plus irrévocablement dans la route tracée? N'y a-t-il pas quelque chose de saisissant dans le calme de cet être humain qui a pris à deux mains toutes les illusions de la vie, comme des fleurs qui voilaient son chemin, et qui les a foulées aux pieds? N'est-ce pas un spectacle à épouvanter que de le voir abdiquer gaîment sa part de paradis terrestre pour s'incruster à un comptoir, se souder à une balance, se faire trousse d'échantillons; et, matérialisé ainsi, devenu une chose qui marche, qui compte, qui vend, rester indifférent à tout ce que le Créateur a jeté de beau et de caressant autour de nous; au soleil mourant dans la mer, à un chant sortant, à minuit, d'une fenêtre entr'ouverte, à une étoile brillant seule au ciel, comme la nacelle enflammée d'un archange? O fantastique, ô prestigieux, ô prédestiné, ô dramatique épicier! pourquoi lord Byron ne t'a-t-il pas connu?

Celui qui se répétait mentalement cette belle tirade sur les épiciers, était un jeune homme d'environ vingt-

quatre ans, parcourant alors la *Fosse,* à Nantes, une main dans son gousset et tenant de l'autre un crayon et un memento. Trois énormes *barges*, chargées de café bourbon, débarquaient leur fret devant le *Sanitat;* mais le jeune commis-marchand, plus occupé de ses réfléxions que du débarquement, avait depuis cinq minutes les yeux tournés vers l'horizon, du côté de *Trentemoux*.

— Faites donc attention, Bian! s'écria tout-à-coup une voix qui sortait d'une tente élevée sous les grands arbres, voilà trois balles que vous oubliez de marquer.

Le jeune homme se détourna vivement, et répara son omission.

— Pardon, monsieur Durand, mais on ne fait pas un négociant en huit jours, dit Edmond Bian en souriant doucement.

Presqu'au même instant, celui à qui il parlait sortit de la tente.

C'était un homme grand, pâle, presque chauve et d'environ quarante ans. Il s'approcha du parapet, cracha dans la rivière, s'appuya le front sur sa main gauche, et se mit à regarder vers le bas du fleuve, d'un air mélancolique. Ses yeux semblaient s'égarer avec préoccupation sur cet admirable mélange de feuillages,

de mâts et de maisons blanches, que présente la Loire du côté des *Salorges*. Edmond s'approcha.

— Eh bien, vous voilà comme moi en admiration devant ce spectacle, dit-il. Cet aspect est si beau ! surtout par un temps de brume comme aujourd'hui, et avec ces barques qui glissent là-bas, sans que l'on sache si c'est sur le fleuve ou dans le ciel. Cette île qui a l'air d'une corbeille de verdure flottant sur les eaux... Mais à quoi pensez-vous donc, tout silencieux ?

L'homme chauve détourna sa figure pâle, et regarda le jeune homme avec des yeux bleu-porcelaine.

— Je pensais, dit-il, qu'il n'y a pas assez d'eau en rivière pour que la *Créole* puisse monter ; ce retard nous fera perdre au moins un demi pour cent sur nos cafés.

Edmond fit un pas en arrière et tourna brusquement le dos sans répondre.

Depuis huit jours qu'il habitait Nantes, ce n'était pas la première fois qu'une parole glacée était tombée sur son enthousiasme comme une douche sur le front d'un aliéné.

Edmond Bian était venu apprendre le commerce chez son oncle Joseph-Anselme-Barnabé Poireau et compagnie. Il avait été reçu par celui-ci, sur lettre

d'avis, avec autant d'égards que la meilleure pacotille des Antilles, et l'on commençait depuis quelques jours à l'initier aux arcanes du négoce.

Joseph-Anselme-Barnabé Poireau, de Nantes, était un de ces êtres privilégiés qui plantent une graine de radis et à qui il pousse un oranger. Avec des capacités médiocres tout lui avait réussi. Il avait traversé heureusement les révolutions, se tenant toujours sagement dans le parti du plus fort. Administrateur d'une commune rurale dans laquelle il possédait une maison de campagne, il avait su se maintenir à son poste sous tous les pouvoirs. A chaque changement de dynastie, il écrivait à Paris pour *accuser réception du nouveau gouvernement* et protester de son dévouement à l'ordre de choses qui venait de s'établir. Il était arrivé ainsi jusqu'en 1830, acquérant la réputation d'un homme trop modéré et trop sage pour s'occuper des affaires de son pays.

Comme je l'ai déjà dit, Edmond Bian fut reçu par l'honorable négociant avec tous les égards que l'on doit à sa famille; car Barnabé Poireau avait hérité des vieux principes, et professait un égal respect pour les denrées coloniales et pour les cousins. On pouvait

exiger son affection, un acte de naissance à la main. C'était ce qu'on appelait un bon parent.

Cinq jours après son arrivée à Nantes, Edmond écrivit à l'un de ses amis, avocat à Angers, la lettre qu'on va lire.

« Mon cher Stanislas,

« Prépare ma mère à mon retour, car je ne pourrai « me résoudre à demeurer ici au milieu des balances, « des bûches de Campêche et des négociants.

« Mon oncle est un excellent homme (tu le connais), « rond, fleuri, gaillard; un homme aussi facile dans la « circulation qu'une bonne vieille pièce de cinq francs « quatre-vingts centimes que les juifs n'ont pas rognée. « J'aimerai beaucoup à le voir une fois par mois, après « dîner, à l'heure où je digère et où je ne pense pas; « mais pour mon usage particulier, il est un peu trop « positivement ennuyeux. D'ailleurs il exige dans « ceux qui l'entourent une ponctualité, une liberté « d'esprit que je ne pourrai jamais atteindre. Il faut, « depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures « du soir, calculer des bordereaux, jurer contre des « portefaix, marchander avec les pratiques, ou faire « peser du sucre terré et non terré !... Mieux vaudrait

« fabriquer, pendant douze heures, des têtes d'épin-
« gles ou des circulaires ministérielles !

« Pour toute société, j'ai, dans la maison, l'ancien
« commis de mon oncle, aujourd'hui son associé,
« M. Durand, le meilleur homme du monde aussi, mais
« la plus flegmatique, la plus commerciale, la plus
« arithmétique figure que tu aies jamais pu rêver. Il
« était *saute-ruisseau* chez M. Poireau, et à force de
« persévérance il est parvenu à devenir son égal. C'est
« un homme qui ferait une balance de comptes au
« milieu des débris du monde, et je suis sûr qu'au
« jour du jugement il se réveillera en répétant sa table
« de multiplication. Il fournit la preuve vivante de
« cette vérité, que pour arriver à un but il suffit de le
« vouloir longtemps. Il est devenu riche parce qu'il
« n'a jamais eu d'autres pensées. Aussi a-t-il tout
« pouvoir dans la maison, et je dois dire qu'il n'en
« abuse pas. Vous verriez une règle de trois se mettre
« en colère plutôt que lui. Il a calculé combien la
« patience rapportait pour cent, et sait au juste quel
« avantage il y a dans la douceur. Tu conçois que sa
« réputation sur la place est excellente et qu'il jouit
« d'un certain crédit dans la ville. C'est un de ces
« hommes dont on fait des marguilliers ou des ad-

« joints, selon que le pouvoir s'appelle Charles ou « Philippe.

« Tant qu'à ma cousine Rose, je ne t'en parlerai « pas; c'est à peu près tout ce qu'on peut en dire. « — Figure-toi une petite personne pâle, ayant de « grands yeux bleus et de fausses manches en toile « verte, pour ne pas tacher sa robe. Elle tient le livre-« journal, fait des factures en belle anglaise, et passe « sa vie entre les cartons de correspondance, les pains « à cacheter et les grattoirs. Elle me fait ici l'effet « d'une double porte ; je ne la remarque pas tous les « quinze jours.

« Juge, Stanislas, si j'étouffe au milieu de cette « famille ! Je serais déjà reparti sans ma mère. Elle « voudrait me voir un état qui me promit de la for-« tune, elle pense que mon oncle pourra m'être utile ; « tout son avenir s'est basé là-dessus. Elle m'a bâti « une vie à sa manière, à laquelle je n'ose pas encore « toucher ! Et pourtant, tu sais, ami, que je ne « suis point né pour les étroites et tracassières occu-« pations que l'on veut me donner. Soit folie, soit ins-« tinct, je sens parfois ma main qui se porte sur mon « front, et je me dis, comme André Chénier : *J'ai « quelque chose là !*

« Malgré la prosaïque existence qui m'entoure,
« l'enthousiasme et le délire débordent en moi.... Je
« ne puis voir un livre nouvellement imprimé sans
« éprouver un battement de cœur. Lorsqu'un nou-
« veau nom surgit dans les arts, je me sens saisi,
« mécontent.... Il me semble que toutes les places se
« prennent et qu'il ne m'en restera plus. Je suis triste
« de la gloire des autres ; je résiste à la conviction de
« leurs triomphes, et il y a des heures (j'en rougis,
« ami) où je me crois envieux !... — Oh ! c'est chose
« ignoble, en vérité, que le cœur humain !

« Adieu, mon *vultur togatus ;* de bonnes digestions,
« et des procès,

« EDMOND BIAN. »

Huit jours après le départ de cette lettre, au fond d'une des maisons les plus obscures de la Fosse, dans un bureau de huit pieds carrés, séparé du reste de la chambre par un grillage de sapin, une jeune fille était assise, le corps droit, et sérieusement occupée à remplir de chiffres les colonnes d'un registre. A son petit bonnet de tulle, sous lequel paraissaient quelques papillottes en papier gris, à ses vieux gants tachés d'encre et coupés au bout des doigts, à son tablier noir

à larges poches, à ses fausses manches vertes, et surtout à son front pâle et fané, il était facile de la reconnaître pour une de ces filles de marchand clouées dès l'enfance à un comptoir, et tout étiolées à l'air étouffant d'un cabinet d'affaires. C'était Rose Poireau.

Il eût été malaisé de dire si Rose Poireau était laide ou jolie. Elle passait dans le quartier pour peu favorisée de la nature, car elle n'avait ni la fraîcheur vermillonnante, ni les formes vigoureuses qui réjouissent un œil bourgeois ; mais, sans posséder ce qui constitue la beauté à l'usage des commerçants en gros, Rose avait quelque chose qui l'eût fait trouver charmante dans une autre classe, sous un autre costume, et avec des habitudes différentes. Sa longue figure décolorée était à peine animée par deux grands yeux bleus, ses épaules étaient courbées, sa poitrine creuse, sa démarche embarrassée, et cependant il y avait à travers tout cela je ne sais quelle élégance aristocratique, caricaturée plutôt que détruite par des vêtements démodés et sans grâce. A la vérité, c'était là de ces nuances subtiles qui ne pouvaient s'apercevoir qu'après un long examen. En général, la première impression à la vue de Rose Poireau lui était défavorable. L'habitude de demeurer assise et accoudée lui avait donné

des mouvements raides, saccadés; son corps, comme celui des poupées articulées, ne semblait composé que de trois pièces : le buste, les jambes et les bras. Chacune de ces portions évolutionnait à part, brusquement et d'un seul coup.

Cependant pour l'observateur attentif il était facile de voir qu'il y avait entre la nature de Rose et la position où le hasard l'avait placée, un contraste choquant qui se reflétait sur toutes ses actions. Elle semblait avoir deux côtés gauches ; chez elle, rien n'était à sa place, tout manquait d'aisance et de liberté.

Et comment en eût-il été autrement ?... Rose n'avait jamais eu d'enfance. A peine avait-elle su écrire, que son père l'avait attachée à un bureau. Dépouillée des joies du premier âge, elle n'en avait jamais eu la gentillesse; aussi avait-elle conservé cette gaucherie timide qui n'appartient ni à l'enfant, ni à la jeune fille, et que donnent si fréquemment les éducations forcées des colléges. Car l'élégance du corps dépend presque toujours du bonheur des premières années ; beaucoup d'hommes ne sont disgracieux que pour avoir été malheureux. L'enfance est comme une fleur, qui ne se développe qu'en plein air et aux rayons d'un soleil caressant.

Cependant, depuis l'arrivée d'Edmond Bian, il s'était fait quelques changements dans l'extérieur de Rose. Le poétique jeune homme était tombé comme une étoile dans la sphère obscure qu'elle habitait. C'était la première fois qu'elle avait entendu un homme parler d'autres choses que de tarifs et d'arrivages. Aussi, depuis quelques jours, paraissait-elle plus distraite. Son visage s'animait d'une rougeur subite en présence d'Edmond, et Barnabé Poireau s'était aperçu, avec stupéfaction, que sa fille faisait des pâtés sur ses registres et des erreurs dans ses additions.

Au moment où nous avons représenté Rose à son bureau, elle achevait le travail de la matinée. Lorsqu'elle eut fini, elle s'appuya toute pensive sur son pupitre, les yeux fixes et grands ouverts. Un pas vif qui se fit entendre dans les escaliers l'arracha à sa méditation; elle se hâta de reprendre sa plume, en rougissant jusqu'aux tempes. Edmond entra.

Il s'approcha de la jeune fille et lui remit un papier.

— C'est le recensement du grand magasin, dit-il.

Rose le remercia.

— Encore du travail, ajouta le jeune homme; ce sera long à transcrire et cela va bien vous ennuyer.

— Oh, du tout! au contraire.

Edmond sourit, et parut chercher quelque chose sur le bureau.

— J'avais là un relevé de factures que mon oncle m'avait prié d'achever.

— Le voici.

— Mille remerciments... Ah! mon Dieu que d'additions... J'en bâille d'avance.

Rose releva la tête, prit un petit carré de papier qui se trouvait près d'elle, et le présenta timidement.

— Tenez, j'ai fait là cette somme, en m'amusant. Elle est juste : vous n'aurez qu'à reporter le total sur le livre.

— En vérité, s'écria Edmond ; parbleu! ma cousine, voilà une galanterie arithmétique que je n'oublierai jamais.

Rose baissa la tête, humiliée. Elle avait eu l'intention d'éviter à Edmond un travail qui lui déplaisait, elle n'avait réussi qu'à s'attirer une plaisanterie ; elle sentit les effets de sa maladresse habituelle.

Cependant Edmond s'assit, et commença à transcrire quelques articles avec nonchalance. Pendant dix minutes le plus profond silence régna dans l'appartement ; mais bientôt le jeune homme céda évidemment à l'ennui du travail qu'il faisait et au désir de lier conver-

sation. Il parlait à son papier, chantait tout bas; enfin il s'approcha de la fenêtre, comme pour tailler sa plume.

Rose écrivait toujours.

— Je vous admire, ma cousine, dit-il enfin, rien ne vous dérange. Comment pouvez-vous travailler par ce beau soleil?

— J'y suis accoutumée.

— Et quand le soleil rit sur la Fosse comme maintenant, vous n'avez jamais désir de quitter l'atmosphère de sucre et de cannelle que l'on respire dans cette chambre, pour sentir l'air qui a passé sur les arbres et entendre un oiseau chanter?

— Je n'ai pas le temps d'y penser.

— Vous ne vous promenez donc jamais?

— Pardonnez-moi, le dimanche après vêpres.

— Et vous ne trouvez pas cette vie monotone.

— Je n'en ai point connu d'autres.

— A quoi employez-vous les instants qui ne sont pas consacrés au bureau; vos longues soirées d'hiver, par exemple?

— Je tricote jusqu'à neuf heures, puis je me couche.

Edmond coupa en deux, d'un seul coup de canif, la plume qu'il tenait à la main.

— Décidément il n'y a pas moyen de vivre dans une pareille maison, pensa-t-il tout bas.

Puis, haut et d'un ton indifférent, il ajouta :

— J'envie votre résignation ; mais je crains bien de ne pouvoir l'imiter. J'ai été habitué, moi, à vivre sous le ciel, en plein air ; j'étouffe dans un bureau.

Rose leva ses grands yeux bleus et les fixa sur Edmond.

— Comment ferez-vous donc alors ?

— Il faudra bien que je renonce au commerce. J'irai à Paris, j'écrirai...

La jeune fille croisa ses mains avec une expression d'une surprise douloureuse ; puis, voyant que son cousin la regardait, elle baissa rapidement la tête, et parut plus occupée que jamais de son livre-journal.

II.

Les rues de Nantes fourmillaient de promeneurs, les cloches sonnaient à pleines volées ; sur la Fosse, passaient les pensions de jeunes demoiselles, en rangs, le livre de messe à la main et lorgnant de tous côtés, sous leurs grands chapeaux. Partout tourbillonnaient les commis à longs cols, à pantalons militaires et à bottes éperonnées (car le commis de commerce est éminemment guerrier une fois par semaine.) Les marchandes de violettes criaient leurs bouquets aux coins des rues, et les vieux rentiers lisaient en passant l'affiche du spectacle, longue de quatre pieds, et qui présentait un total attrayant de dix actes ! C'était un dimanche.

Je ne sais pourquoi, le dimanche est toujours triste pour ceux qui sentent et qui pensent ; mais il semble que l'air de fête de la foule, le bruit des cloches, le désœuvrement de toute la journée assombrissent le cœur et l'isolent. Ce jour-là point de promenades permises, de ces promenades faites, tête-à-tête, avec les arbres et le ciel. Impossible de poursuivre une inspiration dans les champs, sans la mettre, à chaque échalier, face à face avec un soldat qui écorche une baguette de noisettier, ou un bourgeois qui joue aux quatre coins avec ses deux enfants. C'est ce jour-là que se font les parties de galette, et que s'établissent les jeux de barres. Le rêveur est obligé de rester chez lui en état de siége ; les boutiquiers tiennent la campagne !

Edmond était sous cette impression fatale de la journée du Seigneur. Il avait lu, écrit, chanté, joué de la flûte, regardé dans la rue, sans pouvoir chasser cet ennui tenace, ce *spleen* stupide, que le dimanche semble être en possession d'inspirer. Son esprit, lassé de tout, était comme les malades qui se retournent de tous côtés, sans pouvoir trouver une position à conserver. Ne sachant plus où prendre une distraction, et sentant ce dégoût de la solitude, ce besoin d'entendre une voix

humaine qui parfois vous saisit vivement, il descendit au salon, où se trouvait sa cousine.

Le salon de Barnabé Poireau était situé sur le derrière de la maison. C'était une grande pièce obscure qu'encombrait un immense buffet en bois de chêne, espèce d'office dont nos ancêtres étaient si amoureux, et desquels un restaurateur moderne ferait, au besoin, un cabinet particulier pour deux personnes. Ce buffet contenait une lingerie accrue pendant cinq générations dans la famille Poireau, conformément aux principes de nos mères, *qu'on n'a jamais trop de linge dans un ménage*. Le commerce avait envahi jusqu'à cette pièce, car quelques balles de sucre, dont l'odeur coloniale se faisait fortement sentir, étaient entassées dans un coin, derrière le grand buffet.

Rose était assise près de la fenêtre au moment où son cousin entra. Elle rejeta vivement quelque chose derrière sa corbeille de travail : Edmond s'approcha, et aperçut un livre.

— Ah ! vous lisiez, ma cousine ?

— Oui... je... je parcourais... ce volume.

Elle était tremblante comme si elle eut commis une mauvaise action. Le jeune homme étendit la main vers

le livre mystérieux, et en regarda le titre : *Victor, ou l'enfant de la forêt, par le citoyen Ducray-Duménil.*

— Comment donc ? mais c'est un ouvrage superbe, avec une belle image où l'on voit une femme évanouie aux pieds d'un scélérat qui a de la barbe et un poignard. Et cela vous a bien émue, sans doute ?

Rose baissa la tête avec embarras. Elle ne connaissait que bien peu de romans, et *Victor* occupait le premier rang parmi ceux qu'elle avait lus jusqu'alors. Elle ressemblait à ces princesses madécasses, ignorantes des ornements de femme, et qui prennent des grains de verre pour des perles.

Cependant elle se hasarda à répondre à Edmond.

— Oh, beaucoup !

Edmond referma dédaigneusement le livre, et le laissa retomber dans la corbeille à ouvrage.

— Et ne lisez-vous que ces vieux romans ? demanda-t-il. Ne connaissez-vous aucun des auteurs modernes ? aucun poète de la nouvelle école ?

— Oh ! pardonnez-moi, j'ai lu aussi les satires de M. Despréaux et les fables du chevalier Florian.

Edmond ne put étouffer un éclat de rire ; Rose devint pâle et tremblante ; de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Mon Dieu !... j'ai dit quelque sottise peut-être.. j'ai cru que vous me demandiez...

Elle fut suffoquée, et s'arrêta pour pleurer. Edmond en eut pitié.

— Pardon, ma cousine ; mais vous ne recevez donc aucun journal ici ?

— Nous recevons... *l'Écho des Halles* et la *Feuille commerciale*.

— Alors, je comprends !... la littérature n'est pas un article qui ait cours sur les places de commerce. Du reste, si vous désirez lire des feuilles plus attrayantes ou jeter les yeux sur des ouvrages modernes, je pourrai vous en procurer.

Rose, dont le cœur avait été froissé, et qui retenait à grande peine ses larmes, fit un signe de tête de remercîment en murmurant quelques mots inintelligibles.

Dans ce moment son père entra.

— Eh bien, Rose, tu oublies la messe, ma fille. La domestique t'attend ; va, mon enfant, ou tu arriveras trop tard.

Rose sortit.

— Diable, mon oncle, dit gaîment Edmond, je ne vous savais pas si attentif au salut de ma cousine. Vous êtes donc dévot ?

Barnabé Poireau regarda avec précaution si Rose était partie, ouvrit la bouche dans toute sa grandeur pour sourire, et, baissant la voix :

— Moi, dévot, mon bonhomme ; laisse donc ! ce n'est pas à mon âge qu'on est la dupe des prêtres : mais il faut de la modération en tout, mon cher ami. Certainement je sais à quoi m'en tenir sur la religion ; aussi, quant à moi, je n'ai pas de compte ouvert avec l'église ; mais pour les femmes et le peuple, vois-tu, il en faut, il en faut absolument. Cela les retient. Aussi, j'exige que ma fille suive les offices et fasse ses pâques, ça ne me coûte rien, et je suis plus tranquille.

Edmond s'inclina sans répondre. Il y a de ces absurdités devant lesquelles l'esprit s'arrête comme devant l'infini.

On conçoit sans peine l'impression que durent faire sur notre jeune homme des conversations du genre de celles que nous venons de rapporter. Comme tous les hommes à vives émotions, il jugeait vite et d'après ses impressions premières. Il confondit dans le même arrêt son oncle et sa cousine, et ne se demanda pas si l'éducation avait seule manqué à cette dernière et si son imbécillité apparente n'était pas seulement de l'ignorance.

Malheureusement ce qu'il y avait d'extérieur chez Rose le confirmait dans le jugement défavorable qu'il avait porté d'elle. Etrangère à tout ce qui avait fait l'objet des études d'Edmond, elle était, par rapport à lui, comme ces Anglais qui ne connaissent point notre langue, et qui, en cherchant à l'employer, nous paraissent ridicules et stupides.

Puis ce sentiment artiste qui ne se développe en nous que par le contact fréquent des arts, cette délicatesse intelligente qui nous fait distinguer les nuances, deviner la pensée là où le vulgaire ne voit rien, tout cela manquait à Rose et devait lui manquer. Peut-être son âme était-elle comme ces pierres qui demandent la touche du lapidaire pour devenir des diamants; mais Edmond jugea ce qu'il voyait. Mille occasions lui avaient révélé la gaucherie morale de sa cousine : il l'avait vue pleurer au *Fénélon* de Joseph Chénier, et ne l'avait point entendue rire au *Médecin malgré lui*. Talberg avait joué devant elle, et elle s'était ennuyée à *la bella capriciosa* d'Hummel; elle avait vu sur le bureau d'Edmond la prodigieuse *Ronde du Sabbat* de Boulanger, et avait préféré *Une tête de femme* par Dubuffe.

C'était trop pour la patience du jeune homme, il

la regarda dès lors comme incurable, et cessa totalement de s'occuper d'elle.

Ce fut un pénible désappointement, car il eût été doux de trouver dans Rose une amie, une sœur, à laquelle il pût confier une partie de ce qu'il avait dans le cœur. Sans y penser, il avait ressenti cette influence que le voisinage de la femme la plus ordinaire exerce sur un jeune homme. Tout en répétant que sa cousine ne pouvait le comprendre, il éprouvait un charme secret à entendre cette voix de jeune fille l'appeler par son nom de baptême, à sentir sa main satinée effleurer la sienne, à la voir tirer devant lui ses papillotes ou se chausser pour la promenade. Toutes ces familiarités de parentes lui semblaient delicieuses, à lui, encore dans cet âge où, préparé à aimer toutes les femmes, on n'éprouve que l'embarras de se déclarer leur amant, et où l'on se passionnne pour ses cousines, uniquement parce qu'on les a sous la main et qu'on ose leur demander un baiser.

Mais une fois le charme de ces premières sensations détruit, Edmond passa, comme cela devait être, de l'intérêt que Rose lui avait inspiré malgré lui, à une sorte d'hostilité aigre et irritante. Trompé dans une espérance, il en éprouva du ressentiment contre la

jeune fille, et il affecta de lui montrer une froideur dédaigneuse.

Il en résulta pour lui un genre de vie plus isolé que jamais. Il continua pourtant à supporter une situation si peu conforme à ses goûts, par condescendance pour les désirs de sa mère, par habitude, et aussi, peut-être, par suite de cette nonchalance naturelle aux hommes de pensée, pour tous les dérangements matériels. Bientôt il s'accoutuma à remplir machinalement ses devoirs. Il faisait tout ce qui lui était recommandé, mais sans intérêt, sans intelligence. M. Poireau trouvait rarement occasion de le gronder, jamais aussi celle de lui adresser un éloge. Edmond fonctionnait avec l'aveugle régularité d'une machine à vapeur. On l'eût cru stupide, tant il avait fait abstraction de son esprit, tant il s'était arrangé un *lui* animal et d'habitude pour les heures de travail.

Le soir, seulement, retiré dans sa petite chambre, et la porte fermée, il redevenait artiste, et s'occupait avec ardeur de l'accomplissement de ses projets futurs.

Déjà de nombreux travaux littéraires avaient été entrepris par lui ; ses relations avec Paris s'étaient étendues. Il avait réussi à faire insérer quelques articles, signés de son nom, dans les journaux. A petit

bruit, il se préparait ainsi la carrière qu'il voulait parcourir. Au milieu du flux de noms célèbres qui débordaient, il se réjouissait de voir le sien se montrer de loin en loin, comme ces gouttes d'eau qui suintent lentement d'un rocher, et finissent, à la longue, par former une source.

Quant à ses rapports avec sa famille de Nantes, ils devenaient de moins en moins fréquents. Ses entretiens avec son oncle et sa cousine étaient froids, courts et ne comprenaient guère que les observations classiques sur le froid et le chaud, la pluie ou le soleil. Il continuait à travailler dans le même bureau que Rose, mais il avait renoncé à sa conversation. Son ouvrage terminé, il prenait un livre qu'il cachait toujours soigneusement dans une case de son pupitre, et lisait jusqu'à l'arrivée de Barnabé Poireau, qui avait toujours lieu à la même heure. Dès qu'il reconnaissait son pas sur l'escalier, le volume proscrit était replacé dans sa cachette, et une table de réduction des monnaies ou un prix courant en prenait la place.

Cette contrainte, qu'il s'imposait lui-même pour éviter de pénibles observations, avait un charme indicible. Il se plaisait à ces études secrètes, à ces lectures, d'autant plus ravissantes qu'elles étaient volées sur

un temps qui ne lui appartenait pas. Il revenait à toutes ces terreurs délicieuses du collége, lorsqu'allumant clandestinement, la nuit, le reste d'un cierge bénit dérobé à la chapelle, il achevait, avec une fièvre de curiosité, un roman d'Anne Radcliffe ou de l'abbé Prévost !

Si le hasard lui procurait une heure de liberté, il était fou de joie. Il courait à sa chambre écrire quelque nouvelle pensée qui lui était venue en faisant débarquer une partie de sucre ou en dressant un mémoire de frais ; il trouvait tout le bonheur d'un avare qui compte son trésor, à contempler ses travaux secrets, qui s'amoncelaient dans son secrétaire ; c'était comme une fortune cachée qu'il grossissait en silence pour la montrer un jour dans toute sa magnificence.

Heures charmantes de courage et d'illusions, que tout artiste a connues dans sa jeunesse, alors que du fond de sa province il voyait Paris et au-dessus la gloire, brillant pour lui, comme ces étoiles qui apparaissent au sommet des montagnes et que les enfants croient pouvoir saisir en montant sur le coteau ! Hélas !... à mesure que l'on approche, gloire et étoiles s'élèvent bien plus haut que la main ne peut atteindre !

et l'homme et l'enfant, trompés dans leur espoir, poussent des cris ou versent des larmes !

Cependant, une remarque que fit Edmond piqua vivement sa curiosité. Il s'était aperçu que les livres et les journaux qu'il cachait dans son pupitre, disparaissaient fréquemment, puis étaient remis à la même place. Son oncle, non plus que M. Durand, ne pouvaient être accusés d'une indiscrétion littéraire ; tous ses soupçons retombaient donc naturellement sur sa cousine, et il acquit bientôt la certitude qu'elle avait lu tous ses ouvrages favoris.

Cette découverte lui causa une surprise qui réveilla en lui quelque intérêt pour Rose. Il se mit à l'examiner, ce qu'il n'avait point fait depuis longtemps, et s'aperçut du changement marqué qui s'était opéré en elle. La pâleur habituelle de son visage avait augmenté, ses joues s'étaient creusées et un cercle brun entourait ses yeux, devenus plus ardents. Son calme extérieur était toujours le même, mais Edmond crut y démêler parfois une rêveuse préoccupation qu'il ne lui avait jamais connue.

Peut-être allait-il apprendre la cause de ce changement, car il se préparait à une explication avec Rose, lorsque celle-ci tomba malade. Elle garda le lit quelques

jours, sans que le jeune homme pût la voir, puis elle partit pour la campagne de son père, où le médecin décida qu'elle devait passer quelque temps.

Tout cela s'était fait dans la maison avec une régularité administrative. Le jour même où l'on recommanda à Rose l'air de la campagne et l'exercice, elle quitta Nantes et fut remplacée par un commis provisoire que M. Durand mit au fait du travail. Edmond n'eut connaissance de ces nouvelles dispositions qu'en demandant des nouvelles de sa cousine, au déjeûner du lendemain.

III.

Par une belle matinée du mois d'août, un laid cabriolet d'osier s'avançait sur la route de Haute-Goulaine, tiré par un de ces chevaux demi-endormis que les camions ont usés sur les pavés de la ville.

La voiture était conduite par Barnabé Poireau, qu'accompagnait cette fois Edmond Bian. Ce dernier, jeté avec nonchalance dans un coin de la voiture, semblait distrait et ennuyé. L'oncle Poireau était au contraire vif, remuant, causeur. Ses yeux se promenaient incessamment des deux côtés de la route, et il faisait de fréquentes remarques sur la valeur des terres qu'il apercevait, sur les améliorations à y apporter, remarques auxquelles son compagnon de voyage répondait

avec une brièveté désespérante. Enfin, le cabriolet s'arrêta devant une petite clôture de peu d'apparence, et les deux voyageurs descendirent.

— Ouvre la barrière, Edmond, dit le vieux négociant, et conduis la voiture le long de la grande allée; je vais entrer par le jardin, pour voir l'oseraie qui est plus bas.

Edmond prit le chemin de l'avenue, ainsi que son oncle l'en avait prié.

Comme il approchait du bosquet de châtaigniers, il crut apercevoir de loin une jeune fille dans une position qu'il eut d'abord quelque peine à s'expliquer; mais, en regardant de plus près, il vit qu'elle était assise sur une escarpolette, le bras gauche passé autour de la corde, et la tête penchée sur ce bras. Un de ses pieds était légèrement retiré vers elle, tandis que l'autre pendait avec une gracieuse paresse, et effleurait le gazon. Un léger mouvement que le vent imprimait à la balançoire, berçait la jeune fille, qui semblait endormie. De beaux cheveux blonds, presque détachés, retombaient sur son visage. A sa main droite était suspendu un chapeau de paille rempli de fleurs, et quelques feuilles arrêtées sur sa robe blanche se sou-

levaient à la brise, comme des papillons prêts à s'envoler.

Le jeune homme s'arrêta ravi devant ce charmant tableau ; mais le bruit du cabriolet s'était fait entendre, la dormeuse leva la tête, et écarta les cheveux de son visage avec une grâce tout enfantine.

Deux cris partirent en même temps : c'était Rose Poireau.

Edmond s'approcha d'elle avec un étonnement qu'il ne chercha même pas à cacher. C'était pour lui chose si nouvelle que sa cousine dans ce costume élégant et léger, qu'il pouvait à peine en croire ses yeux. Jusqu'alors, il l'avait toujours vue emmaillotée d'un large châle de grand-mère, et il la trouvait aujourd'hui vêtue d'une seule robe blanche, et laissant voir de pâles épaules que couvrait mal un foulard dérangé dans le sommeil. Ce fut pour le jeune homme comme un de ces changements à vue de l'Opéra qui vous fascinent et vous enchantent.

Rose, de son côté, sembla, à l'aspect de son cousin, éprouver une commotion électrique. Elle ne s'attendait pas à le voir, et elle ne s'était habillée qu'à moitié pour sa course du matin, peu craintive d'être aperçue par les paysans ou les oiseaux. Elle demeura devant

Edmond, honteuse, embarrassée, les deux mains pendantes et les yeux baissés.

— Je vous ai réveillée, ma cousine, dit le jeune homme d'une voix tout émue.

— Oui,... je me trouvais lasse de courir sous le soleil, j'étais venue m'asseoir là, et je crois que je m'endormais.

— Mais vous êtes bien maintenant, reprit Edmond en s'approchant d'avantage ; vous êtes bien, n'est-ce pas? car vous voilà éblouissante de fraîcheur.

En disant ces mots, il tendait avec affection sa main à la jeune fille. Rose souleva cinq jolis doigts nus, et les présenta à son cousin, qui remarqua pour la première fois, en les serrant, leur délicatesse mignonne.

— Mon père n'est-il point arrivé avec vous? dit enfin la jeune fille, fort pressée d'interrompre la contemplation silencieuse d'Edmond.

— Il s'est rendu à la maison par l'oseraie.

— Allons le rejoindre alors.

Et Rose fit quelques pas en avant ; Edmond la suivit.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la maison de campagne, Barnabé Poireau était déjà occupé à discuter avec le fermier sur la valeur présumée des récoltes. Cependant il s'arracha un instant à cette intéressante

conversation pour embrasser sa fille et lui demander de ses nouvelles. Rose s'occupa de tout préparer pour le déjeûner. Edmond prit un fusil, et descendit dans la vallée.

On ne se retrouva qu'à table. Durand était arrivé, et Rose s'était enveloppée dans un châle, sur l'observation de son père qu'elle s'enrhumerait. Le repas prit sa physionomie habituelle. Les deux commerçants parlèrent affaires; Edmond et Rose gardèrent le silence.

Aussitôt sorti de table, il fallut visiter des terres, dont Barnabé Poireau voulait faire l'acquisition. Le jeune homme fut chargé d'une chaine d'arpenteur, qui devait servir à mesurer le terrain. Cette opération dura jusqu'à trois heures. Les deux associés, de retour, se mirent à calculer ce que l'argent rapporterait, s'ils achetaient les champs en question, et quelle augmentation pourrait avoir lieu dans leur valeur.

Edmond s'échappa du salon où ils s'étaient établis.

. . . . . .

Avez-vous quelquefois éprouvé le bien-être que l'on ressent à se trouver seul, après un long et fatigant entretien? Avez-vous pu, dans l'une de ces parties de

campagne faites avec trente personnes, échapper un moment aux rondes et aux jeux de gages pour vous trouver seul sous quelque vaste ombrage, joyeux de mystère et de silence ? Il semble alors qu'un poids affreux est soulevé de dessus la poitrine ; vous vous sentez respirer, penser et vivre !

Ce fut précisément ce qu'éprouva Edmond après s'être échappé de la compagnie de son oncle et de M. Durand. Il descendit le long du bois de châtaigniers jusqu'aux prairies. L'air était chaud et parfumé par l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. Les oseraies frissonnaient avec un murmure tristement endormeur ; à l'horizon, au-dessus de masses d'arbres d'un vert foncé, s'élevaient de petits villages tout blancs, avec leurs toits rouges et leurs clochers d'un bleu ardoisé ; plus bas s'étendaient les prairies, vastes savannes, du milieu desquelles des troupes d'oies demi-sauvages montraient par instant leurs têtes grises. Les chants des paysannes au lavoir, les meuglements des vaches et les sons agrestes des flûtes de Pan ou des trompes d'écorce, interrompaient seuls la silencieuse monotonie de la vallée. C'était un de ces tableaux d'un calme mélancolique et pénétrant qui vous amènent les larmes aux paupières et les plus douces pensées au cœur.

Edmond cotoyait les prés, abattant avec distraction du bout de sa canne les églantiers qui descendaient sur sa tête. Il ressentait l'enivrement qui coule dans toutes nos veines pendant ces promenades à petits pas, faites au milieu du jour, lorsque la lumière et les mille harmonies de la campagne nous enveloppent et nous pénètrent de toutes parts; lorsque, rafraichis par les suaves émanations de la terre et du ciel, nous sentons nos membres s'assouplir, notre front ardent s'attiédir mollement, et notre âme, qui s'épanouit comme une fleur, nous envoyer au cerveau ses parfums de douce joie, de croyance et de songeries. Il était dans un de ces moments où l'on nage dans la vie comme dans l'air, sans la sentir, où tout nous rit au monde, où l'on parle à l'oiseau qui chante, au papillon qui passe, où, le sein tout gonflé d'amour, nous semblons ouvrir nos deux bras devant la création pour la presser tout entière sur notre cœur! Et, plongé dans cette extase délicieuse, il parcourait lentement les sentiers, les yeux au ciel, les mains pendantes, ne rêvant que d'arbres, de chaumières et d'étoiles! Puis, à travers toutes ces vagues et berçantes sensations, une image céleste venait se glisser, l'image d'une femme aimée! Il se mettait à bâtir une existence de solitude, écoulée

loin des villes, avec quelque jeune fille que le monde n'aurait pas fanée ! Il sentait son bras sur le sien, sa fraîche haleine contre sa joue. Il entendait le bruit de ses pas sur le gazon, et fasciné par cette ravissante hallucination, il n'osait ni se détourner, ni penser, de peur de perdre son rêve.

Sans qu'il le sût, occupé qu'il était de ses songes, il avait été reconduit par le sentier qu'il suivait jusqu'à la maison. Il entra, et, pour éviter son oncle, qu'il entendait dans le salon avec M. Durand, il monta l'escalier et ouvrit la première porte qu'il aperçut devant lui.

C'était une petite chambre bleue. Un lit de merisier, une commode du même bois et quelques chaises composaient tout l'ameublement. Au-dessus du lit, presque caché sous ses rideaux blancs, on voyait un buis béni le dimanche des Rameaux, et, à côté, une image coloriée de *Notre-Dame des Sept Douleurs*. De petits souliers dans lesquels on eût fait tenir à peine trois doigts, étaient jetés dans un coin. Un gant lilas était tombé au milieu de la chambre, et, sur la commode, quelques festons commencés sortaient à moitié d'une corbeille créole. Il y avait entre les pensées qui occupaient alors Edmond, et l'aspect de cette chambre, où tout

annonçait la présence d'une femme, une telle liaison qu'il en éprouva un saisissement joyeux. Il lui sembla entrer chez celle qu'il avait rêvée pour compagne. Ce fut une courte illusion (si même ce fut une illusion), mais il en ressentit comme le contre-coup.

Tout homme a eu dans sa vie une époque où la chambre d'une jeune fille a été pour lui un sanctuaire d'amour, où l'aspect inattendu d'une broderie posée sur un fauteuil, d'un chapeau oublié, de papillotes semées sur le parquet, l'a jeté dans une ivresse timide et agitée. Age où l'âme bouillonne en nous au moindre contact de l'atmosphère qu'a respirée une femme ; âge de chaudes passions, où nous portons notre cœur sur notre main, l'offrant à toutes, comme ces drageoirs de pastilles parfumées que l'on promène dans un bal!

Edmond était accessible, plus qu'aucun autre, à ces sensations chatouilleuses. Il resta un instant debout, contemplant le lieu où il se trouvait, avec une joie muette; puis il s'approcha de la fenêtre, qui était entr'ouverte.

Au loin s'étendait la campagne qu'il venait de parcourir ; une campagne paisible et riante, avec un ciel bleu au-dessus ! Quelques oiseaux traversaient les airs.

A gauche, le petit bois de châtaigniers, où vibrait la balançoire. Et tout cela vu de la chambre d'une jeune fille!...

Bian s'appuya sur la fenêtre, dans un enchantement impossible à décrire, et demeura en contemplation. Là tout lui parlait d'une vie douce et simple, tout se trouvait en rapport avec ses goûts et ses espérances. Chaque objet extérieur venait frapper sur un point de son cœur, comme sur une touche sonore, et en faisait sortir un chant de bonheur.

Dans ce moment, Rose côtoyait l'oseraie, se dirigeant vers la maison.

Elle était telle qu'Edmond l'avait vue le matin; seulement, à son bras pendait une corbeille pleine de fruits et de fleurs. Elle marchait en répétant un vieil air du pays. Edmond ne l'avait jamais entendue chanter. A la ville, sa voix, ainsi que ses actions, semblait réglée sur un seul diapason ; mais l'air de la campagne avait agi sur elle comme sur les oiseaux captifs, qui retrouvent leurs chants avec la liberté.

Elle s'avançait, légère et folâtre, cueillant des marguerites le long des fossés, s'arrêtant pour suivre de l'œil un papillon, ou parler aux oiseaux. Comme elle passait, le gros chien du fermier montra sa tête ronde

sur un échalier. Rose s'arrêta un instant, craintive, mais, en le reconnaissant, elle lui jeta son bouquet de fleurs; le dogue aboya, et la jeune fille se mit à imiter ses aboiements, puis, avec un charmant mélange d'audace et de timidité, elle s'approcha du paisible animal, qui était demeuré béant de surprise.

— Bonjour, mon rustaut, dit-elle, bonjour, mon vieux sans dents, bonjour, mon ami d'enfance.

Et elle ballottait entre ses deux petites mains blanches la bonne tête du dogue, qui grondait de plaisir; et Edmond, stupéfait, enchanté à la vue de ces ravissants enfantillages, souriait et se sentait attendrir.

Souvent quelques heures suffisent pour modifier entièrement nos pensées; notre vie intérieure a aussi ses évènements qui changent chez nous l'opinion la mieux arrêtée. Nos croyances de chaque jour se forment, s'altèrent, reviennent ainsi, par une série de perceptions à peine sensibles, successives et rapides. La mobilité que l'on reproche généralement aux hommes d'imagination est une suite nécessaire de la multiplicité de leurs sensations. Chaque heure de rêverie est pour eux toute une existence qui a ses accidents, ses craintes, ses joies, ses convictions. Ils font *un roman en dedans* dont chaque chapitre ne dure

qu'une minute, et dont le dénouement est souvent aussi inattendu que promptement atteint.

On ne s'étonnera donc pas si Edmond, qui depuis le matin s'était senti entouré des fraiches images d'une union assortie, et qui rencontrait, par hasard, en face de son rêve, une jeune fille qui semblait pouvoir le réaliser, se laissa aller à un élan d'amour. Rose, dans ce moment, se révélait à lui si belle, si poétique, il éprouvait un regret et un étonnement si profonds de l'avoir méconnue, qu'il aurait alors voulu la serrer sur sa poitrine et la baiser au front.

Plein de cette exaltation, il appela sa cousine à haute voix. Rose leva la tête, aperçut Edmond, et à l'instant toute sa gracieuse folâtrerie s'évanouit. Elle reprit l'attitude raide et gauche qu'elle avait habituellement sous les yeux des autres, et s'avança honteuse vers la maison.

Ce changement subit produisit une sorte de contre-coup sur Edmond. Son élan d'enthousiasme vint se briser contre la raideur dont Rose s'était subitement enveloppée; il y eut en lui quelque chose de semblable à la sensation qu'éprouverait un homme qui, dans un transport de tendresse, croirait saisir la main d'un

ami, et ne rencontrerait entre ses doigts serrés qu'une main de bois articulée.

Cependant, Rose entrait dans la cour. Elle avait répondu à l'appel de son cousin et allait monter, lorsque la voix de M. Poireau se fit entendre à la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Rose, te rappelles-tu à combien étaient cotés les sucres, au Hâvre, lors de ton départ de Nantes, il y a quinze jours ?

— Cinquante-trois centimes, répondit la jeune fille, avec une présence d'esprit qui fit faire un bond à son cousin.

— Et à combien nous sont-ils revenus à Nantes, tous frais compris ?

— Quarante-huit centimes, terme moyen.

— C'est bon, murmura le père Poireau.

Et il rentra dans le salon sa tête, qu'il avait avancée à la fenêtre.

— Dieu me pardonne ! pensa Edmond, elle songeait aux prix courants en montant le joli sentier de l'oseraie.

Les deux réponses de Rose et le ton bref et joyeux avec lequel elle les avait prononcées venaient de changer entièrement le cours de ses idées. Il avait un

instant entrevu sa femme rêvée; maintenant il retrouvait sa cousine *la teneuse de livres*. Cette seule pensée modifia subitement ses dispositions.

Aussi, quand Rose entra, la reçut-il avec un sourire hostile et moqueur.

Alors commença un entretien ironique dans lequel la pauvre jeune fille perdit bien vite tout avantage, et qui devint de plus en plus amer. Comme toutes les âmes vives, Edmond était porté à une certaine exagération de sentiment qui rendait ses désenchantements aussi acérés de langage que ses enthousiasmes étaient fascinants et communicatifs. Rose, accablée des sarcasmes de son cousin, sans connaître la cause de cette cruauté, demeura sous ses railleries comme les vierges chrétiennes qui, devant les flèches des bourreaux, croisaient les mains sur leur poitrine, et baissaient silencieusement la tête.

L'arrivée du père Poireau et de son associé Durand put seule mettre fin à son martyre.

IV.

Pendant qu'Edmond continuait à se livrer toujours davantage à ses goûts favoris et à se séparer des habitudes de sa famille, les opérations de la maison Poireau s'étendaient de plus en plus, grâce au zèle et à la capacité de l'associé Durand. Plusieurs affaires, faites par celui-ci pour son compte particulier, et qui avaient réussi, accrurent considérablement ses capitaux, et une pensée, à laquelle il n'eût osé s'arrêter quelques années plus tôt, commença à germer dans son esprit. Il la soumit à un examen mathématique, et ayant trouvé qu'au total son exécution lui serait avantageuse, il commença à songer sérieusement à lui donner suite.

En conséquence, à partir du lendemain, il témoigna à mademoiselle Rose Poireau une politesse tout-à-fait inusitée. Il passa pour elle trois articles au grand livre, et lui tailla une douzaine de plumes, faveur rare, qu'il accordait à peine à son ancien ami Barnabé. Car Durand avait acquis sur la place de Nantes une réputation incontestable pour la taille des plumes et pour la coulée anglaisè, réputation qu'il tenait à conserver sans partage, et qu'il entourait, pour cela, d'un certain mystère.

Sa galanterie ne s'arrêta point là. Le jour de la fête de mademoiselle Rose, il lui fit présent d'un calendrier perpétuel en maroquin vert, et de deux vases en porcelaine garnis de tulipes artificielles. Enfin, lorsqu'il pensa que ses politesses avaient été assez multipliées et assez significatives, il demanda solennellement à son associé, à la suite d'un réglement de compte sur les bois de Campêche, la main de sa fille Rose.

Barnabé Poireau n'avait pas été sans s'apercevoir, depuis quelque temps, de la générosité singulière de Durand. Il avait cherché naturellement et commercialement quel profit son associé pourrait en retirer, et n'avait pas eu de peine à deviner son projet. Il avait

fait aussitôt un relevé de ce que Durand avait dans la société, avait calculé que s'il lui donnait Rose, la dot de celle-ci resterait dans la maison, et avait fini par conclure que l'affaire était convenable et pouvait s'essayer.

Durand trouva donc l'esprit du brave bourgeois parfaitement préparé à sa proposition ; il lui tendit la main avec une franchise et une bonhomie dignes d'un négociant de la vieille roche, et l'on régla les conditions à l'instant même.

Rose Poireau fut avertie le soir, par son père, de ce qui venait de se conclure à son égard ; mais, à cette nouvelle, soit surprise ou saisissement, la jeune fille devint pâle, puis perdit connaissance. Elle prit la fièvre au sortir de son évanouissement, et sa maladie dura près d'un mois.

Durand et Poireau furent extrêmement contrariés de ce retard. Ce dernier voulait faire un voyage à Bordeaux, et cette affaire, comme il le disait, *retardait toutes les autres*. Barnabé Poireau ne manquait pas d'aller plusieurs fois par jour dans la chambre de sa fille pour lui dire :

— Comment es-tu, ma petite? mieux, n'est-ce pas? je te trouve moins pâle. Dépêche-toi de te guérir, car

ta maladie nous retarde. Surtout ne te laisse point abattre, mon enfant ; bois, mange, dors bien. Regarde-moi, je ne suis jamais malade ; mais je suis agissant. Tu ne prends pas assez d'exercice, ma chère ; il faut marcher.

Et le bonhomme, après avoir débité son protocole ordinaire, retournait à ses magasins ou à son comptoir.

Cependant Edmond avait appris le mariage de sa cousine le même jour qu'elle. Son oncle lui en ayant fait confidence avec la mystérieuse solennité dont on use habituellement dans ces sortes d'affaires, que l'on confie *en secret* à toutes ses connaissances.

Le jeune homme en avait éprouvé un étonnement d'autant plus pénible que quelquefois peut-être, dans ses projets, il avait, faute d'une autre et par voisinage, donné la pâle figure de Rose à la femme de son avenir. Mais cette cause de son mécontentement était trop cachée pour qu'il y pensât. Il chercha à la justifier par d'autres motifs, et ne manqua pas d'en trouver. Il songea, avec dégoût, que cette union, arrangée entre son oncle et Durand, n'avait paru à tous deux qu'un complément d'association commerciale ; que sa cousine avait été considérée comme une marchandise

de plus à faire entrer dans le magasin de la société, et il s'indigna de voir qu'elle y eût consenti.

Cependant Rose était guérie. Elle se levait, marchait, répondait aux questions qui lui étaient adressées; mais une sorte de stupeur indéfinissable s'était emparée de tout son être. Elle demeurait des heures entières droite et immobile dans son fauteuil rouge, les mains posées à plat sur ses genoux, le visage atone, l'œil fixe et la tête renversée. Il eût été difficile de dire si une pensée remuait encore sous cette écorce glacée. Le médecin consulté déclara que cet état provenait *d'une prostration du système nerveux*, et qu'il ne fallait pas autrement s'en inquiéter.

L'époque du mariage fut donc fixée. Il devait avoir lieu à la campagne, et, huit jours d'avance, Rose y fut envoyée, afin de faire les préparatifs et aussi parce que ses forces devaient tout-à-fait revenir à l'air des champs. Edmond ne prit garde à aucun de ces arrangements.

Enfin le jour désigné arriva. Dès la veille, Barnabé Poireau était parti pour la campagne. Durand restait avec Edmond pour tout disposer. Des voitures de louage, traînées par des chevaux enharnachés de rubans, allèrent prendre tous les invités. Ce n'était sur

la Fosse que rumeur et mouvement. Tout le monde accourait, tout le monde voulait voir la noce et le nouveau marié, qui, en bas de soie, en habit noir et en gants blancs, donnait la main aux dames et venait sourire à chaque portière, fier de son importance d'un jour. Pauvre orgueil bien naturel à ces hommes qui ne doivent exciter la curiosité que trois fois dans leur vie, à leur baptême, à leur mariage et à leur mort.

Enfin quand on eut chargé huit fiacres de tous les oncles, cousins et petits cousins, quand tous les débitants et les correspondants, invités à la noce de M. Durand et compagnie, eurent trouvé place, on partit pour Haute-Goulaine, où le mariage devait avoir lieu à midi.

Tout avait été préparé avec une profusion de mauvais goût. Barnabé Poireau, qui *ne devait marier sa fille qu'une fois*, comme il le disait, s'était résolu à faire *un sacrifice*. En conséquence, il n'avait rien négligé de ce qui devait à ses yeux rendre une noce brillante. En arrivant, Edmond fut épouvanté de ces gigantesques apprêts. Il aperçut sa cousine donnant quelques ordres, et recevant les félicitations des nouveaux-venus. Cette vue renouvela sa colère. Il avait

toujours eu en horreur la publicité donnée aux mariages. Il avait honte pour les époux placés sous tant de regards, qui tâchaient d'être malins et qui n'étaient qu'impudents, sous tant de plaisanteries qui avaient la prétention d'être fines et qui n'étaient qu'indécentes. Aussi s'abstint-il, autant qu'il le put, de se mêler au tumulte de la journée, heureux que sa tristesse se perdît au milieu du grand mouvement de la foule.

Quant à Rose, son atonie avait semblé s'accroître. Par instants, elle n'entendait, ne voyait rien. On l'eût crue frappée d'insensibilité, si l'on n'eût remarqué que son œil vague et presque égaré suivait fréquemment Edmond, qui se tenait à l'écart.

La journée s'écoula comme toutes les journées de ce genre, sans aucun événement remarquable. Le soir, vers neuf heures, les invités repartirent pour Nantes, après beaucoup d'embrassements et de malignes allusions; les cousines emportant leurs ridicules bourrés de dessert pour les fils et les frères qui n'étaient pas venus, et les cousins enchantés d'avoir *tué une journée* à manger et à danser sur l'herbe.

V.

— Pas encore cinq heures. Je me suis levé trop tôt.

En faisant cette réflexion, à demi-voix, Edmond jeta un triste regard sur les malles et les paquets étalés près de la porte du salon, et vint, contre la fenêtre, contempler le cours silencieux de la Loire, qu'il apercevait vaguement au milieu du brouillard du matin.

Il allait quitter son oncle, et partait dans une heure, par la diligence de Paris.

Tant que sa mère avait vécu, il s'était résigné, mais il venait de la perdre, et son parti avait été pris à l'instant. Les observations de Barnabé Poireau avaient été inutiles : quant à sa cousine, elle n'avait rien fait

pour le retenir. Elle s'était contentée de dire tristement :

— Cela devait être ; votre place n'est point parmi nous.

Et elle avait baissé la tête avec une douloureuse résignation.

Edmond n'avait pas été sans remarquer cette conduite. Depuis quelque temps, Rose lui semblait une tout autre femme. Depuis son mariage elle avait dépouillé une partie de sa gaucherie craintive, et Edmond l'avait entendue plusieurs fois, avec étonnement, faire preuve d'intelligence et d'âme. Elle avait aussi acquis, dans la maison, une importance et une liberté inaccoutumées ; car les deux associés étaient également esclaves du vieux préjugé bourgeois qui demande une soumission aveugle à la jeune fille, et permet sa part du pouvoir domestique à la femme.

Barnabé Poireau surtout avait pour sa fille une considération toute particulière depuis qu'elle s'appelait madame Durand. Jusqu'alors Rose n'avait été, comme il le disait dans son pittoresque langage de négociant, qu'*un grand livre tout blanc et sans valeur ;* aujourd'hui c'était un registre en usage et qui avait pris son numéro d'ordre.

La jeune femme avait profité de cette nouvelle situation, pour redorer quelque peu sa terne existence. Elle était devenue moins assidue au bureau ; elle s'était hasardée à lire *ostensiblement ;* elle avait osé répondre à son cousin et montrer parfois qu'elle pensait.

Cette métamorphose modifia quelque peu ses rapports avec Edmond, mais sans les rendre cependant libres ni affectueux. Il y avait de la part du jeune homme trop d'irritation, de celle de la jeune femme trop de gêne et de silence, pour que leurs relations ne conservassent point leur première teinte de froideur. Il eût fallu, pour la faire disparaitre, qu'une circonstance extrême rompît, d'un côté, les préventions, de l'autre, la timidité ; et cette circonstance ne s'était point présentée.

Le voyage de Paris fut donc décidé par Edmond, sans aucun regret, et subitement annoncé par lui à sa famille de Nantes.

Maintenant il était là, attendant l'heure du départ et en proie à la sensation pénible qui accompagne toujours les dérangements apportés dans une vie. Mille causes, puériles en apparence, produisaient chez lui ce vague malaise que l'on ressent dans les heures

d'attente qui précèdent un départ. C'était l'heure inaccoutumée de son lever; l'air froid du matin, l'aspect des paquets de voyage qui encombraient le salon, le silence mélancolique qui l'entourait, la crainte de manquer la diligence de Paris; la perte de ses habitudes, de ses promenades ordinaires, de ses ennuis même (car les ennuis aussi sont un lien); la séparation de son oncle, brave homme qui, après tout, l'aimait à sa manière; de sa cousine, problème inexplicable, qu'il avait été vingt fois sur le point de haïr ou d'aimer; et plus encore que tout cela, sans doute, l'indicible attachement que nous ressentons pour les objets que nous quittons, et cet attendrissement tout-puissant qui s'éveille dans nos cœurs au dernier pressement d'une main connue.

Tant de causes confusément entremêlées, mais agissant de concert, étaient plus que suffisantes pour disposer Edmond aux impressions de tendresse; aussi ne fut-ce point sans une larme sous la paupière, qu'il jeta un dernier regard sur la Loire, la Fosse et l'entrée de la maison de son oncle.

Dans ce moment un léger bruit se fit entendre derrière lui; il se détourna, et vit sa cousine qui entrait au salon.

Rose fit un mouvement de surprise en l'apercevant.

— Déjà levé! dit-elle à voix basse.

— Je pourrais vous retourner, à plus juste titre, cette expression d'étonnement; vous n'avez pas l'habitude de vous réveiller si matin.

— J'ai craint que vous n'eussiez besoin de quelque chose.

— Vous êtes trop bonne : mais j'aurais voulu que l'idée de mon départ m'éveillât aucun autre que moi dans la maison; c'était dans ce but que j'avais fait hier mes adieux.

Rose le regarda fixement; puis baissa la tête, et dit avec embarras :

— Je voulais encore vous voir; pourquoi mentir? je voulais vous parler, à vous seul, avant votre départ. J'avais peur que le souvenir que vous emporterez de nous ne fût trop fâcheux.

— Je ne vous comprends pas, Rose.

— Pardonnez-moi, Edmond; vous nous quittez comme des indifférents. Nous, gens de commerce, vous pensez que nous ne sentons rien.

— Comment pouvez-vous croire...?

— Oh! j'en suis sûre; et cette pensée, que vous

partirez sans nous connaître, que vous partirez avec la persuasion que personne ne vous aimait ici, j'en ai été tourmentée depuis huit jours : je voulais vous parler, et je n'osais. Oh! je m'en voulais de ma lâcheté! Enfin, ce matin, j'ai trouvé assez de courage pour venir. Edmond, je vous en prie, n'emportez pas un mauvais souvenir de nous.

Ses yeux bleus, voilés de larmes, étaient tournés vers le jeune homme, et elle lui tendait une main. Edmond la saisit :

— Oh! ne me parlez pas ainsi, s'écria-t-il tout ému; vous me feriez trop regretter mon départ.

— Nous le regretterons, nous, Edmond; moi surtout! Je m'étais fait une douce habitude de votre présence, de votre entretien. Je n'osais pas toujours vous répondre; mais je vous écoutais en silence. C'était comme un tableau que l'on regarde, comme un beau livre qu'on lit tout bas. Bien des fois vous avez cru que je ne vous comprenais point, parce que je restais muette, et pourtant j'ai retenu vos paroles; je les ai apprises par cœur, je me les répète comme une prière.

— Que me dites-vous là, Rose? Est-ce bien possible? Ah! bien des fois j'avais cru que vous preniez

intérêt à moi, que vous trouviez plaisir à m'écouter ! Rose, ma bonne Rose!

— Cher Edmond !

Tous deux se serraient tendrement les mains, et leurs larmes coulaient.

— Et voyez, reprit le jeune homme, c'est au moment de vous perdre que j'apprends à vous connaître ! Oh ! la triste dérision que la vie ! Mais, dites-moi, pourquoi donc, mon Dieu, restiez-vous toujours embarrassée ou silencieuse auprès de moi ?

— Et comment aurais-je osé être autrement, Edmond ? Savez-vous quelle a été mon enfance ? savez-vous qu'à douze ans j'étais assise devant un bureau, m'occupant de chiffres ? Il a bien fallu me faire, à la longue, un extérieur aussi arrangé que les colonnes de mon livre de caisse. A force d'être une machine, j'en ai pris l'apparence. Quand vous êtes arrivé, j'ai bien senti combien je vous paraissais ridicule, mais qu'y faire ! j'entendais pour la première fois parler d'art, de poésie ; tout cela me semblait bien beau, mais c'étaient des mots nouveaux pour moi. Vous aviez votre langue et moi la mienne : comment aurions-nous pu nous comprendre ?

— Rose! Et j'ai pu vous méconnaître à ce point?

— Vous le deviez, Edmond; mais moi, savez vous tout ce que j'ai souffert? car maintenant je suis hardie, j'ose tout vous dire. Vous étiez si méchant parfois; vos railleries me passaient si froides et si déchirantes dans le cœur! Et puis ces sourires dédaigneux, ces longs regards de pitié que vous laissiez tomber sur moi, et dont je me sentais enveloppée tout entière, comme d'un linceul! Le moyen de n'être pas gauchement craintive! Il a fallu qu'une émotion me fît oublier tout mon effroi. Je me suis décidée à la pensée que je ne vous reverrais peut-être plus, et que vous emporteriez mon souvenir comme celui d'un meuble qu'on a vu quelque part. Ah! maintenant, je l'espère, il n'en sera pas ainsi; maintenant vous n'oublierez pas tout-à-fait votre cousine, n'est-ce pas, Edmond? Dites-moi que vous ne m'oublierez pas!

— Vous oublier! non, Rose, non; puissé-je seulement ne pas trop me souvenir de vous! Mais, voyez-vous, tout ceci me confond, me rend fou. Comment, c'est vous, là, ma cousine *la teneuse de livres?* Regardez-moi donc bien; dites-moi donc que je ne rêve pas! Rose, mais vous êtes un ange!

— Vous ne connaissiez que mon enveloppe, Ed-

mond. Tant d'ennui avait assailli mes premières années, tant de désenchantements m'avaient meurtrie, que je m'étais ramassée dans cette froideur qui vous a frappée, comme dans un fourreau. Cette vie resserrée entre les grillages d'un comptoir, croyez-vous qu'elle me convînt plus qu'à vous? Croyez-vous que, le front penché sur ma plume, je n'avais pas aussi mes rêves flamboyants et mes espérances? Croyez-vous que je ne suivais pas quelquefois une douce chimère entre mes colonnes de chiffres? Je réalisais ce conte allemand que j'ai vu dans un de vos livres, et qui rapporte que l'âme d'un poète fut incrustée par le démon à une mécanique à faire des bas, et forcée de servir de véhicule aux bras du métier! Dieu seul pourrait faire comprendre tout ce que j'ai bu de dégoûts avant d'avoir filé, autour de mon cœur, cette enveloppe insensible dans laquelle je l'avais abrité. Le ciel vous préserve, Edmond, de vous faire jamais comme moi chrysalide informe et froide, vous qui pouvez déployer vos ailes et chercher le soleil.

— O mon Dieu! Rose, mon Dieu! et je n'ai rien su deviner de tout cela! mais, c'est moi qui étais enveloppé d'un triple nuage de préventions ineptes; c'est moi qui étais aveugle et sourd!

En prononçant ces mots, le jeune homme suffoquait de sanglots ; il pressait les mains de sa cousine sur sa poitrine, sur ses lèvres. L'émotion de la jeune femme parut redoubler. Elle répondit aux caresses d'Edmond, et leva sur lui un regard tout fasciné ; un de ces regards qui font monter jusqu'au cerveau une sorte de délire étourdissant. Tout-à-coup, une pensée amère traversa l'enivrement du jeune homme, ses mains se crispèrent convulsivement, et il écarta Rose de son sein.

— Pourquoi m'avez-vous dit cela, maintenant ? s'écria-t-il ; pourquoi me l'avez-vous dit jamais ? Ah ! il fallait me laisser dans mon indifférence. Je pars tout-à-l'heure, et vous venez me montrer tout ce que je perds ! Mais, mon Dieu ! pourquoi donc est-ce aujourd'hui que vous m'avez parlé, pourquoi pas il y a trois mois ?

Rose baissa la tête confuse.

— Il y a trois mois, comprenez-vous ? Alors j'aurais pu *rester*, et vous ne m'avez rien dit. Savez-vous que c'est horrible de voir ainsi le paradis s'ouvrir et se refermer au même instant ? Songez-vous que si vous aviez dit un mot, il y a trois mois, au lieu d'un adieu aujourd'hui... Oh ! cette pensée, c'est l'enfer !

L'exaltation d'Edmond était extrême. Rose, éperdue, tremblait.

— Assez, Edmond, assez, dit-elle. Mon Dieu! je ne voulais pas que notre entretien prit cette tournure. Partez, il le faut, partez, et que Dieu vous conduise!...

En disant cela, elle était pâle et près de s'évanouir. Il se sentit attendrir, et l'attira contre lui.

— Que vous importe un regret, Rose? un regret que peut-être vous ne partagez pas? Pensez-vous qu'un simple aveu soit coupable? Songez que je pars dans quelques instants, et pour ne plus revenir! Mes paroles sont comme celles d'un mourant; car la mort n'est qu'une absence; avez-vous donc peur d'un dernier rêve!

Il y avait dans les paroles d'Edmond, et dans l'air dont il les prononçait, une tristesse si déchirante que la jeune femme n'y put résister.

— Et croyez-vous être le seul malheureux? s'écria-t-elle au milieu des pleurs et des sanglots.

— Rose, est-ce vrai? quoi, vous aussi, vous voudriez retourner en arrière? Est-ce bien vrai? dites-le-moi!

— Il ne m'a pas encore comprise! murmura-t-elle

en se laissant aller sur la poitrine du jeune homme.

— Oh ! c'est trop, je voudrais mourir maintenant, balbutia Edmond ; Rose bien aimée ! Rose ! ne me suis-je pas trompé ? C'est bien vrai, ce que vous venez de dire ?

Et dans son délire il la pressait dans ses bras, il laissait rouler sa tête égarée sur la chevelure de Rose ; mais celle-ci ne pouvait répondre.

— Oh, parlez-moi, Rose, parlez-moi sans peur ; répétez vos paroles de tout-à-l'heure ; songez que vous n'avez plus qu'un instant pour m'ouvrir votre cœur, et que vous aurez toute une vie pour me le cacher ? Rose, au nom du ciel, repondez-moi ?

— Et que vous dire ? ne savez-vous pas tout maintenant ?

— Ainsi ce n'est pas un songe ; vous auriez été heureuse d'être à moi ?

Et d'une voix plus basse à l'oreille de la jeune femme :

— Tu m'aimes, Rose, tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Oh ! ne me demandez pas cela ! dit-elle en cherchant à se dégager.

— Non, non ! tu as raison ; ta bouche est trop pure pour prononcer ce mot. Mais moi, Rose, je puis te dire

que depuis tout-à-l'heure, depuis que je te connais, je donnerais ma vie et mon honneur pour que tu fusses ma femme un seul jour. Moi, Rose, je puis te dire que, si l'on m'offrait la plus belle gloire de la terre et une place au ciel, je demanderais, en échange, une heure passée à tes genoux. Je puis te dire tout cela, car tout cela est écrit dans mes yeux, sur mon front, dans mes mains qui pressent les tiennes ! O Rose !... il eût été si doux, de nous isoler tous deux dans notre amour, de nous envelopper dans les bras l'un de l'autre, et de sentir que notre univers ne dépassait pas le bout de nos doigts !

— Grâce, Edmond, grâce !

Dans ce moment l'horloge sonna.

— Entendez-vous, Rose, dit le jeune homme d'une voix grave et triste, dans un quart d'heure... nous nous séparerons.

— O mon Dieu ! est-ce possible ? Edmond ! mon Edmond !

— Oui, Rose, ton Edmond ; oh ! pour un quart d'heure du moins, ton Edmond. Mais, par pitié, avant, que j'entende un mot tendre de ta bouche ! ma Rose, un mot que je puisse emporter comme ces souvenirs d'amour que l'on suspend sur son cœur. Aie compas-

sion de moi, Rose! tu vois bien ce que je vais devenir quand je t'aurai quittée : tous mes plans, tous mes éspoirs sont détruits! A quoi bon des succès maintenant? J'aurai laissé le bonheur en arrière! Serre-toi, va, serre-toi sans crainte sur ma poitrine : ce n'est plus qu'une tombe toute pleine de projets morts, d'illusions fanées. Rose, un seul mot, je t'en prie! Je t'aime, moi, je t'aime; entends-tu? Mon Dieu! je t'aime!

Il était à genoux devant elle, il serrait sa tête contre le corps frémissant de la jeune femme. Tout-à-coup les deux bras de celle-ci s'étendirent et l'enveloppèrent.

— Je t'aime, Edmond! répétait une voix délirante et basse; je t'ai toujours aimé, depuis le jour où je t'ai vu pour la première fois.

— Mon idolâtrée Rose! ma femme! Oh, oui, ma femme! car ton âme est à moi.

— Toute à toi!

Le jeune homme tenait les mains de sa cousine pressées sur ses lèvres; il sentit le chaton d'une bague que Rose avait autrefois reçue de sa mère, et qu'elle avait toujours portée.

— Donne-moi cette bague, dit-il, comme souvenir

de cette heure. Depuis ton enfance elle est à cette place ; elle me parlera de toi.

Rose tendit la main, et laissa la bague couler entre les doigts d'Edmond.

Il la baisa avec ardeur.

— Elle ne me quittera plus. Ce sera l'alliance du mariage de nos deux âmes. Elle me rappellera, dans mon isolement, qu'il y a bien loin,... en Bretagne, un être qui m'aime et qui me comprend ; une femme qui me mêle à ses prières.

Et vois-tu, Rose, ajouta-t-il, si jamais l'existence me devenait trop lourde, je te renverrais cette bague ; ce sera comme le signal d'un rendez-vous donné dans le ciel.

— Oui, Edmond, et tu ne m'attendras pas longtemps.

Ils étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, et leurs sanglots les empêchaient de parler.

Sept heures sonnèrent.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait les fit relever promptement, et Durand parut. Il venait avertir le jeune homme que le facteur l'attendait.

Dix minutes plus tard, Edmond roulait sur la route de Paris. . . . . .

. . . . . .

Le voyage n'eut rien de remarquable. Ce fut une fièvre délirante avec tous ses rêves incohérents et bizarres. Le second jour, Edmond s'éveilla en sursaut aux mots d'un de ses compagnons de route : — Voilà Paris !

Et en effet la grande ville commençait à apparaître sous son dôme de brouillards. C'était Paris ! cette immense pile voltaïque, dont le seul contact ébranle ; Paris, le cerveau de la France, toujours en ébullition effervescente, toujours fumant de travail ; énorme tête, écrasant de son poids un corps appauvri ; crâne tout chauve de fatigue et d'excès !

Edmond sentit son cœur accablé qui se ravivait à l'approche de ce volcan intellectuel sur lequel il allait mettre le pied, et il se reprit un instant à la vie, par curiosité.

Cependant, malgré son impatience, il lui fallait attendre une grande heure aux barrières où les commis vinrent fouiller la voiture. Ses malles, dont il ne trouvait pas assez vite les clés, furent forcées ; ses effets bouleversés ou perdus. Edmond comprit qu'il entrait

dans la capitale du peuple *le plus civilisé du monde.*

En traversant la ville, rien ne le frappa vivement. Il vit un grand nombre de rues sales et mal bâties, quelques monuments à demi-cachés par des mâsures. Du reste, il n'éprouva aucun étonnement de cette première impression ; on l'avait d'avance averti que la capitale était comme ces parvenues de mauvais goût qui portent une robe de cachemire avec des bas de coton bleu. Que lui importait d'ailleurs la carrière de pierre appelée Paris ; c'était le Paris intelligent qu'il était venu voir.

Car ce qui lui restait encore d'espérance était là : il venait chercher l'étourdissement de ce cirque ouvert à la pensée. Derrière, il avait laissé sa dernière chimère de bonheur ; il venait jouer contre le sort sa dernière chimère de gloire.

Et pour lui qui arrivait, tout flamboyant de son naïf enthousiasme de provincial, la gloire était encore un mot qui avait quelque sens. Il venait là, comme aux lices olympiques, croyant que sur un signe la barrière lui serait ouverte, et qu'il pourrait, comme les autres, concourir pour le prix offert. Il se présenta d'abord aux hommes avec lesquels il avait entretenu des relations, pendant qu'il était en province ; il leur fit part de ses

projets; tous parurent l'écouter avec intérêt, et les promesses lui furent prodiguées. L'âme d'Edmond se releva.

— Elle verra mon nom répété avec éloges, se dit-il, elle sera heureuse de mes succès : je ne lui écrirai pas, il faudrait lui dire tout ce que j'ai dans le cœur, et je ne le puis; ou bien lui adresser de ces lettres que tout le monde peut lire, et je ne le veux pas. Non, je ne lui écrirai pas; mais elle lira mes ouvrages, elle devinera ce qui s'adresse à elle, elle reconnaîtra les pages écrites sous l'inspiration de son souvenir. A toutes les femmes que je peindrai, je donnerai son nom adoré, son visage triste et doux : elle sera ma muse, ma sainte. Sa pensée présidera à toutes mes œuvres, comme une religion, et elle le saura. Ce sera une correspondance mystérieuse et intime, qui pourra passer sous les yeux de tous sans que nous ayons à craindre, car seuls nous en connaîtrons le secret.

VI.

Un an s'était écoulé depuis qu'un jeune homme, au front triste, était venu se loger à l'hôtel de Claire-Fontaine, rue des Mathurins-Saint-Jacques, à Paris. Il habitait la même chambre qu'il avait choisie en arrivant, et rien n'avait changé dans sa vie extérieure. Seulement ses yeux s'étaient creusés, et tout son corps avait perdu cette fraîcheur virile, si frappante chez les adolescents qui arrivent de province et qui viennent se racornir à l'air étiolant des hôtels garnis.

C'était un locataire tranquille, silencieux et rangé, qui sortait peu et ne recevait personne. On le voyait seulement, pendant les longs jours d'été, accoudé à sa fenêtre, regarder une petite échappée de ciel qui brillait entre deux cheminées, ou bien la cime verte d'un

chétif peuplier qui dépassait de quelques pouces le mur d'une cour voisine. Vers la fin du jour, il se rendait au Luxembourg, cherchait l'endroit le plus sombre, et s'y promenait seul quelque temps. Mais, dès que la foule commençait à se presser dans les parterres enveloppés d'une atmosphère de parfums, il quittait son obscure allée. On le voyait passer, d'un pas furtif et honteux, au milieu des groupes parés et riants, comme à travers une fête donnée pour d'autres, et il regagnait sa chambre humide; sa chambre de garçon, sans un seul sourire de soleil, sans une seule fleur sur l'étroite croisée; triste réduit, où se remarquait, non le désordre poétique d'un cabinet de jeune homme, mais l'arrangement pénible d'une pauvreté qui a honte et se déguise; où tout sentait l'abandon et l'isolement d'une indigence fière et rapiècée qui croise et boutonne un vieux vêtement! non pas l'indigence d'un jour, que l'on supporte gaîment, misère charmante d'étudiant que régale un chapeau de femme, jeté sur un lit sans rideau, mais une de ces misères sérieuses, qui sont seules et qui se taisent; de ces misères qui tiennent la pensée resserrée et flétrie, la heurtent à chaque instant au désir ou au besoin non satisfait.

Et tout cela était facile à voir, sans doute, pour qui

aurait regardé la chambre du pauvre solitaire; tout cela était bien propre à émouvoir la pitié des heureux! Mais qu'importait aux heureux le jeune homme de l'hôtel de Claire-Fontaine? Et d'ailleurs, qui se serait ému quand il eût dit combien de cruels désenchantements étaient venus l'assaillir depuis une année? Qui aurait eu compassion de tant de démarches sans résultats, de lettres sans réponses, de promesses sans suites? Tant d'autres faisaient, comme lui, cette quête de réputation et tendaient la main aux portes des journalistes ou des libraires! Qui s'inquiétait de savoir si parmi cette foule de mendiants de gloire il s'en trouvait un plus fier et plus irritable, qui, lassé des refus, croiserait les bras et s'envelopperait dans son désespoir? Tous n'avaient-ils pas commencé ainsi? Les plus fameux aujourd'hui n'avaient-ils pas bu la honte, comme de l'eau, lorsque, encore ignorés, ils allaient, l'œil baissé et le chapeau à la main, proposer un manuscrit, d'éditeurs en éditeurs, pareils à des commis marchands offrant de la rouennerie? N'était-ce pas l'usage? pourquoi plaindre un sort subi par tous?

Aussi le jeune homme avait-il longtemps gardé le silence. Cependant, poussé à bout, il s'était déterminé à s'adresser à un artiste, que sa haute renommée d'é-

crivain et sa réputation de bienveillance lui faisait croire capable de comprendre sa situation.

Il lui écrivit pour lui exprimer énergiquement ses souffrances. Sa lettre, pleine d'une douleur loyale et digne, peignait ces efforts acharnés, mais inutiles, d'un pauvre provincial muré dans son obscurité comme Joseph dans sa citerne, ne trouvant aucune issue pour la fuir, et cherchant en vain une main amie; il terminait en demandant une entrevue et la permission d'apporter un essai.

Une semaine entière s'écoula sans réponse. Enfin, le huitième jour, le jeune homme reçut un billet qui lui assignait un rendez-vous pour le lendemain. A l'heure fixée, il partit pour cette entrevue qui allait décider de son sort.

Oh! heureux qui n'a jamais frissonné dans l'attente d'une de ces visites extrêmes, qui n'a jamais compté les minutes dans une étouffante angoisse, qui ne s'est point senti froid à la vue d'une porte et n'en a pas saisi le marteau, comme une épée de duel, sans savoir si le succès ou la mort était au bout. Hélas! pour la plupart, il nous faut connaitre cette heure poignante où notre destinée se décide entre deux coups de chapeau; l'a-

venir de presque tous les hommes se joue sur une carte de visite!

L'homme célèbre reçut le jeune solliciteur avec bienveillance; tous deux s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre.

— J'ai lu votre lettre, monsieur, dit le grand écrivain, j'en ai été touché. Moi-même j'ai connu les difficultés qui entourent les premiers pas d'un auteur, et je m'estime heureux lorsque je puis les rendre moins pénibles à quelque débutant. Voyons, que désirez-vous de moi?

— D'abord, que vous me jugiez. Si je me suis trompé dans la carrière que j'ai embrassée, tout est dit; mais si, au contraire, je suis appelé à quelque chose, je demande les moyens de prouver ce que je puis.

— Je ne doute nullement de votre talent, monsieur; vous m'avez, je crois, parlé d'un drame que vous désiriez livrer au théâtre?

— Le voici.

— Il est bien difficile de réussir au théâtre, monsieur; moi-même j'y éprouve des entraves tous les jours. Puis, les journalistes, oh! les journalistes sont les vampires de la littérature; ils fanent, ils effeuillent toute idée; impossible d'être nouveau avec eux, ils ont toujours une

avance de vingt-quatre heures sur la plus rapide inspiration ; ils gâtent tous les sujets actuels. Ajoutez à cela l'esprit dénigrant et amer qui s'est emparé de la presse. Rien ne peut plus trouver grâce devant nos commissaires-priseurs littéraires. Le dédain est devenu de mode, on le revêt comme un costume ; puis nos *verts-verts* de feuilletons sont atteints d'un si profond blasement, qu'ils se meurent de dégoût sur les dragées que nous leur servons.

Cette tirade était prononcée d'un accent pittoresque et incisif ; l'homme célèbre s'arrêta pour jouir de l'effet qu'il avait produit.

Son auditeur se contenta d'une approbation silencieuse ; il songeait au but de sa visite, qu'il tremblait de voir oublier. Son regard inquiet fut compris.

— Pardon, monsieur ; revenons à vous. Je verrai ce drame, si vous voulez bien me le laisser. Avez-vous autre chose ?

Tout ceci était dit un peu plus froidement qu'en commençant.

— Un roman historique, dont je vous apporte un chapitre.

— Ah ! ah ! malheureusement, le public est un peu fatigué de ce genre de compositions. C'est une pâture

trop solide pour les lecteurs actuels. L'intelligence, en France, est au régime; il ne lui faut que des nourritures légères, des nouvelles de quatre-vingts pages et des tableaux de quatre pieds. Du reste, je verrai, monsieur. Et jusqu'à présent vous n'avez réussi à rien placer chez aucun éditeur?

— Rien, monsieur.

— Vous ne connaissez aucun éditeur de journal?

— Aucun.

— Le succès sera lent, alors; mais il faut du courage, de la patience.

— J'en ai eu un an, monsieur; mais j'ai *besoin* de ne plus trop attendre.

Il appuya sur ce mot avec une douloureuse énergie, comme s'il eût pesé sur le manche d'un poignard qui lui fût entré dans la poitrine.

Il y eut un silence; l'homme célèbre se leva.

— Je ferai tout ce que je pourrai, pour vous servir, dit-il; je lirai d'abord ceci avec attention.

— Quand pourrai-je revenir?

— Mais, dans huit jours.

Et il reconduisit le jeune homme jusqu'à la porte.

A peine fut-il sorti:

— Encore un fou qui eût mieux fait de rester dans

sa province! murmura-t-il. D'après sa lettre, je m'attendais à voir un *Antony* littéraire, c'eût été à étudier; mais c'est un pauvre garçon, qui ressemble à deux cents autres : un habit noir, des gants blancs, et les poches pleines de manuscrits.

Il entra dans son cabinet en haussant les épaules.

Huit jours après, le jeune homme vint chercher son arrêt, il ne trouva personne; deux autres visites ne furent pas plus heureuses. Enfin, il reçut ses manuscrits avec une lettre de douze lignes.

Tout avait été trouvé fort bien; on l'engageait à continuer, en l'assurant d'un intérêt véritable, et l'on terminait en se disant son tout dévoué serviteur.

Tout était fini pour Edmond . . . . . .

. . . . . .

La semaine suivante, comme la famille Poireau était rassemblée à table, on apporta la correspondance.

— Une lettre pour toi, Rose, dit le père Poireau en lui jetant, de loin, un paquet timbré de Paris.

— C'est d'Edmond, remarqua Durand, dont l'habileté à distinguer, au premier aspect, toutes les écritures, était, au moins, égale à celle qu'il avait acquise pour la taille des plumes.

— Nous envoie-t-il enfin notre arrêté de compte? répartit M. Poireau; je lui avais ouvert un crédit chez Dupont, et je crains qu'il n'ait dépassé ce que nous avons ici à lui.

Dans ce moment Rose jeta un faible cri et s'évanouit. La lettre qu'elle tenait ouverte à la main lui échappa; un anneau en sortit et roula par terre; Poireau reconnut la bague qui avait disparu du doigt de sa fille depuis le départ d'Edmond.

Le même courrier apportait la nouvelle, répétée par tous les journaux, du suicide d'un jeune poète, M. Edmond Bian, demeurant rue des Mathurins-St-Jacques, hôtel Claire-Fontaine. Pendant huit jours, on donna des détails, dans toutes les gazettes, sur cette mort *prématurée et déplorable*. Ce fut la répétition de la triste comédie jouée sur la tombe d'Escousse et de Lebras.

L'homme célèbre auquel Edmond s'était adressé en dernier lieu, publia un choix des poésies du *jeune et infortuné* Bian, avec une préface dans laquelle on remarquait le passage suivant, qui fut cité dans tous les journaux :

« Il est mort comme Caton, parce qu'il avait déses-
« péré de la république des lettres; il est mort, parce
« qu'autour de lui il avait vu l'avilissement des arts,

« l'abandon des artistes et l'indifférence de la foule.
« L'existence lui a fait mal au cœur, il l'a rejetée
« comme une guenille sale et usée. Il a bien fait!
« Qu'aurait-il attendu de la société au milieu de la-
« quelle le hasard l'avait jeté? Où aurait-il trouvé une
« main amie à serrer dans ce bagne littéraire, où tou-
« tes les réputations sont soudées deux à deux, hos-
« tiles et voleuses entre elles? Le génie de Bian était
« trop fier pour se mettre à la solde d'un libraire, et
« son esprit n'était pas de ceux qui se débitent taillés
« à l'emporte-pièce de mode. Comme d'autres, il au-
« rait pu vivre dans cette littérature marchande où les
« pensées se confectionnent à l'instar des bas de co-
« ton. Il aurait pu, flatteur des passions de chaque
« instant, leur demander des succès de circonstance;
« mais Bian avait placé l'art trop haut au-dessus de la
« terre pour le descendre jusque-là. Sa mission lui
« avait paru trop sainte pour qu'il fît ainsi de sa robe
« de grand-prêtre de l'avenir un misérable déguise-
« ment de carnaval. Qu'on passe près de sa tombe en
« disant: *Il était fou!* c'est bien! Il est mort jeune; le
« monde n'a pas eu le temps de lui départir son lot
« d'injures et de dérision; qu'il achève sur son cada-
« vre! mais ensuite gloire à lui! car ce fut un mar-

« tyr, mort pour avoir voulu racheter les arts de leur « perdition !

« En tout cas, voici son livre : je l'ai recueilli au « milieu d'un prodigieux et confus amas de drames, « de poèmes, de romans inachevés, éparpillé comme « une rose effeuillée. Il m'a fallu le recomposer pièce « par pièce. Triste et doux travail pour qui avait connu « l'auteur, serré sa main et entendu sa voix ! Je l'ai « pourtant achevé, comme un dernier devoir que je « rendais à une mémoire amie. Après avoir inutile- « ment essayé de consoler la vie du poète, de l'encou- « rager, de le soutenir dans la carrière, il m'apparte- « nait peut-être d'écrire son épitaphe glorieuse, et c'est « ce que je fais ici. »

La préface et le livre eurent un immense succès ! Vu la mort de l'auteur, les journalistes le louèrent sans restrictions ; dès lors le nom d'Edmond Bian prit place parmi les plus renommés de l'époque.

On fit jouer ses drames ; on édita son roman historique, avec des vignettes de Tony Johannot, et bientôt ses œuvres complètes parurent chez Renduel, ornées d'un magnifique portrait de l'auteur et d'un *fac simile*. L'homme célèbre fit encore une préface.

Un bel exemplaire de ces œuvres complètes fut en-

voyé à l'oncle Poireau. En l'ouvrant, le brave négociant soupira profondément.

— Cela aurait fait tant de plaisir à ma pauvre Rose ! dit-il.

Et il ordonna à son premier commis d'accuser réception des volumes reçus.

Mais on ne les ouvrit point ; car il n'y avait plus personne qui lût de vers dans la maison Poireau et compagnie.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.

Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campements, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les soldats font aller du matin au soir, et avec laquelle ils fabriquent de la gloire à la journée.

Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats. Ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer ; on y reste

toujours exposé, mais ils n'arrivent que de temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a, entre chaque campagne, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle les instincts d'hommes effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de nombreux exemples de ces trèves tacites pendant lesquelles chaque parti semble accorder quelques jours de vacances à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation : je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauve-garde de l'un des couvents, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résulat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché en qualité d'aide-major, j'avais

tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue. Enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est, j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie.

Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, m'être arrêté à Carthagène et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit.

Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient rapidement les salles, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'entendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus un de mes compatriotes, ancien blessé de Jaën.

— Eh ! parbleu je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major ? eh bien ! en voilà de la mémoire !

— N'avez-vous pas également retenu le mien ?

— Oh ! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons *visibles*, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal ?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu là... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën ?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en ap-

puyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les *beautés ?* répéta-t-il d'un air étonné ; ah ! le major trouve ici des *beautés !* Faites excuse ! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des montagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant ; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi ? dit-il ; pauvre pays ! Pourquoi est-ce que je le haïrais ? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés. C'est ici comme partout ailleurs ; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage ; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance !

— Vrai cachet du peuple espagnol, major ; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie dans celles du Parisien. Mangez

un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout-à-l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume*.

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

— Le général a un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées : une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne *provenait* point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de moins? — Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plaît; qu'importent l'âge et les infirmités du général, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordelier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos

dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la senora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout : car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez ? faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et madame Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh ! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais. Aussi n'y a-t-il à savoir ce quelle pense que le diable... et peut-être don Perez.

— Un ami ?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guérillas,* et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la senora.

— Et le baron le souffre ?

— Il a peur de fâcher madame Beata en envoyant promener le cousin; car madame Beata le conduit à la bride, et si elle voulait, elle le ferait communier entre

chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage; il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé, dans son nouvel état, les habitudes de dureté, d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais à laquelle la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait-il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de

guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même endroit.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignements rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la *possada* et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de se mettre en route? demanda Cordier.

— C'est la senora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard ; madame Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

— Adieu, major ; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu ; mais toute sa personne ré-

pondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrâce native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos pour regarder vers la porte de la *possada*.

La senora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instants comme un

éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvements je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de grâces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la senora avait une main appuyée sur le bras de son cousin; à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendants du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais Beata fit un signe, et il franchit rapidement le marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cordier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume*.

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent*? s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira se le rapprendre à la salle de police.

Cordier appuya son sabre à son épaule sans répliquer; le général rejoignit la senora, cria : — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop.

Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la *possada*.

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gîte ; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sur son hôte*, employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelque ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte.

Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses chambres occupées, et que je n'avais qu'à *voir ailleurs*.

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais, en effet, par mon guide que cette *possada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces ; ce fut en vain : il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir, grâce à l'intervention de mon conducteur, fut un hachis que le dégoût m'empêcha de

manger, et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivirent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour-à-tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la senora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin...

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violents, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Cordier?

— Oui ; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous ; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il, en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main ; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien ; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume* ; je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. — Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu : — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je ; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas ! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener, major, il faut que je vous amène. Mille

dieux! si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume,* et je partis, bien décidé à lui laisser voir mon mécontement, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal des-logis mit son cheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre.

Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général. Enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus? répétai-je, en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Un point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin ; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride ; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général ; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche, mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instrumenls?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit: nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le *Cuisinier-Bourgeois* exige un lièvre ; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ! Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmo-

logie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu ! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah ! vous prenez ceci pour une plaisanterie ! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours ; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur? Sang du diable ! j'ai donc l'air bien plaisant ?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai ; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah ! je plaisante ! continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit ; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux

votre étrange proposition, repris-je ; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement ; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être : vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande ; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les yeux : c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez ? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau ?

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement

Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en donner.

— Eh bien! allez au diable! reprit-il avec emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus pour vous tirer d'affaire. Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir parole; et comme, chez vous, le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez! cria don Perez.

Et, courant au guéridon, il saisit un instrument

dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche ?

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné ? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas ? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé ?

— Perdu ! monsieur, perdu ! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la sénora Beata ? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

— Qu'elle vienne !

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée ; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la senora parut sur le seuil.

Je regardai le baron avec une surprise mêlée de pitié. La seule pensée de quitter cette femme lui avait fait oublier tout le reste ; il ne la craignait plus, il ne lui en voulait plus ; il s'accusait pour la justifier ! L'amour du vieillard était plus fort chez lui que la raison de l'homme et que le ressentiment du mari !

Il devina sans doute ma pensée, car il rougit et ajouta brusquement :

— C'est d'ailleurs une affaire à régler entre moi et la senora ; il me reste seulement à m'excuser d'avoir dérangé le major et à lui fournir les moyens de regagner son auberge. Voici justement qu'on lui amène une monture.

Le maréchal-des-logis venait en effet de nous rejoindre avec les chevaux. Je m'approchai de celui qui m'était destiné et je pris congé du général. Il m'attira un instant à l'écart :

— Je crois inutile de rappeler au major, me dit-il d'un ton grave, que tout ce qu'il a vu et entendu ici, cette nuit, est un secret confié à sa délicatesse ; la moindre indiscrétion de sa part serait une trahison et une injure.

— Je promets de me taire, général.

Il me fit de la tête un signe de remercîment, me

serra la main, et je repartis pour la Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, je sus que le château de Lucar avait été livré, de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la senora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignements recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

FIAMMA

FIAMMA.

Vingt fois elle avait regardé la mer à travers les stores de sa fenêtre, et vingt fois elle était retournée s'asseoir sur le divan de soie; elle avait parcouru tous ses livres, effeuillé tous ses camélias, ouvert et fermé la boîte de pistolets damasquinés laissée sur sa chiffonnière par le comte; enfin, renonçant à vaincre une tristesse toujours croissante, elle avait couvert son visage de ses deux mains, et s'était mise à pleurer.

Mais autant les larmes qui sont vues et essuyées soulagent, autant celles qui coulent dans la solitude sont amères. Rien ne les adoucit ni ne les arrête; nous n'avons pas même un prétexte de consolation

à notre douleur, et nous nous y abîmons toujours de plus en plus !

Ah ! c'est alors que vient le besoin d'épanchement, et que l'on prend en horreur sa solitude ! Comme le naufragé jeté sur une plage déserte, on regarde autour de soi, puis au loin ; on cherche, on appelle ; et si on ne trouve aucune amitié vivante, on essaie à en ressusciter des mortes ; on se souvient tout-à coup d'un nom oublié ; on se prend à un amour perdu, et le cœur, dans son indigence, s'improvise une affection pour pouvoir se confier !

Comment Fiamma n'eût-elle pas eu recours au subterfuge de toutes les âmes isolées ? Bien des fois déjà, dans ses tristesses, elle s'était rappelé Effie, cette compagne d'enfance qu'elle avait tant aimée, puis qu'elle avait négligée dans l'absence ; bien des fois elle avait espéré renouer cette douce liaison en rachetant son oubli par une confidence longue et entière ! Cette pensée lui revint plus vive dans son désespoir. Son cœur, gonflé de plaintes, avait besoin de s'épancher ; elle courut à son pupitre, et se mit à écrire, ne s'arrêtant de temps en temps que pour essuyer ses larmes.

A EFFIE MAKSON, A DUBLIN.

« C'est moi, Effie, c'est moi, la pauvre étrangère que tu aimais tant!... Sais-tu encore seulement que j'existe?... T'en inquiètes-tu? En voyant cette lettre, reconnaîtrais-tu qui te l'écrit, sans avoir lu mon nom?... Je crie vers toi du fond de mon désespoir, Effie!... Oh! je suis trop malheureuse pour que tu ne m'aimes plus!...

« Te souviens-tu du temps où nous couchions dans le même dortoir, avec nos poupées sur nos oreillers et nos ménages de faïence à nos pieds?... — Et plus tard, nos petits parterres où le cresson venait si bien? Et plus tard encore, nos belles toilettes préparées pendant huit jours pour la messe du dimanche? hélas! C'était le dimanche aussi que mon tuteur venait me voir avec son fils Éric: tu te les rappelles? Le comte si noble, Éric si... Eh bien! Effie, le père est mort, et le fils est mon mari!...

« Ne crie pas d'étonnement; ne t'indignes pas; il l'a fallu! Ma mère l'avait promis lorsque le comte de Rimberg nous sauva tous. C'est elle qui le choisit pour mon tuteur. Que pouvais-je faire, sans famille, sans amis, sollicitée par le comte, qui espérait arrêter au

moyen de ce mariage les désordres de son fils?... J'ai pleuré beaucoup : puis j'ai consenti ! Peu après le comte est mort ; je suis restée seule avec Éric !

Effie, j'étais bien sûre d'être malheureuse ; mais je ne savais pas que je serais flétrie ! Nous autres femmes, hélas ! nous ne vivons pas : honte ou gloire, fortune ou pauvreté, tout nous vient par les autres ; notre existence n'est qu'un reflet. On m'a méprisée pour les vices d'Éric ! Ceux qui se disaient purs m'ont fuie, et de cet abandon, qui ne prouvait que leur cruauté, le monde a fait un témoignage contre moi. Puis, sous prétexte d'égayer ma solitude, Eric m'a présenté des femmes que je ne connaissais pas ; il m'a forcée à les visiter, à leur donner des fêtes, et tout-à-coup j'ai su que c'étaient ses maîtresses ! J'ai voulu me plaindre, mais il m'a répondu par l'injure, par la menace ! Alors j'ai rompu avec tout le monde ; j'ai fait de ma chambre une prison ; j'ai passé les journées et les nuits dans les convulsions ou dans les abattements du désespoir, entendant sous mes pieds les bruits de l'orgie, les chants cyniques et les rires des femmes perdues ! Un instant j'ai cru que je deviendrais folle ; puis la fièvre m'a prise, et j'ai rendu grâce à Dieu croyant que j'allais mourir..... Hélas ! Dieu n'a

point accepté mes remerciments ; il a fallu vivre.

« Le comte était las de Venise ; nous sommes partis : nous avons vu la Suisse, l'Allemagne, la France ; j'ai passé partout sans rien voir, comme une ame maudite qu'emporte le démon.

« Dans les commencements, je pensais au suicide ; mais au moment du désespoir les moyens m'ont manqué ; maintenant, c'est le courage... Une humiliation trop long-temps acceptée nous rabaisse : à force d'en être flétrie nous désespérons de nous relever. Par instant, ma torpeur m'épouvante moi-même... Je sens que je m'arrange dans mon infamie ; je ne sais plus être fière avec la douleur.

« Mais aussi pourquoi être forcée de mourir avant l'âge quand on ne demanderait qu'à vivre, quand on sent toutes les soifs de la jeunesse ? Mourir sans rien savoir de ce qu'il y a de doux sur la terre ! O Effie ! si tu connaissais tous les rêves de mon affliction ! J'envie le sort de la paysanne qui me sert, de la jeune fille qui passe sous mes fenêtres avec son amant ! L'abrutissement peut éteindre la souffrance, le plaisir guérir la honte ; mais, moi, mon malheur est sans remède et sans compensation ! Cet homme auquel le hasard m'a livrée, quand il arrivera ici tout-à-l'heure,

ivre et quittant des filles de joie, il faudra que je souffre sa présence; si je fuis, il n'aura qu'à faire un signe pour qu'on me ramène; si je demande protection à un autre homme, il n'aura qu'à dire un mot pour qu'on nous traîne tous deux devant les juges; car *je suis à lui!* La même loi qui me défend de me donner à Dieu pour toujours, m'a donnée sans retour à cet homme. Elle n'a pas eu peur de ma douleur en ne me laissant qu'une mort pour espoir!

« Et cependant, mon Dieu! moi aussi j'aurais su être heureuse! Te rappelles-tu, Effie, combien nous avons effeuillé de marguerites dans le jardin de ta mère pour apprendre si nous serions aimées?... Que de romans lus en secret sous la charmille et dont nous choisissions les héros pour époux? Jours charmants, où le mariage nous paraissait un palais de fées, à la porte duquel un bon génie nous faisait signe en souriant... Hélas! le bon génie a fait comme la femme de Mazen dans les contes arabes; quand nous nous sommes approchées il a pris toutes nos espérances dans ses bras et il s'est envolé!

« Le comte Éric vient de recueillir en Allemagne l'héritage de son dernier parent. Il est arrivé hier seulement à Marseille, où je l'avais précédé. Mais déjà il a

trouvé des compagnons de plaisir. Demain matin, je les attends tous ici ; *le maître* m'en a avertie : il s'agit, je crois, d'un déjeûner, d'une promenade sur mer !... Je n'ai même pas la libre possession de ma solitude.

« Nous partirons dans quelques jours pour Constantinople. Le navire sur lequel j'ai arrêté le passage est là sous nos fenêtres, et n'attend qu'un bon vent. Cette lettre est peut-être la dernière que tu recevras de moi, Effie !... Une tempête, un corsaire, la peste d'Orient peuvent me délivrer bientôt ; c'est mon espoir ! Aussi ces voyages me plaisent-ils par leurs périls. N'osant appeler *la grande libératrice*, je tâche qu'elle me rencontre, et je demande au hasard ce que je ne puis obtenir de mon courage.

« Mais quoi qu'il arrive, Effie, je ne serai point morte sans mettre tournée vers toi, et sans t'avoir crié adieu !... Que fais-tu maintenant, pauvre sœur de mon enfance ?... Regardes-tu en arrière ou en avant dans la vie ?... Oh ! avec quels sanglots de joie je te presserais dans mes bras !... Comme ta vue me redonnerait l'espoir de mes jeunes années !... Mais pourquoi y penser ?... Toi, tu es tranquille sans doute au fond de ton Irlande ; ta vie se passe comme autrefois à arroser des fleurs, à coudre et à apprendre des vers.

Tu as peut-être ancré ta destinée dans quelque pur et heureux amour ! Il vaut mieux que je ne te revoie pas ; je troublerais ta sérénité !... Brille en paix dans ton azur, ma douce étoile ! Je penserai à toi sans te parler ; je t'invoquerai tout bas comme les poètes... Cette lettre même n'ira point t'attrister, mon Effie ! Je ne veux point altérer la douce image que j'ai laissée dans ta mémoire.—Que mon nom continue à ne te rappeler que des joies d'enfance et une amitié charmante ! J'ai causé avec ton souvenir... c'est assez.... »

Ici Fiamma s'arrêta : L'entraînement des idées venait de la conduire à une décision qui rendait inutile tout ce qu'elle avait écrit. Comme il arrive trop souvent, sa douleur, en cherchant la consolation, avait parcouru un cercle vicieux et était revenue au point de départ.

Prise d'un découragement invincible, elle laissa tomber sa plume, cacha son visage sur sa lettre même, et recommença à pleurer.

Cependant, cette nouvelle crise fut courte ; ses larmes épuisées s'arrêtèrent, et sa douleur, engourdie par tant de secousses, s'apaisa. Elle se leva alors, et vint de nouveau s'accouder au balcon.

Elle avait, la veille, renvoyé sa femme de chambre

française ; la paysanne qui la servait s'était retirée, et le valet du comte avait suivi son maître, de sorte qu'elle se trouvait seule dans la *bastide*.

Celle-ci s'élevait sur un côteau garni de vignes, au pied duquel soupirait la Méditerrannée. La nuit étincelait d'étoiles ; les navires, immobiles et les voiles carguées, apparaissaient de loin en loin sur la baie ; on distinguait à l'horizon Marseille, qui se dessinait confusément entre le ciel et les eaux ; de larges éclairs s'épanouissaient par instants dans l'espace, et d'amers parfums s'exhalaient des grèves altérées.

Fiamma contempla longtemps cette lumineuse sérénité de la nuit, comme si elle eût voulu la faire passer en elle-même ; mais son cœur se serra, blessé par tant de splendeurs ; laissant tomber le store, elle revint s'asseoir sur le divan qu'elle avait quitté.

Sa lampe s'était éteinte : aucune lueur stellaire ne pénétrait du dehors ; la jeune femme se sentit plus à l'aise dans ces ténèbres qui l'enlevaient au monde extérieur. N'ayant plus rien qui, en frappant ses sens, l'avertit de son existence, elle se laissa aller à la tristesse vague et endormeuse qui suit toujours les grandes crises de douleur.

Il y avait longtemps qu'elle était là, pensive, lors-

qu'un bruit la fit tressaillir : elle leva les yeux ; une ombre venait d'apparaître sur le balcon ! Tout-à-coup le store fut écarté brusquement, et un homme s'élança dans la chambre.

Fiamma poussa un cri : l'inconnu s'arrêta étonné.

— Quelqu'un ici ! dit-il.

Et il voulut regagner la fenêtre ; mais il heurta dans dans l'ombre la jeune femme qui s'était élancée pour fuir. Elle jeta un nouveau cri.

— Silence ! balbutia l'étranger d'une voix agitée ; silence, sur votre tête !

Fiamma se tut, et chercha la porte à tâtons. L'inconnu, dont les yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, s'en aperçut ; il lui barra le passage.

— Écoutez-moi, dit-il, et surtout ne craignez rien.

— Laissez-moi ! répondit Fiamma.

— Vous ne sortirez pas, madame ; votre frayeur me trahirait ; il faut que vous m'entendiez !...

Fiamma recula épouvantée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien que me sauver.

— Qui êtes-vous ?

— Un prisonnier en fuite. La moindre imprudence

peut remettre sur mes traces!... Au nom de Dieu, Madame, ne me perdez pas!

La voix de l'inconnu était si suppliante, que Fiamma se sentit rassurée. C'était une imagination mobile et hardie que l'extraordinaire intéressait vite; aussi son premier effroi fit-il place, presque aussitôt, à une sollicitude curieuse.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Monsieur, dit-elle; mais dans quel espoir avez-vous pénétré ici?

— En voyant cette *bastide* où ne brillait aucune lumière, j'ai cru qu'elle n'était habitée, comme toutes les autres, que le dimanche, et que je pourrais m'y cacher.

— On vous cherche donc?

— Écoutez!... interrompit brusquement l'inconnu.

Une rumeur confuse venait effectivement de se faire entendre sur le chemin. On distingua bientôt des pas mesurés, un cliquetis d'armes et un murmure de voix; mais ces bruits ne firent que passer, puis s'éloignèrent. Le prisonnier s'approcha alors doucement de la fenêtre, et écarta le store pour voir la direction que prenaient les soldats... Dans ce moment, les rayons de lune éclairèrent ses vêtements.

— Un galérien! s'écria Fiamma épouvantée.

Le fugitif laissa retomber le store.

— Ne l'aviez-vous point deviné? demanda-t-il d'une voix altérée.

Et comme la jeune femme reculait sans répondre.

— Je comprends, continua-t-il, vous avez cru recevoir un de ces coupables dont le crime est une gloire! Un conspirateur ou un proscrit... Cet habit rouge a détruit votre erreur. Mais ne craignez rien, madame, je n'abuserai point d'une pitié surprise: quelques minutes de patience seulement; dès qu'on aura cessé d'entendre le pas de ceux qui me cherchent, je repartirai.

Ces mots furent prononcés avec une tristesse si digne, que Fiamma en fut intéressée.

— Comment pourrez-vous leur échapper? demanda-t-elle.

— Je l'ignore: qu'ils ne me reprennent point vivant, c'est tout ce que je désire. J'ai porté leurs chaînes avec résignation pendant le temps qu'il a fallu pour les briser; mais maintenant que j'ai senti mon pied sans anneau de fer, maintenant que j'ai goûté l'air libre, que je suis rentré en possession de moi-même, je ne retournerai plus sous le bâton de l'argousin: ils me tueront d'un seul coup s'il le faut; je ne veux plus mourir en détail.

Fiamma fut touchée de cette résolution.

— Que puis-je faire pour vous sauver? dit-elle.

— Me cacher ici cette nuit et demain; j'aurai échappé, alors, aux premières poursuites; je pourrai éviter les autres.

— Et où irez-vous?

— A Lyon.

— J'en arrive, fit observer Fiamma. La surveillance y est extrême depuis les derniers troubles; vous aurez peine à vous y cacher.

— Je le sais, Madame, mais il faut que j'y aille, il le faut absolument.

Il y eut un moment de silence. Fiamma flottait entre l'intérêt et le soupçon; le forçat semblait réfléchir.

— Vous arrivez de Lyon, Madame, reprit-il enfin, et vous êtes Italienne, si j'en juge par votre accent.

— Il est vrai.

— N'auriez-vous point connu la signora Lorcano?

Fiamma fit un mouvement.

— Oui, dit-elle, d'une voix troublée; pourquoi cette question?

— La signora est-elle encore à Lyon?

— Elle y était il y a quelques jours... Mais quel intérêt pouvez-vous prendre ?

Le forçat se tut un instant.

— Puisque vous connaissez la signora, Madame, reprit-il enfin, vous avez entendu prononcer mon nom sans doute...

— Comment ?

— Je suis Alexis Rouvière.

— Vous ! s'écria la jeune femme en reculant.

— Je vois que vous connaissez ce nom, continua le fugitif d'un ton douloureusement amer ; oui, Madame, c'est moi qu'ils ont condamné, pour avoir voulu *la* voler et l'assassiner..... et la signora l'aura cru, sans doute, comme les autres !...

— N'était-ce donc point la vérité ? demanda Fiamma vivement.

Le forçat ne répondit pas et il y eut une longue pause ; mais la jeune femme entendit tout-à-coup qu'il pleurait !...

Il est des douleurs qui renversent d'un seul coup nos convictions les mieux arrêtées : ce ne sont ni les plus bruyantes, ni les plus pathétiques ; le cœur les reconnaît sans qu'on puisse dire à quel signe. On a quelquefois repoussé toutes les protestations, détruit

toutes les défenses; l'esprit est arrivé, de preuve en preuve, à l'évidence, quand tout-à-coup une larme, une seule, vient vous rejeter dans l'incertitude; ce fut ce qu'éprouva Fiamma.

— Et cependant, dit-elle, comme si elle eût répondu tout haut aux doutes qui s'élevaient entre elle... ces bijoux trouvés sur vous... ces armes.

— Tout m'accusait, Madame, et pourtant...

— Achevez.

— Pourtant... je n'étais ni un voleur, ni un assassin!...

— Est-ce possible! s'écria Fiamma.

En voyant que Rouvière gardait le silence.

— Au nom de Dieu! expliquez-moi tout alors! s'écria-t-elle.

— A quoi bon? nous autres misérables ne protestons-nous pas toujours de notre innocence?... Qui vous prouvera que je ne vous trompe pas comme les autres? Une vérité qui me disculpe ne peut vous paraître qu'un mensonge; mes assurances vous laisseraient le doute et me vaudraient à moi la honte d'un soupçon.

— Non, dit Fiamma, je croirai.

Le forçat secoua la tête.

— Ce que j'aurais à dire est trop étrange, Madame. Que j'aie ou non mérité mon sort, que vous importe d'ailleurs?... Je n'ai point de droit à votre intérêt..... Il n'est qu'une seule personne au monde que j'eusse voulu détromper!...

— Et cette personne?...

— Est celle pour qui j'ai été condamné.

— La signora Lorcano?...

— C'est elle que je cherche, c'est pour elle que je me rends à Lyon..... où je ne pourrai la voir peut-être!..... Et cependant, mon Dieu! à elle, je voudrais que la vérité fût connue.

— Eh bien, parlez, dit Fiamma; par moi elle saura tout.

Le forçat releva vivement la tête.

— Est-ce vrai? demanda-t-il... ainsi vous la verrez.

— Je la verrai.

— Et si je ne puis la joindre, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles?

— Tout ce que vous m'aurez dit, elle le saura!

Il cacha un instant son visage dans ses deux mains.

— Hé bien, je vous raconterai tout, reprit-il, après un court silence; mais souvenez-vous de votre promesse; répétez-lui scrupuleusement mom récit!... Qui sait!... elle peut-être, elle me croira!

II.

— Je n'ai jamais connu mes parents, et c'est à l'hospice des enfants trouvés que se sont écoulées mes premières années. Remarquant chez moi plus d'application que chez mes compagnons, la *sœur* chargée de nous instruire, m'apprit tout ce qu'elle savait elle-même; je dus à ses soins l'avantage d'échapper aux travaux abrutissants de l'atelier et de passer au bureau de l'économe que j'aidai dans ses écritures.

M. Latour était un de ces paresseux adroits, qui réussissent à s'approprier les avantages d'un emploi en abandonnant à d'autres le travail. Dès que je pus le remplacer, il me laissa tout faire, en me vantant beaucoup la marque de confiance qu'il me donnait; sans être dupe de cette prétendue confiance, c'était un moyen d'échapper à la vie en commun dont je souffrais tant depuis mon enfance. Je ne voyais habituellement

M. Latour qu'une seule fois, le matin ; le reste de la journée se passait dans un isolement complet. Il faut avoir connu l'existence enrégimentée de l'hospice, où toute spontanéité est interdite, toute personnalité anéantie, pour comprendre la douceur de la solitude. Je m'y plongeai avec une sorte de délire. Je cherchai à la rendre plus complète et plus longue, en obtenant la permission de coucher chez l'économe, sous prétexte d'être plus tôt au travail. Je passais ainsi des jours entiers dans mon étroit bureau, ne voyant rien autre chose que la cime des peupliers qui se balançaient devant la fenêtre, n'entendant d'autres voix que celles des oiseaux qui chantaient dans les jardins.

Cependant les écritures de l'économat n'employaient pas tous mes instants. M. Latour avait une bibliothèque fort en désordre mais assez nombreuse ; tout le temps que n'absorbait point mon travail était consacré à lire.

Je ne vous dirai point, Madame, par quels enchantements me firent passer ces lectures successives ; tout le monde se rappelle cet âge d'intérêt facile, où tout ce qui est imprimé agit sur nous comme un talisman. J'épuisai en peu de temps la bibliothèque de l'économe ; mais un de ses livres s'empara bientôt, à l'exclusion de tous les autres, de mes sympathies et devint en quelque

sorte mon évangile ; ce fut *les Mille et une Nuits.*

Et comment n'aurais-je point aimé ces histoires merveilleuses où la justice vient donner d'éternels démentis au possible, moi qui sentais toute la cruauté et toute l'indigence de la réalité ? Le moyen de ne pas croire aux miracles quand on en a besoin ? Malheureusement, rien ne devait arrêter mon imagination une fois engagée dans cette voie. Ne sachant rien du du monde, je ne pouvais reconnaître les frontières de la fantaisie. A part les fées et les enchanteurs, rien n'était faux pour moi dans les récits de Scheherazade.

N'avais-je pas vu d'ailleurs, dans l'histoire même, de ces grandes aventures qui conduisaient les pâtres à la chaire de Rome et les mendiants au trône ? Ne savais-je pas que des reines avaient parfois choisi dans la foule, et donné leur amour à des hommes obscurs !... Pourquoi n'aurais-je point cru ces hasards communs ?... Ce qui était juste devait arriver souvent, et ma raison n'était point choquée de ce qui choquait les vraisemblances du monde.

Aussi, que d'espérances insensées je conçus alors, que de projets irréalisables ! J'avais vingt ans, et tous les désirs turbulents d'une nature passionnée commençaient à se faire sentir en moi ! Les aspirations

de l'âme et les aiguillons de la sensualité se réunissaient pour peupler mes nuits de visions ardentes. Chaque soir j'apercevais en rêve une de ces sultanes *plus belles que le jour*, qui attendent dans un palais enchanté l'arrivée de l'inconnu qu'elles doivent aimer ; elle me tendait les bras, je l'entendais m'appeler !...

Par une singularité étrange, les femmes que je voyais, loin de m'émouvoir, m'inspiraient une sorte de répulsion. Associées à la réalité misérable et brutale qui m'entourait, je ne pouvais les en séparer dans mes impressions ; mon cœur cherchait plus loin et plus haut l'objet de ses désirs.

Aussi l'esclavage de l'hospice ne tarda-t-il pas à me devenir insupportable. J'entendais, à la porte, le bruit de ce monde où se trouvait la réalisation de mes chimères ! On m'avait bien parlé de dangers à courir, de monstres à combattre et de douleurs à supporter ; mais j'étais jeune, avide de bonheur, je voulus tenter l'aventure !

Pardonnez-moi, Madame, ces longs détails, ils sont indispensables pour vous faire comprendre ce qui va suivre ; car c'est mon éducation même qui a préparé mes souffrances et ma honte.

J'avais été adressé, en quittant l'hospice, à un entrepreneur de copies qui me fournit du travail : les

profits étaient peu considérables, et pour gagner rigoureusement de quoi vivre, il fallait s'occuper tout le jour. Je n'abandonnais donc ma mansarde que lorsque les dernières lueurs du soleil couchant s'étaient éteintes. Je déposais alors ma plume, et je gagnais une des promenades de la ville, renouant mes rêves à l'endroit où je les avais laissés la veille.

L'air et le mouvement m'enivraient : sûr que l'obscurité qui commençait à se répandre cacherait la pauvreté de mes vêtements, j'osais m'approcher des promeneurs, je côtoyais les allées les plus fréquentées ; là, plongeant des regards avides au milieu des groupes de femmes parées, je les contemplais avec des frissonnements dans toutes les veines, j'écoutais le son de leurs voix, j'aspirais les parfums qu'elles laissaient après elles; puis, quand elles avaient disparu et que je me trouvais seul dans la nuit, un désespoir profond s'emparait de moi; je me laissais tomber sur un banc isolé, la tête cachée dans mes genoux, et je pleurais long-temps !

Cependant, je restais dans le vague d'une aspiration générale; et mon attention ne s'était encore arrêtée sur aucune femme en particulier : j'avais une religion sans avoir d'autel, lorsque le hasard vint donner un

objet à mes désirs. En face de ma mansarde se trouvait une maison que le propriétaire avait l'habitude de louer toute garnie aux riches étrangers qui s'arrêtaient à Lyon. Elle était inocupée depuis quelque temps, lorsqu'un matin, en me mettant à ma croisée, j'aperçus la grande porte cochère entrebaillée et des tapissiers occupés à tendre des rideaux. Peu après, une des fenêtres s'ouvrit, et une jeune femme parut au balcon; c'était la signora Lorcano !

Fiamma fit un mouvement involontaire, mais il ne fut point remarqué du forçat, uniquement occupé de son récit.

— Vous connaissez la signora, Madame; je n'ai donc rien à vous dire de sa beauté. Elle me frappa alors si vivement, que j'en restai comme ébloui ! C'était la première Italienne que je voyais, et je n'avais jamais rencontré auparavant, dans aucune femme, cette noblesse héroïque jointe à la grâce voluptueuse.

Après avoir regardé quelque temps dans la rue, la signora leva les yeux vers moi. Mes traits exprimaient sans doute mon émerveillement, car elle rougit et quitta la fenêtre. Je fus près de jeter un cri pour la rappeler.

Après avoir vainement attendu pendant long-temps qu'elle reparût au balcon, je fermai ma croisée et repris

mon travail, mais l'image de l'Italienne ne pouvait me quitter. Elle s'interposait sans cesse entre mon papier et mes yeux : je retournai vingt fois à la fenêtre.

Les jours suivants se passèrent dans les mêmes préoccupations et les mêmes troubles ; j'étais devenu incapable de tout travail suivi.

Vous devinez que mon premier soin avait été de prendre des informations au sujet de l'étrangère : mon humble position rendant mes rapports possibles avec les gens qui la servait, je ne tardai pas à savoir son nom. J'appris, en même temps, que sa main était destinée à un homme livré à tous les déréglements et qu'elle n'aimait pas ! Cette dernière circonstance m'expliquait pourquoi elle restait des heures entières sur le balcon de l'hôtel, la tête mélancoliquement penchée sur un livre dont elle regardait toujours le même feuillet. J'avais même cru remarquer plusieurs fois qu'elle se cachait pour essuyer des larmes ! .. Vous comprenez, Madame, si cette découverte rendit la signora plus belle à mes yeux ! c'était le charme du malheur ajouté à tous les autres ; je voyais ainsi un pont jeté entre nos deux destinées ; la souffrance nous rapprochait.

Je passais les journées à ma croisée, épiant les moindres mouvements de la signora, et vivant de sa vue

comme on vit de l'air et du soleil. Ainsi que je vous l'ai dit, je l'avais d'abord effarouchée ; mais elle finit sans doute par me prendre en pitié. Il y eut comme un compromis entre mon adoration et sa modestie ; je gardais le silence et elle ne chercha plus à fuir mes regards.

Cependant ma passion allait croissant dans l'ombre. Jamais le monde réel ne m'avait paru ressembler autant à celui des *Mille et une Nuits*. Pour moi, pauvre honteux, cachant ma misère dans un grenier, l'hôtel voisin n'était-il point en effet un palais de génies, et la signora ne pouvait-elle se comparer aux plus belles sultanes des contes arabes ? Restait à trouver le magique pouvoir de rapprocher deux cœurs si éloignés l'un de l'autre ! Je me demandai si l'amour n'était point, pour cela, un talisman assez fort ? — Question dangereuse, qui éveilla chez moi des espérances fatales !

Depuis quelque temps, la tristesse de la signora semblait augmenter, et soit que ses propres souffrances eussent éveillé dans son âme quelque sympathie pour les miennes, soit que ma contemplation passionnée excitât sa curiosité, je l'avais surprise plusieurs fois les yeux tournés vers ma mansarde. Quand nous aimons sans retour, le besoin d'échapper à nos tortures nous rend crédules ; la douleur se forge les mêmes illu-

sions que l'orgueil. Je crus que la signora avait laissé tomber un regard au fond de ma misère, et que sa compassion était près de devenir un sentiment plus tendre.

Une telle vanité doit vous paraître ridicule; mais songez, Madame, que mon âge et ma nature me disposaient à l'extraordinaire; aucune limite ne séparait à mes yeux le probable du possible : c'était à peine si je connaissais les bornes de celui-ci.

Une circonstance inattendue acheva d'accréditer mon erreur. Un soir que la signora se trouvait, comme de coutume, au balcon, son tuteur entra; il tenait à la main une lettre qu'il présenta à la jeune fille. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle se troubla : le vieillard s'en aperçut sans doute, car il la lui reprit avec une sorte d'impatience, et il s'engagea alors entre eux une conversation que je n'entendis pas, mais dont les gestes et les attitudes m'indiquaient l'importance douloureuse. Le tuteur paraissait employer tour-à-tour les reproches et les prières, tandis que la signora répondait par des supplications timides. Enfin le vieillard sortit, et la jeune fille resta quelques instants dans un accablement profond. Tout-à-coup, par un hasard sans doute, que je pris pour une intention, ses yeux se levèrent de mon côté, et ses mains se joignirent avec une expression

d'angoisse si suppliante, que je crus qu'elle me demandait secours ! Éperdu, je tendis les bras vers elle, et je descendis mes quatre étages sans savoir ce que je faisais. Arrivé dans la rue, je courus sous le balcon de l'hôtel ; la signora le quittait; mais un bouquet tomba à mes pieds !... c'était le sien !...

Vous aurez peine à concevoir, Madame, comment des circonstances si légères et si faciles à expliquer purent confirmer mes espérances ; mais les préoccupations au milieu desquelles je vivais depuis quelques mois avaient prévenu mon esprit. J'avais trop d'intérêt à voir d'une certaine manière pour voir autrement ; rien de ce qui me semblait devoir établir un rapport entre la signora et moi ne devait me paraître fortuit, et mon désir ne pouvait manquer de donner un motif au hasard.

Je ne vous dirai pas dans quels transports me jeta la possession de ce bouquet. Je remontai chez moi fou de joie : je n'en pouvais plus douter, elle m'appelait à son aide et me donnait un gage du choix qu'elle faisait de moi pour la défendre ! Ah ! fallût-il, pour cela, donner ma vie, j'étais prêt ! — Mais que demandait-elle ? que devais-je faire ? — elle trouverait sans doute moyen de me l'apprendre.

Je passai la nuit dans une fièvre d'attente. Dès le

matin, je courus à ma fenêtre ; le jour entier s'écoula sans que la signora parût à la sienne ! Qu'était-il donc arrivé et comment lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur moi ? Le lendemain, puis le lendemain encore se passèrent sans qu'elle se montrât ! Je mourais d'impatience et d'inquiétude ; je m'étais informé près des gens de l'hôtel sans avoir pu rien découvrir ; enfin j'appris que la signora allait partir pour la campagne.

Cette nouvelle me jeta dans le désespoir. Évidemment son tuteur l'éloignait pour violenter plus facilement sa volonté. Surveillée avec trop de soin, la signora n'avait pu, sans doute, me communiquer ses désirs ni ses craintes ; on l'avait retenue prisonnière ! Qui sait même si quelques uns de nos regards n'avaient pas été surpris et si l'on ne tenait pas à nous séparer ? Cette supposition devint insensiblement une certitude pour moi.

Il y a des heures où, sans avoir perdu la raison, nous la tenons pour ainsi dire en interdit, et où nous nous jetons sciemment dans l'extravagance, non par aveuglement mais par choix. Mon amour long-temps contenu avait besoin d'éclater en quelque manifestation insensée. Mes dernières espérances, en exaltant chez moi tous les instincts aventureux, m'avaient donné un sentiment exagéré de mes forces. Je ne sentais

plus la terre ; les obstacles n'existaient plus pour moi; j'étais à mes propres yeux un héros de roman ! Ecrire à la signora était un moyen trop vulgaire pour que j'y pusse songer ; il était d'ailleurs peu sûr, et rien ne me garantirait une réponse ; je résolus de pénétrer jusqu'à elle à tout prix !

Je méditai deux jours cette étrange entreprise, et à force d'y penser elle me parut facile. Je combinai si souvent toutes les chances, j'inventai tant de ressources, je composai tant de scènes, dans lesquelles je me faisais un rôle héroïque ou touchant, que j'arrivai à ne plus douter du succès. Dailleurs la hardiesse de l'aventure me plaisait; c'était sortir de la voie commune, et l'audace du moyen devait donner une plus grande idée de mon amour.

Je me revêtis de mes meilleurs habits, comme pour une fête, je plaçai sur mon cœur le bouquet séché de la signora, et, m'armant d'un poignard qui complétait à mes yeux le rôle que j'allais jouer, j'attendis le soir pour m'introduire dans l'hôtel.

Je ne vous dirai rien, Madame, de mes précautions, de toutes les crises de crainte et d'espoir qui m'agitèrent pendant ces heures d'attente ! Il vous suffit de savoir que je réussis à tromper la surveillance et à

parvenir jusqu'à l'appartement occupé par la signora.

Elle ne s'y trouvait point ; mais tout y était encore dans un désordre qui annonçait sa présence récente. Des livres entr'ouverts, des broderies commencées, des vêtements qu'on venait de quitter, étaient dispersés sur les fauteuils.

C'était la première fois que j'entrais dans un appartement élégant, et l'admiration qu'excita en moi le luxe dont j'étais entouré se confondit avec la ravissante pensée que j'étais CHEZ ELLE. Je regardais partout avec ivresse. Je me croyais transporté dans un palais de génies, et je m'attendais, à chaque instant, à entendre retentir, comme une musique céleste, cette douce voix de la signora que je ne connaissais point encore.

Revenu de mon premier émerveillement, je contemplai les uns après les autres les meubles qui garnissaient l'appartement. Je les touchais avec une sorte de respect tendre, je leur parlais, j'étais dans le délire !... En arrivant devant une toilette, j'aperçus un médaillon ; c'était son portrait ! après l'avoir couvert de baisers, je le cachai dans ma poitrine : je ne pensai même pas un instant qu'il pût avoir une autre valeur que celle d'avoir été porté par la sinora... Je ne pensais à rien ;... j'étais hors de moi ! —

Hélas! je touchais pourtant à la fin de mon rêve!

Ici le forçat s'arrêta un instant, comme dominé par le souvenir de ses émotions. Fiamma paraissait en proie à un trouble inexprimable; après une assez longue pause, il fit un effort pour reprendre son récit.

— Vous connaissez sans doute le reste, Madame, dit-il d'une voix plus brève et plus rapide, la conversation de deux servantes venues pour ranger l'appartement m'apprit que la signora était partie dès le matin pour Grenoble où l'attendait son fiancé! Ma surprise et ma douleur me trahirent. Arrêté, puis livré à la justice, on trouva la preuve d'un vol dans le médaillon enrichi de diamans qui fut saisi sur moi; dans le poignard dont j'étais armé, une préméditation d'assassinat!

Deux essais de suicide achevèrent de me montrer coupable! Pour me défendre, il eût fallu répéter ce que je viens de vous raconter; mais quel tribunal eût voulu me croire? L'évidence était contre moi et je n'avais à lui opposer que l'histoire de mon âme! Je ne pouvais expliquer les faits qui me condamnaient que par de romanesques fantaisies qui m'eussent rendu ridicule sans me disculper. Que m'importait d'ailleurs l'arrêt? La signora était mariée, le monde et la vie ne m'étaient plus rien!

Un instant j'avais espéré la voir appelée elle-même

dans les débats, et alors, peut-être, aurais-je tout dit. L'étrangeté d'un tel aveu, répété devant les juges et sous la menace d'une condamnation, eût pu séduire mon amour; j'aurais eu d'ailleurs un intérêt à me défendre, quelqu'un à persuader de mon innocence ; mais il ne se présenta que des valets qui déposèrent contre moi ! Je gardai le silence et je fus condamné.

J'étais d'abord résolu à mourir ; la pensée du bagne me retint : j'éprouvais la curiosité de connaître cet enfer dont j'avais entendu répéter le nom avec tant d'effroi. La souffrance m'avait fait prendre la société en mépris ; je voulus savoir comment elle punissait les coupables, moi qui savais comment elle protégeait les malheureux. Puis, je pensai que me frapper tout de suite, c'était me reconnaître vaincu; ma haine pour les hommes me donna l'orgueil de vivre encore quelque temps.

Je suis resté ainsi trois ans au bagne, ajournant le suicide. Il y a quelques mois, le hasard m'apprit qu'après de longs voyages, la signora était de retour à Lyon. Alors, la pensée de m'échapper pour la revoir, ne fût-ce qu'un instant et dussé-je mourir aussitôt, s'empara de moi, et je préparai les moyens de fuite qui, aujourd'hui seulement, m'ont réussi.

A ces mots, Rouvière se tut. Fiamma l'avait écouté

avec une surprise et une émotion qui s'étaient souvent trahies. Les premières lueurs de l'aurore perçaient déjà à travers les stores fermés. Elle resta quelque temps la tête baissée, comme si elle n'eût osé regarder le jeune homme... Mais, se levant tout-à-coup avec un mouvement de douloureuse résolution, elle tourna vers lui son visage baigné de larmes. Rouvière recula d'un bond.

— La signora ! s'écria-t-il en portant ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe.

— Elle-même, dit la jeune femme; elle, la cause involontaire de vos souffrances et qui sent le besoin que vous lui pardonniez le mal qu'elle vous a fait.

Le forçat, éperdu, les mains jointes, contemplait l'Italienne avec ivresse.

— Ainsi vous m'avez cru, dit-il ; oh ! cela suffit, Madame ; je vous vois, je vous entends, j'ai pu vous ouvrir mon cœur et exciter votre pitié ! je suis assez payé de mes douloureuses épreuves. Ah ! maintenant, mon voyage est achevé, mon but atteint ; qu'importe que ma fuite réussisse, je suis heureux pour longtemps et ils peuvent me ramener sur leurs pontons.

— Non, non, s'écria Fiamma, vous échapperez à cet odieux esclavage.

— A quoi bon ? signora ; qu'irais-je chercher dans le monde ?... Vous m'avez parlé, je vous ai vue pleurer sur moi, que puis-je attendre de plus ?...

— Oh ! je le veux, je le veux ! la pensée de vos tortures me serait impossible à supporter. Vous quitterez la France.

Il secoua la tête.

— Comment le pourrais je ?

— Je vous y aiderai... On ne soupçonne rien. Nul ne vous a vu entrer ici ; je suis seule.

— Seule, répéta Rouvière avec étonnement.

Fiamma tressaillit ; la pensée qu'elle venait de se mettre par cet aveu à la merci d'un homme amoureux et désespéré lui fit regarder autour d'elle avec une sorte d'effroi. Rouvière remarqua ce rapide mouvement et le comprit.

— Que cet isolement ne vous effraie point, dit-il avec une dignité triste ; il peut ajouter à ma sécurité, mais non diminuer mon respect. Faites un geste et je pars pour ne plus vous revoir.

Fiamma fut attendrie.

— J'ai eu tort, dit-elle en lui tendant la main.

Il la saisit avec une exclamation de joie et la porta à ses lèvres.

— Oh ! pardon, pardon ! s'écria-t-il, laissez-moi la sentir sur mes lèvres..... laissez-moi m'assurer que je ne fais pas un rêve. Se peut-il, mon Dieu, que vous soyez là, que je vous entende, que je presse votre main, moi qui, hier encore, était soudé à la chaîne des galériens !

Et la pensée de ce bonheur inespéré jetant son âme dans une exaltation extatique, il se laissa tomber aux pieds de la jeune femme en serrant sur son cœur la main qu'elle lui avait abandonnée.

— Levez-vous, levez-vous ! s'écria l'Italienne troublée.

— Non, dit-il ; oh ! j'ai besoin de pleurer... Vous ne savez pas combien je vous aime ! Ah ! je voudrais que cette heure fût la dernière de ma vie ! je voudrais mourir à vos pieds, en vous regardant.

Fiamma était effrayée et attendrie à la fois.

— Au nom de Dieu, dit-elle, relevez-vous ; songez que l'heure avance et que l'on peut venir.

Rouvière laissa aller la main de Fiamma qu'il avait retenue, et faisant un effort, il se releva.

— J'attends les amis du comte ce matin, continua la jeune femme ; malgré toutes les précautions, ils peuvent vous voir ; il est impossible que vous conserviez

des habits qui vous trahiraient au premier regard. Vous trouverez dans une chambre voisine tout ce qui vous est nécessaire pour tromper leurs yeux. J'entends des pas sur le perron : c'est M. de Rimberg, sans doute ; il ne faut pas qu'il vous aperçoive avant que je lui aie parlé : venez.

A ces mots, elle courut à une porte placée au fond de l'appartement, entraîna Rouvière à travers un corridor, et le fit entrer dans une chambre éclairée par le soleil levant.

— Demeurez là, dit-elle, jusqu'à ce que je vous avertisse.

Et elle le quitta.

Cependant son embarras était extrême. Elle sentait l'impossibilité de cacher ce nouvel hôte, à l'insu d'Éric. Près de partir d'ailleurs, et ne connaissant personne à Marseille, elle ne pouvait sauver le fugitif sans le secours du comte. Mais comment justifier aux yeux de celui-ci l'intérêt qu'elle prenait au forçat ? Lui répéter l'histoire de Rouvière, c'eût été s'exposer à des soupçons ou à des railleries ; il fallait donc intéresser la pitié de M. de Rimberg en ne lui avouant qu'une partie de la vérité : Fiamma pensa à ce qu'elle pourrait lui dire, tout en regagnant le salon.

III.

Le comte Éric de Rimberg y était déjà et venait de se jeter sur le divan que Fiamma occupait un instant auparavant.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une force et d'une beauté peu ordinaires. Une intelligence ardente éclatait dans ses yeux et sur son front ; mais en revanche, ses lèvres respiraient la sensualité la plus grossière. Il était aisé de voir au premier aspect que le comte était un de ces philosophes dont la science aboutit à la systématisation de la jouissance. Portant dans celle-ci la subtilité de son esprit, il en avait fait un art, et ses hautes facultés n'avaient ainsi servi qu'à transformer un homme sensuel en un homme corrompu.

Nul ne savait, du reste, réaliser comme lui, dans le plaisir, toutes les extravagances du caprice ; c'était une nature avide qui avait reporté dans le domaine des sens cette soif de l'impossible et cette aspiration vers l'inconnu qui est le fond de toute âme humaine.

Il arrivait après avoir passé une partie de la nuit dans l'orgie, exalté par le vin, échauffé par la marche et le cœur inassouvi. Le sang pétillait dans ses veines comme une liqueur en fermentation. Il éprouvait cette puissance de désirs qui rend l'homme doux comme un enfant ou féroce comme un tigre, selon ce qu'il se trouve en lui d'affection morale ou de brutalité.

Lorsque Fiamma entra dans le ralon, Éric, qui jouait nonchalamment avec une boîte de pistolets posée sur la chiffonnière, se détourna et fut frappé de la langueur charmante que les émotions de la nuit avaient répandue sur les traits de la comtesse. Justement irritée de ses désordres, Fiamma le traitait depuis longtemps comme un étranger, et leur union n'était plus qu'une communauté de nom et de fortune. Le comte s'était facilement consolé de cette espèce de veuvage dans les bras de ses maîtresses ; mais il avait découvert depuis quelque temps que le vice avait aussi sa monotonie. Le même esprit d'inconstance qui l'avait fait

abandonner Fiamma pour des femmes moins belles, commençait à ramener ses désirs à celle-ci. La difficulté du retour animait d'ailleurs sa passion blâsée ; après une longue rupture, ce rapprochement avait toute l'excitation de la nouveauté.

Lorsque la jeune femme parut, il la salua donc avec une familiarité depuis longtemps inusitée entre eux et lui fit place à ses côtés. Fiamma, qui avait ses raisons pour ne point le mécontenter, vint s'asseoir près de lui.

Le comte prit ses mains dans une des siennes et de l'autre lui releva la tête pour la mieux voir.

— Vous êtes belle aujourd'hui, Signora, dit-il avec une sorte de tendresse libre.

Elle l'interrompit en rougissant.

— Je vous attendais avec impatience, dit-elle.

— Pourquoi cela ?

Promettez-moi d'abord que vous m'accorderez ce que je veux vous demander.

— Soit, répondit Éric avec distraction et en se rapprochant davantage.

Fiamma commença alors le récit qu'elle avait arrangé. Elle apprit au comte comment elle avait recueilli un prisonnier en fuite et le supplia de l'aider à

le sauver. Mais à mesure qu'elle parlait, sa voix tremblante, son sein palpitant, ses yeux humides, tous ces signes d'une émotion touchante parlaient plus vivement aux sens du comte; il jeta un bras autour de la taille de la jeune femme et essaya de l'attirer plus près de lui.

— Monsieur le comte! s'écria Fiamma, êtes-vous si dépourvu de pitié? Je vous implore pour un malheureux qui souffre; vous me voyez près de pleurer et vous ne m'écoutez point.

— Et que m'importe cet homme? c'est à toi seule que je veux penser, Signora; assieds-toi sur mes genoux.

— Éric, je vous en conjure, écoutez-moi!

— Plus tard, plus tard; si tu veux tout obtenir, sollicite-moi plus tendrement... Je t'accorderai selon que tu m'accorderas...

— De grâce, Monsieur, dit la jeune femme honteuse, songez qu'il est là, qu'il peut vous entendre.

— Eh bien, qu'il entende le bruit de nos baisers, Fiamma.

En parlant ainsi, il voulut l'effleurer de ses lèvres; l'Italienne, qui s'était contenue jusqu'alors, se leva.

— Vous oubliez ce que nous sommes l'un à l'autre!

dit-elle avec une rougeur de honte et de colère au front.

— Je n'oublie rien ; mais tu es belle, et je veux que tu sois à moi.

— Jamais, s'écria Fiamma.

Le comte s'était levé à son tour, et s'avançait vers elle.

— Monsieur le comte, dit-elle, j'espérais que vous m'épargneriez au moins ce dernier outrage ! Vous m'avez délaissée volontairement ; vous avez porté à des femmes perdues l'affection et les soins que j'avais droit d'attendre de vous. C'est à elles désormais que vous appartenez ; nos liens sont rompus, et tout amour, vous devez le savoir, est impossible entre nous.

— Mais non tout plaisir, dit Éric.

— Monsieur ! s'écria-t-elle, en reculant indignée et effrayée à la fois, vous ne voudriez pas abuser de vos forces ? J'étais seule ici tout à l'heure au pouvoir d'un forçat, et il m'a respectée ; ne pouvez-vous atteindre à la délicatesse du bagne ? Laisse-moi, ou je crie au secours.

Rimberg éclata de rire.

— Que m'importe, dit-il; on peut venir, on me trouvera près de ma femme.

— Je ne veux plus l'être.

— Et moi je veux que tu le sois. Songe, Fiamma, que nous allons partir pour un long voyage où nous nous aimerons fidèlement..... par nécessité.

La jeune femme se cacha le visage avec horreur.

— O mon Dieu, dit-elle, n'est-il donc aucun moyen d'échapper à de telles infamies?

— Aucun, Signora, car je suis votre maître.

— Mais je vous méprise et je vous hais, dit Fiamma exapérée.

— Et pourtant tu me livreras tous les trésors de ta beauté, dit le comte avec un sourire empreint d'une ardeur cynique; la force me donnera ce que l'amour me refuse. Merci, Fiamma, de m'avoir fait soupçonner un aspect nouveau du plaisir! Je t'enleverai ce qu'on m'a toujours accordé; et tu me feras connaître les voluptés d'une amoureuse violence.

En parlant ainsi, Éric s'efforçait de saisir la jeune femme.

Celle-ci sentit que ses forces l'abandonnaient, et la colère fit place aux larmes; elle se laissa tomber à genoux.

— Grâce, Monsieur ! s'écria-t-elle ; ne m'avilissez pas !

— Je t'aime ainsi, dit Éric en plongeant des mains frémissantes dans ses cheveux dénoués... Mais voici le jour, Fiamma..... les amis que j'attends peuvent venir... je t'ai trop écoutée.

A ces mots, il l'enveloppa de ses bras ; l'Italienne poussa un cri d'horreur. Se dégageant par un dernier effort, elle promena autour d'elle un regard insensé : tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte de pistolets oubliée par le comte, et elle s'élança vers la chiffonnière, mais Éric avait deviné son intention, et lui arracha les armes au moment où sa main les saisissait.

Elle allait courir à la porte du corridor pour fuir, lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Rouvière parut.

— Sauvez-moi ! s'écria Fiamma en tendant les mains vers lui.

Eric leva le pistolet qu'il avait à la main.

— S'il fait un pas, il est mort, dit-il.

— Misérable ! s'écria le forçat ;

Et il voulut s'élancer ; mais le comte fit feu. Rouvière porta la main à sa poitrine en poussant un cri, voulut

se retenir au mur, et tomba sans proférer une parole...

Le comte jeta son arme froidement.

— Je vous en avais prévenu, Madame, dit-il ; c'est vous qui l'avez voulu.

Dans ce moment, des pas pressés se firent entendre sur l'escalier ; la porte du salon s'ouvrit, et les amis attendus par le comte se montrèrent sur le seuil. Mais à la vue du cadavre, ils reculèrent.

— Quel est cet homme ? demandèrent-ils avec effroi.

Fiamma ne laissa pas à Éric le temps de répondre, et se précipitant vers le corps du forçat :

— Cet homme, lâchement assassiné par le comte, s'écria-t-elle ; je vous en prends tous à témoins... c'était mon amant.

. . . . . .

Trois mois après, Éric, forcé par le scandale de cet aveu, poursuivait, pour cause d'adultère, la dissolution de son mariage, et Fiamma se laissait condamner par les juges à la prison et à la misère.

Pour sortir d'un esclavage infâme, l'épouse du comte de Rimberg n'avait trouvé d'autre moyen que la honte.

UN DERNIER AMOUR.

UN DERNIER AMOUR.

I.

Dans un salon d'un hôtel situé rue Saint-Lazare, une femme d'environ trente ans reposait couchée sur un canapé, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée et les yeux fixés au plafond. Son visage avait pu être agréable avec la coloration de la santé et le sourire de la joie; mais, comme tous ceux dont la beauté est un peu vulgaire, les larmes l'avaient enlaidi. Son front n'était ni assez large, ni assez pur pour porter cette sublime paleur, diadême poétique que la douleur accorde quelquefois à ses élus ; sa pâleur, à elle, était de l'épuisement. Ses traits raccourcis, que la gaîté embellissait autrefois, avaient pris dans la tristesse une lourdeur triviale, et l'embon-

point de sa taille nerveuse formait, avec l'expression désolée de son visage, une sorte de contraste choquant.

Du reste, si l'harmonie manquait à l'ensemble de cette femme, si sa douleur était dépourvue de grâce, la force passionnée était puissamment empreinte en elle, et débordait de tout son être. On la sentait voltiger autour de sa chevelure fauve et onduleuse, s'exhaler de ses narines gonflées, jaillir de ses prunelles, dont le bleu grisâtre donnait à son regard l'inflexible éclat de l'acier. C'était évidemment une de ces natures absorbantes et absolues, qui ne s'épouvantent que de ce qui est facile et calme; un de ces cœurs qui, une fois touchés, se referment sur une affection, et qu'on ne peut plus détacher qu'en les brisant.

Quiconque eût vu la femme dont nous venons d'esquisser le portrait, telle que nous l'avons montrée, dans son immobilité douloureuse, eût deviné qu'elle se trouvait alors dans ce repos terrible, qui n'est ni de l'abattement ni de la résignation, mais le silence d'une passion qui refait ses forces et reprend haleine. Un coffret, à demi-ouvert, avait été jeté sur un coussin à ses pieds, et autour étaient dispersées des lettres trop froissées pour n'avoir pas été souvent lues et

longtemps gardées sur le cœur. Leur présence seule sur le canapé révélait leur prix. C'était sans doute en les lisant que la triste jeune femme était tombée dans sa rêverie chagrine. Depuis quelques instants, elle était plongée dans une de ces contemplations intérieures, pendant lesquelles notre vie entière se concentre sur une de nos facultés, et lui donne une lucidité perçante qui franchit tous les obstacles ; elle suivait, avec les yeux de l'âme, quelque chose de lointain, de douloureux ; à voir l'indicible expression de désespoir empreinte sur son visage, il était facile de deviner que ce n'était point un malheur vulgaire dont l'image la frappait, mais qu'elle lisait une énigme funeste au fond de l'avenir, et qu'elle entrevoyait quelqu'un de ces grands désastres de cœur qui coupent la vie à sa racine.

Tout entière à cette espèce de seconde vue, elle avait perdu le souvenir de ce qui l'entourait. Cependant on eût dit que, dans cette absence de l'âme, les organes avaient conservé une habitude de perception machinale ; car son corps fut frappé d'un bruit qui la réveilla de sa vision et fit redescendre son intelligence dans le monde réel ; elle reconnut des voix et des pas qui s'approchaient du salon. Il est des instants où l'o-

bligation d'un entretien indifférent parait une intolérable souffrance, et où la parole qui trouble votre repos produit sur vous le même effet que la main qui vous tracasserait dans la somnolence demi-éveillée du matin. L'idée de recevoir des étrangers, d'assujettir son esprit endolori au travail d'une conversation oiseuse, fit tressaillir la jeune femme sur son canapé. Se rappelant qu'elle avait oublié de défendre sa porte, elle rejeta brusquement le coussin qui recouvrait ses pieds, saisit le coffret plein de lettres, et s'élança rapidement dans sa chambre.

Elle avait à peine disparu qu'un jeune homme entra suivi d'une vieille servante ; il promena ses yeux autour de lui, et n'apercevant personne :

— Ma cousine n'est point ici, nourrice ? dit-il en se tournant vers la vieille femme.

— Elle sera sortie pendant que j'étais dehors, faut croire ; elle était là quand je suis partie.

— Est-elle toujours aussi souffrante ? demanda le jeune homme avec hésitation.

— Souffrante, ça n'est pas le mot, M. Henri ; sauf qu'elle ne dort, ni ne mange, elle se porte aussi bien que vous et moi... Mais le mal, c'est dedans, voyez-

vous. Ça fend le cœur à regarder seulement; cette enfant-là ne saura jamais se faire une raison.

Le jeune homme garda un moment le silence d'un air embarrassé. Il était aisé de voir qu'il eût voulu faire une question et qu'il balançait à l'adresser, ne sachant trop si elle était convenable. Il regarda quelque temps la nourrice, puis, s'approchant d'elle, il dit enfin très-bas :

— M. Marzoi vient-il aussi rarement ?

La vieille hausa les épaules avec une expressîon dédaigneuse de mécontentement.

— Quoi donc ? Est-ce que ça a du cœur un médecin? Il sait bien pourtant que de le voir seulement ça met madame gaie comme une alouette; mais attendez qu'il se gêne ! Voilà trois jours que nous ne l'avons pas vu.

Henri baissa la tête, et il y eut encore un silence assez long. La nourrice allait le rompre pour continuer sans doute ses doléances; mais son interlocuteur, comme s'il eût déjà regretté ce qu'il venait de dire, la prévint en détournant la conversation.

— Y a-t-il longtemps qne Victorine est sortie?

— Un quart-d'heure tout au plus ; peut être même

qu'elle est ramassée dans sa chambre, comme ça lui arrive quand elle a envie de pleurer. Si vous voulez que j'aille voir, M. Henri, je lui dirai que vous êtes là.

— C'est inutile, je n'ai que peu d'instants à rester, ne la dérangez pas.

Et, sans écouter la réponse de la vieille, il s'assit familièrement comme une personne de la maison, prit un journal sur la console, et se mit à le lire avec une affectation d'intérêt qui semblait inviter la nourrice à se retirer. Celle-ci, après avoir rangé quelques chaises et tourné quelques instants autour de Henri, dans l'intention évidente de renouer la conversation, sembla enfin s'y résoudre; elle grommela entre ses dents quelques paroles inarticulées, et sortit du salon.

A peine la porte fut-elle fermée, que le jeune homme rejeta son journal, et se leva avec un mouvement à la fois brusque et triste. Il promena autour de lui un regard songeur. Tout ce qui l'entourait annonçait la présence d'une femme. Un dé d'or était tombé à terre et l'on apercevait une revue encore ouverte sous les plis d'une broderie commencée. Henri contempla ce désordre élégant avec une sorte de volupté silencieuse; il fit quelques pas vers le fond de l'appartement et s'arrêta devant la place qu'avait occupée sa cousine.

Le canapé, récemment foulé, avait conservé l'empreinte du corps qui l'avait pressé, et l'on distinguait sur le drap bleu du coussin où la tête avait reposée, la trace de quelques larmes; une lettre entr'ouverte avait été oubliée au pied du canapé. Henri parut en reconnaître l'écriture, car il pâlit légèrement à sa vue, et détourna les yeux. Mais en se levant, son regard rencontra la glace, et une sorte de commotion intérieure ébranla tout son être. Il demeura un instant immobile, lisant avec un désespoir amer sur ses propres traits, puis comme si cet aspect eût éveillé en lui d'insupportables souffrances, il se couvrit le visage de ses mains et se laissa tomber sur un fauteuil.

Du reste, si la douleur subite excitée chez le jeune homme par le reflet de ses traits pouvait sembler exagérée, elle était, en quelque sorte, justifiée par son excessive laideur. Sa taille était si petite et ses membres si grêles, qu'on l'eût pris, au premier abord, pour un enfant, si une infirmité trop visible n'eût expliqué la cause de cette faiblesse. Sa figure avait, comme celle de tous les bossus, l'expression sardonique et grimaçante que la nature paraît leur avoir infligée comme une seconde infirmité. C'était à peine si l'on pouvait découvrir, sous les lignes tourmentées

de ce visage, les lueurs d'une ineffable bonté, qui tombaient par moment d'un œil presque louche ou qui baignaient les coins de lèvres crispées. Pour comble de disgrâce, sa laideur était fardée d'une de ces fausses fraîcheurs qui ne déguisent les années que parce qu'elles n'appartiennent à aucun âge ; espèce de coloration artificielle, dont les traits reçoivent je ne sais quelle jeunesse équivoque et fanée, et qui, sans vous parer des grâces de l'adolescence vous ôte la majesté de la vieillesse.

Sans doute que la conscience de son indignité physique avait vivement saisi Henri, car il resta longtemps dans l'attitude d'un profond accablement. A la fin, pourtant, il releva la tête, et s'efforçant de secouer cette pensée importune, il reporta ses yeux autour de lui et les arrêta sur la lettre oubliée. Cette vue renoua sans doute une chaîne de pensées interrompue, car il tomba aussitôt dans une méditation profonde, à laquelle sa laideur était évidemment étrangère.

Mais, avant d'initier le lecteur au secret de cette méditation, nous croyons devoir donner quelques explications sur la jeune femme que nous n'avons fait qu'entrevoir au commencement de ce chapitre, et sur ce Henri dont nous ne connaissons encore que le nom.

II.

Restée orpheline à huit ans, Victorine avait été confiée comme pupille, à Stanislas Marcel, conseiller à la cour royale de Paris, et allié de sa famille. Ses premières années s'écoulèrent près de son tuteur, dans un éloignement complet du monde ; et lorsqu'à dix-neuf ans le vieux conseiller lui proposa de l'épouser, elle ne vit dans cette union que le moyen de continuer une existence facile, qui ne pouvait lui déplaire, puisqu'elle n'en connaissait pas d'autre. Elle était à un âge où l'on prend facilement les habitudes pour des inclinations. Comme la plupart des femmes que l'on marie à cette époque d'ignorance et d'irréflexion, elle ne considéra cet acte important que comme un joyeux déménagement célébré par des présents et des fêtes, et elle aliéna son avenir avec la gaîté insouciante du sauvage qui vend sa cabane pour une gourde d'eau de feu.

La première année s'acheva sans l'éclairer sur la faute qu'elle avait commise. Il y a, en effet, quelque chose de si délicieux et de si beau dans la mise en communauté de deux existences, que les mariages les plus mal assortis exhalent encore à leur aurore quelques parfums enivrants. Mais si Victorine ne sentit pas d'abord les épines cachées sous sa couronne de mariée, elle éprouva tout de suite l'influence dangereuse de sa fausse position. Obligée de supporter un de ces amours de vieillard, auxquels on peut s'accoutumer, mais qu'on ne partage point, elle chercha insensiblement à trouver, dans la générosité complaisante du conseiller, un dédommagement à la tolérance qu'elle montrait pour sa passion. Elle entrait, ainsi sans s'en apercevoir elle-même, dans la voie de dissimulation si fatale à la sainteté du mariage, substituant le calcul à l'entraînement, et plaçant, comme les Juifs, au seuil du Temple, le trafic sur les bords du lit nuptial. A son insu, elle s'habitua à exploiter la tendresse d'un vieillard au profit de ses caprices. Les unions où le cœur n'est pour rien ont cela de fâcheux et d'inévitable qu'elles tuent la pudeur; car l'amour seul peut rendre chaste la volupté. Victorine oublia l'une après l'autre ces timidités folles et charmantes, qui, mieux

que tout le reste, défendent une femme contre le vice.

Malheureusement, ce fut au moment même où ses forces morales faiblissaient ainsi, que le danger devint plus grand. Par suite de la vanité aveugle qui portent tous les vieillards à présenter dans le monde leurs jeunes femmes, comme une protestation contre leurs rides et leurs cheveux blancs, le conseiller Marcel fit sortir la sienne de la retraite et l'exposa à tous les orages d'une société démoralisée. A peine la jeune femme eut-elle mis le pied hors du milieu tiède et calme où elle avait été élevée, à peine eut-elle sentie l'atmosphère excitante du monde, que son âme prit feu et qu'elle fut révélée à elle-même.

Les passions qui se développent dès l'enfance empruntent à l'habitude quelque chose de placide; mais celles qui se manifestent tard, et que l'on embrasse par conséquent avec toutes les forces de la vie, ont toujours un caractère particulier d'irréflexion et de violence. Émue par la nouveauté des distractions qui lui étaient offertes, caressée dans toutes ses vanités de femme qui s'éveillèrent à la fois, Victorine se mit à courir après le plaisir, comme les enfants après les papillons, foulant aux pieds les fleurs, les blés mûrs, et laissant un lambeau de sa robe blanche à chaque

buisson du chemin. Sa position la livrait sans défense à tous les dangers. Loin d'être pour elle une sauvegarde, son mari devenait une cause de péril ; car il suffisait de le voir pour deviner que l'amour ne défendait pas cette union et pour concevoir une insultante espérance.

Victorine ne sut pas résister à l'enivrement de son triomphe : aveuglée par les hommages, elle crut qu'elle pouvait tout hasarder, et elle obéit sans crainte à ses caprices les plus étourdis. Le monde, qui l'observait, vit ses fautes et lui en fit un crime ; car le monde, si familiarisé avec les mariages immoraux, le monde, si enclin à les applaudir, conserve en dépit de lui-même un bon sens inaliénable qui le rend sévère à leur égard ; son raisonnement intéressé les approuve, mais ses soupçons perpétuels les condamnent. On crut donc à la honte de Victorine avant qu'elle en eut donné le droit ; son mari était une preuve suffisante contre elle.

Cependant la jeune femme continuait à marcher dans sa voie sans se douter de ce qui se passait. Loin d'en être avertie par l'isolement, elle voyait la foule croître à ses côtés. Les soupçons que l'on avait conçus rapprochaient le plus grand nombre, et l'appat d'un vice douteux lui fit un culte et des adorateurs plus

sûrement que ne l'aurait fait la certitude d'une vertu.

Elle commit alors des imprudences faciles à calomnier, et qui précipitent vite une femme dans cette situation désespérée qui n'a que deux issues, l'une conduisant loin du monde à la retraite et à l'oubli, l'autre s'ouvrant sur l'arène turbulente où les passions luttent contre la morale établie. Après quelque hésitation, Victorine se trouva entraînée à cette seconde issue sans l'avoir choisie, sans s'en apercevoir, et quand elle voulut se détourner, le seuil était franchi et tout espoir de retour perdu.

Sa première impression fut un saisissement d'effroi ; puis la colère lui vint à la réflexion. Elle s'indigna contre les circonstances qui l'avaient fatalement entraînée, contre les plaisirs qui l'avaient séduite, contre le monde qui, après l'avoir poussée jusqu'au précipice, la couvrait de huées et proclamait sa chute avant même qu'elle fût tombée. Elle se demanda bientôt amèrement quel avange elle pourrait trouver à valoir mieux que sa réputation. Ce n'était point une de ces vertus ancrées sur la foi, qu'aucune tempête ne peut submerger, et qui trouvent un aliment pur et fortifiant jusque dans le mépris public. D'ailleurs, elle éprouvait déjà les fascinations de l'abîme. Elle voulut parler, les cris

étouffèrent sa voix ; elle voulut se plaindre ; l'on traita ses plaintes d'hypocrisie. Alors le désespoir la prit de tant d'injustice ; elle accepta par fureur le jugement du monde, comme une victime qui brave ses bourreaux après les avoir vainement suppliés ; elle prit son parti, rit de sa honte, et ouvrant les bras qu'elle avait jusqu'alors repliés sur son cœur, elle se laissa aller dans le gouffre le long de sa pente la plus molle et la plus fleurie.

Elle commença ainsi une de ces existences de dissipation et d'entraînement qui perdent irrévocablement les femmes sincères dans leurs fautes, et qui n'ont pas assez longtemps manié le mal pour savoir lui donner une forme acceptée. Le monde, qui n'avait trouvé aucun blâme pour son mariage, se scandalisa des désordres qui en étaient la suite. Mais Victorine s'en inquiéta peu. Elle avait fait l'expérience des jugements de la foule et avait appris à les dédaigner. Comme tous ceux qui ont rompu avec les préjugés, elle trouva un orgueilleux plaisir à dépasser jusqu'à la calomnie, et l'excès de son indignation contre la société s'exprima par l'excès de son audace à la braver.

Cependant elle eut beau intéresser son amour-propre à ses fautes, au milieu des orages qui l'agitaient, elle resta triste et ennuyée. Emportée d'abord par la jeu-

nesse, elle s'était ensuite acharnée par colère à cette vie qui avait fini par se transformer pour elle en nécessité ; mais son esprit était seul entré dans la confidence de sa vengeance. Ainsi, par suite d'un phénomène moral singulier que l'on peut observer fréquemment, Victorine s'était perdue sans se flétrir entièrement. A mesure que ses désordres étaient devenus plus hardis, son âme s'était repliée davantage en elle-même et était demeurée plus étrangère aux actes extérieurs. On eût dit qu'elle l'avait précieusement mise à part de sa vie, pour s'en servir plus tard, s'il y avait lieu. Sans doute que, parmi tant de fanges, cette âme fut ternie par quelques impures exhalaisons ; mais du moins les souillures ne jaillirent point jusqu'à elle : le vice qui avait corrompu l'esprit, n'alla pas plus avant, et il resta au milieu des ruines de cette belle nature, un coin obscur où demeurèrent ensevelis les germes du dévouement et de l'amour.

Cependant, la foule n'en sut rien, car la foule n'analyse pas ; elle ne vit dans Victorine que sa coupable mobilité, et la jugea en conséquence. Le conseiller Marcel qni avait longtemps ignoré ce qui se passait, en fut averti par la rameur publique. Le coup que lui porta cette nouvelle fut terrible. Il avait conçu pour

Victorine un amour qui, comme toutes les dernières passions, avait quelque chose d'insensé. Lorsqu'il apprit que cette fleur précieuse, élevée par lui avec tant de soin, et dont le parfum devait embaumer le reste de ses jours, avait été souillée, il se sentit frappé au cœur. Il ne fit point entendre de plaintes; il ne hasarda point de rapprocher, mais il tomba gravement malade et il mourut au bout de trois jours. Victorine, qu'occupaient les bals, et qui s'informait rarement de son mari, apprit presque en même temps sa maladie et sa mort. Elle en éprouva un douloureux étonnement; mais ses larmes furent bientôt taries, elle ignorait la part qu'elle avait eu à ce malheur; elle n'y vit qu'une suite naturelle de l'âge. La disparition d'un vieillard est en effet un évènement prévu qui semble interdire les regrets. On l'attend comme nécessaire ; on l'accepte comme juste ; la sensibilité humaine est routinière et ne s'émeut que de ce qui dérange l'ordre accoutumé.

On vit, en ouvrant le testament du défunt, qu'il instituait Victorine sa légataire universelle ! Cette dernière volonté du conseiller excita quelque rumeur dans le monde. Les plus méchants rirent de la classique bonhomie du mari, enrichissant une femme qui l'avait déshonoré ; d'autres plus graves, déplorèrent qu'il

n'eût point été éclairé avant sa mort ; personne ne songea qu'il avait pu tout savoir et dédaigner la vengeance au-delà de la tombe, comme une impiété. Le monde devine tout, excepté les intentions généreuses.

Du reste, Victorine usa noblement, aux yeux de la foule, des largesses du conseiller, elle se montra généreuse à l'égard des collatéraux éloignés que le testament avait frustrés, et cette facile vertu, la seule que le vulgaire comprenne dans les âmes élevées, parce qu'elle est la moindre, ramena l'opinion publique qui s'était déclarée contre elle. Elle attacha peu de prix à ce retour de bienveillance ; mais les circonstances qui le lui avaient attiré lui gagnèrent un ami précieux.

Parmi les parents du conseiller Marcel, qui furent appelés par elle à partager la succession, se trouva un jeune homme, orphelin, pauvre et infirme. Henri Richomme avait commencé à souffrir en commençant à vivre. Affligé dès sa naissance d'une visible difformité, il avait été reçu par sa famille avec consternation, et le premier souhait formé par sa mère, en le voyant, avait été qu'il ne fût pas né. Au reste, les médecins déclarèrent, après l'avoir examiné, qu'il ne pourrait vivre, et cette déclaration fut reçue moins comme une menace que comme une espérance. Les

parents s'habituèrent dès-lors à ne voir dans ce malheureux enfant qu'une création incomplète destinée à périr bientôt. Dans cette pensée, ils se défendirent de l'aimer pour prévenir un regret, et regardant son existence comme une de ces souffrances fatales que rien ne peut soulager, ils en détournèrent les yeux.

L'enfance de Henri s'écoula donc solitaire et sans caresses. Dépourvue des grâces qui attirent l'affection, elle fut sevrée de toutes les joies vivifiantes et de cette sève d'amour qui fait fleurir le premier âge. Ainsi replié sur lui-même, sans espace, sans encouragement pour vivre, le pauvre enfant se développa avec lenteur et chétivement. L'indifférence répulsive que lui témoignèrent ceux dont il était entouré lui donna une timidité nerveuse, qui ajouta la gaucherie à son infirmité. La nature ne l'avait fait que difforme, l'éducation le rendit ridicule.

La désaffection de sa famille s'en accrut d'autant, car il devenait de plus en plus pour elle un objet d'embarras, de honte et de désappointement. Sa mère seule aurait pu lui pardonner sa laideur à force de le voir souffrir, car le cœur d'une mère est comme celui de Dieu, et pour lui toutes les indignités sont rachetées par les larmes ; mais la mère de Henri était morte

peu d'années après la naissance de cet enfant. Il ne lui restait donc désormais aucun refuge. Son père, homme probe, mais dur, avait arrangé l'avenir pour un fils valide qui pourrait continuer ses affaires ; la naissance du bossu dérangeait tous ses plans. S'il s'était résigné à ce malheur, c'était par la pensée qu'il mourrait bientôt, et maintenant voilà que le malheureux s'entêtait à vivre, inutile à tous, incapable de travail, et toujours là sous les yeux de son père, comme le souvenir vivant d'une cruelle déception.

Cette situation serait sans doute devenue la cause de souffrances intolérables pour Henri, si la mort de son père n'était survenue ; mais en le délivrant d'une persécution barbare, cette mort le laissait complètement sans ressources. Ce fut à cette époque que Victorine le connut. Il était, par sa mère, l'un des plus proches parents du conseiller Marcel, et, à ce titre, la légataire songea à le dédommager du tort que lui avait fait le testament du défunt. Elle voulut le voir, et le vague intérêt qu'elle avait éprouvé dès l'abord pour sa position, se changea bientôt en une compassion tendre et profonde. Au milieu du mépris poli dont le monde l'entourait, Victorine éprouva une inexprimable joie à pouvoir entreprendre quelque chose

d'utile et de bon. Le bien apporte toujours avec lui sa jouissance ; mais il a, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, une saveur plus neuve et plus enivrante. Madame Marcel poursuivit son généreux projet avec cette ardeur infatigable que donne un premier élan du cœur. Elle fut pour Henri la mère qu'il n'avait jamais eue ; elle l'environna de caresses, d'aisances et de soins. Elle l'aima d'abord pour faire du bien, puis elle l'aima davantage pour le bien qu'elle lui avait fait.

Le pauvre enfant fut tout étourdi d'un tel changement ; il lui sembla qu'il était mort, puis qu'il était revenu à la vie dans le paradis dont sa nourrice lui avait parlé si souvent ! Cependant peu à peu il reprit ses sens, se désaccoutuma du passé, et put comprendre que vivre ce n'était pas souffrir. Longtemps fermé, son cœur s'entr'ouvrit sous un rayon d'amour. Son enfance, qu'avaient prolongée les souffrances physiques et la dureté de ceux qui l'avaient élevé (car il avait seize ans) prit fin aussitôt qu'il eut changé de situation. Le bonheur lui donna de l'intelligence ; son âme et son corps se développèrent magiquement dans la chaude atmosphère qu'il venait de trouver ; mais tout ce développement tourna au profit de la reconnaissance. On eût dit qu'il ne se hâtait de devenir un

homme, qu'afin de pouvoir donner des preuves irrésistibles de son affection et de son dévouement.

Le culte presque fanatique qu'il avait voué à Victorine ne fit que s'accroître avec l'âge ; celle-ci, de son côté, s'en rendit digne en remplissant jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée. L'instruction de Henri avait été fort négligée, elle lui donna les maîtres les plus habiles, et, grâce à leurs leçons et à son zèle, il compléta en quatre ans les études qu'on n'achève habilement qu'en neuf années. Victorine le plaça alors dans une maison de commerce, où elle prit un intérêt en son nom. L'association prospéra, et, au bout de quelques années, Henri se trouva à l'abri des chances de l'avenir.

Mais tandis que tout lui réussissait ainsi, une circonstance survint qui dérangea la position morale de sa bienfaitrice et compromit gravement son bonheur. Cette circonstance fut la liaison de Victorine avec M. Edmond Marzoi.

Edmond Marzoi, était un jeune médecin dont la réputation avait grandi subitement, à la suite d'un concours qui lui valut l'agrégation à la Faculté de Paris, et de deux ou trois cures merveilleuses qui avait révélé son habileté. Inconnu quelques mois auparavant, il prit

place tout-à-coup parmi les illustrations de l'époque, et sembla même vouloir les effacer. Il avait en sa faveur la jeunesse, et cette première bienveillance qui accueille les gloires nouvelles, par cela seule qu'elles ne font point encore ombrage, et que la jalousie peut s'en emparer comme d'une arme contre les gloires anciennes. Il obtint ce succès si commun en France, qui conduit un homme à la célébrité sans qu'il ait d'autre peine que de s'y laisser porter, et dont le nom même exprime cette espèce d'entraînement facile et doux d'une destinée favorisée qui navigue à pleins voiles, ainsi qu'un navire sur les flots : Edmond Marzoi eut *la vogue*. Victorine ne le connaissait pas, mais elle entendait son nom et ses talents vantés partout ; or il est rare que l'objet tant loué ne nous devienne pas d'avance agréable ou répulsif. Fatiguée de ce concert d'éloges, la jeune femme s'en impatienta ; elle se révolta contre une admiration que le consentement unanime semblait lui imposer, et M. Marzoi lui devint insupportable, uniquement parce que son apologie était le lieu commun à la mode. Elle se déclara ainsi, d'abord par caprice, l'ennemie du jeune médecin, puis la discussion l'affermit dans sa malveillance, et le lui fit prendre en haine.

Comme la plupart des femmes mondaines dont le cœur a conservé quelque chose d'élevé, Victorine était bienfaisante. Elle aimait à satisfaire, dans les courts dévouements de la charité, les inclinations naturelles à son âme, et à retrouver ainsi, par instants, au milieu de sa vie factice et déchue, des réminiscences de vertu. Aussi ses matinées étaient-elles souvent employées à visiter de pauvres mansardes et à porter des consolations à des malades indigents. Ce fut près du lit d'un de ces derniers qu'elle rencontra pour la première fois M. Marzoi. Sans l'avoir jamais vu, elle s'était fait d'avance son portrait. Un homme dont on parlait tant ne pouvait être que vain, froid et dédaigneux. Elle n'eut donc garde de deviner l'illustre professeur dans le jeune homme modeste qu'elle avait sous les yeux, et quand celui-ci se fit connaître, elle crut d'abord qu'une ressemblance de nom l'abusait; mais lorsqu'elle eut acquit la certitude que le jeune médecin, pris par elle pour un débutant obscur, était bien M. Marzoi, son étonnement fit place au regret et à la confusion. Elle se reprocha ses jugements téméraires, sa malveillance irréfléchie, et, par une réaction facile à comprendre, ses préventions défavorables se transformèrent à l'instant en une vive sympathie. Elle

se crut obligée d'expier l'injustice de son hostilité passée par l'excès de son enthousiasme présent et elle intéressa son équité à sa nouvelle admiration.

La rencontre fortuite qu'elle avait faite de M. Marzoi près du lit d'un malheureux, devint ainsi la cause d'une liaison qui prit bientôt tous les caractères d'une passion violente. Le jeune médecin la partagea, mais seulement après l'avoir inspirée. Son amour naquit par la contagion de l'amour de Victorine ; il ne le créa point, il s'y laissa aller. Aussi cet attachement fut-il, de sa part, sans aveuglement. Il n'y trouva ni troubles, ni déchirements, ni palpitations, ni aucune de ces tortures alléchantes que les cœurs bien épris aiment presqu'autant que leurs joies. Il ne restait point chez lui assez de place pour tant d'amour. Depuis longtemps son cœur s'était fondu dans son intelligence. Sa maîtresse première et adorée, c'était la science ! il l'embrassait avec délire, avec jalousie; il lui avait donné toutes ses exaltations, toutes ses fièvres, toutes ses avidités. L'amour pour une femme ne pouvait être auprès de cet amour que l'affection d'un frère comparée à une affection d'amant.

Victorine, au contraire, aborda ce nouveau sentiment avec emportement. Les liaisons passagères

qu'elle avait formée jusqu'alors avaient laissé son âme désintéressée. C'était la première fois qu'elle était touchée, et qu'elle se sentait prise à un lien qui eût un point d'attache au dedans. Ce n'était plus en effet un de ces amours fugitifs de la jeunesse, fleurs parfumées que pousse alors le cœur trop plein de sève, et qui s'épanouissent, tombent et renaissent tour à tour. Victorine touchait à l'âge où les floraisons de l'âme sont achevées, et où le fruit déjà formé mûrit à la flamme des passions. Sa marche irrégulière et folle à travers la vie l'avait préparée à un attachement sérieux, bien mieux que n'aurait pu le faire une existence paisible. Elle arrivait brulée par le soleil, couverte de poussière et fatiguée, devant un oasis plein d'ombre, de gazouillement, de verdure, et cette vue devait réveiller chez elle, plus que chez aucune autre, d'irrésistibles désirs. Elle subissait une crise semblable à celle qui l'avait faite femme par les sens; elle se faisait femme par le cœur, et c'était la puberté de l'âme qui venait de se déclarer chez elle.

Son amour eut donc toute la frénésie d'une première passion, avec la ténacité invincible d'un dernier attachement. Les imparfaites voluptés qu'elle avait connues jusqu'alors n'avaient fait qu'éveiller ses curiosi

tés, aiguillonner ses ardeurs. Mais, quand elle eût senti les enivrements de la possession complète, elle se laissa emporter avec une fureur insensée à ces bonheurs ignorés; et, comme Cortès brûlant ses vaisseaux en mettant le pied sur la terre d'or, elle brûla le reste de sa vie, se condamnant à mourir sur le rivage nouveau qu'elle venait de découvrir.

Il était difficile qu'une passion poussée si loin s'accommodat du demi-amour qui lui était offert en retour. Victorine se montra chaque jour plus exigente, plus impérieuse, plus jalouse, et Edmond Marzoi en fut bientôt fatigué. Toutes ces agitations dérangeaient ses études et troublaient le calme nécessaire à son esprit. Les querelles se multiplièrent et amenèrent des brouilleries qui refroidirent de plus en plus le jeune médecin; par suite, ses visites devinrent plus rares et finirent par cesser entièrement. Les choses en étaient à ce point au moment où nous avons pris notre récit. Depuis quelque temps, Victorine semblait abandonnée, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. La veille seulement, ennuyé sans doute de ces messages, M. Marzoi avait dit au portier qu'il verrait madame Marcel dans la journée; mais la journée était presque achevée, et il n'avait point paru.

III.

Nous avons laissé, à la fin du premier chapitre, Henri Richomme dans le salon de madame Marcel, les yeux fixés sur une lettre oubliée par celle-ci dans sa fuite. Il y avait déjà longtemps qu'il était plongé dans sa méditation mélancolique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il tourna la tête.

— M. Marzoi ! dit-il en se levant.

Il eût été difficile de savoir s'il y avait, dans la manière dont ce nom avait été prononcé, de la douleur ou de la joie, du désappointement ou de la reconnaissance. Le médecin, du reste, ne parut pas avoir remarqué l'anxiété confuse avec laquelle il avait été nommé. Il s'avança vers le bossu, le salua familièrement et s'assit à ses côtés. Tous deux restèrent un instant sans parler, éprouvant l'embarras de deux per-

sonnes qui n'ont qu'un sujet commun d'entretien et qui ne veulent pas l'aborder.

Marzoi se remit le premier et parut se décider.

— J'espérais trouver ici votre cousine, dit-il.

Henri baissa les yeux, comme si ces mots eussent touché à quelque pensée gênante; il répondit pourtant d'une voix assez basse :

— Je la crois sortie.

Il y eut une pause.

— Elle m'avait écrit qu'elle était indisposée, reprit le docteur avec une sorte de mécontentement; je vois que je m'étais alarmé à tort.

Henri respira plus difficilement et resta les yeux baissés.

— Ma cousine ne vous en a point imposé, dit-il rapidement; elle souffre beaucoup et elle a besoin de vous voir.

Il s'arrêta un moment, parut faire un effort, et ajouta :

— Vous êtes trop dur avec elle, Monsieur; vous la tuerez.

M. Marzoi se recula, surpris d'un reproche aussi direct, et qui se rapportait aussi clairement à sa liaison avec madame Marcel. Il n'avait jamais pensé que cette

liaison fût un mystère pour le bossu, mais jusqu'alors celui-ci avait affecté à cet égard l'ignorance qu'un fils respectueux aurait pu feindre pour les fautes d'une mère. Edmond fut donc entièrement pris au dépourvu, et ce fut avec un manque évident d'à-propos et de sang-froid qu'il répondit :

— Je ne croyais pas exercer tant d'influence sur la santé de madame Marcel.

Henri releva la tête brusquement. Le mensonge contenu dans la réponse gauchement évasive du médecin, sembla lui remuer le cœur. Un éclair partit de ses yeux, ses lèvres s'entr'ouvrirent... ; mais il comprima presque aussitôt ce mouvement, et dit d'un ton contenu :

— Vous savez pourquoi elle souffre ; vous seul pouvez la guérir.

— Ma science est au service de madame Marcel, répondit Marzoi, toujours désireux d'éluder le véritable sens des paroles de Henri.

Mais, comme tous les gens timides, celui-ci s'était enhardi une fois le premier mot prononcé. L'espèce d'affectation avec laquelle le médecin évitait une explication l'animait d'ailleurs en l'irritant. Il s'approcha d'Edmond et posant sur son bras avec une sorte d'autorité sa main frêle et pâle :

— M. Marzoi, dit-il, je vous parle sérieusement; entendons-nous, je vous en prie. J'aurais voulu me taire sur ce sujet, mais un plus long silence m'est impossible : Ma cousine ne peut supporter votre abandon. Vous l'avez habituée à votre présence, à votre voix, à votre amour; si vous lui retirez tout cela, ce sera comme si vous lui ôtiez l'air et le soleil. On n'est pas maître d'oublier, Monsieur, croyez-moi; c'est une maladie dont il faut avoir pitié. Vous ne délaisseriez pas un mourant, parce qu'il vous aurait querellé dans le délire; ne soyez pas plus sévère avec Victorine. Je vous parle avec calme, monsieur; je ne veux ni vous déplaire, ni vous irriter; je veux seulement que vous ne punissiez pas madame Marcelle de vous trop aimer.

Marzoi fit un geste peiné et, étendant la main vers le bossu :

— Ecoutez-moi, répondit-il; je ne suis ni un séducteur, ni un fat; ce qui s'est passé sera pour moi un chagrin éternel. Si je me suis éloigné d'ici, c'est qu'on m'y a forcé; je suis parti, parce que je ne pouvais rien pour le bonheur de Victorine et parce que chacune de nos entrevues était une occasion de brouillerie et de désespoir. J'ai agi pour cette liaison comme je l'aurais fait pour un mariage régulier; madame Marcel m'a

forcé au divorce par ses tyraniques prétentions.

— Elle vous aimait tant !

— Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que l'on souffre à être tant aimé. Je n'accuse pas Victorine, je sais qu'elle a souffert autant que moi ; mais nous ne pouvons nous entendre ; elle me l'a dit mille fois ; pourquoi vouloir, dès-lors, prolonger une liaison qui la rendra malheureuse elle-même ?

— C'est qu'elle aime pour aimer, et non pour être heureuse, répondit Henri en secouant la tête ; croyez-vous, monsieur, que le cœur fasse ses affaires avec la régularité d'un marchand, et ne donne l'amour qu'en échange du bonheur ?

— A quoi sert d'aimer, alors ?

— A quoi sert de vivre ?

— J'entends la vie moins poétiquement sans doute ; mais quand j'ai aimé, c'était dans l'espoir d'être heureux.

— C'est-à-dire que vous placiez un sentiment à intérêt, et que votre cœur faisait l'usure.

— Soit, monsieur. Toujours est-il que j'avais conçu une espérance, et qu'elle a été déçue. J'aurais pu m'en consoler, peut-être, si j'avais vu que je souffrais seul, mais il n'en a point été ainsi ; je me suis aperçu

alors que nous nous étions trompés tous les deux.

— Ah ! c'était trop tard, monsieur, trop tard, s'écria Henri ; avez-vous donc cru qu'on pouvait ainsi essayer l'amour. Vous avez attiré un cœur sur le vôtre, et maintenant, parce qu'il bat trop fort, vous voulez le repousser !

— Je n'ai point cherché cet attachement, dit vivement Marzoi ; il est venu à moi sans que je le désirasse, et je l'ai accepté avec plus de regret que d'empressement. Il dérangeait les affections de toute ma vie, il troublait le calme de mes études ; il est entré dans mon sanctuaire comme un profane, et, je n'ai point eu le courage de l'en chasser, parce qu'il pleurait. Depuis deux ans, j'éprouve les remords de cette faiblesse, je puis vous paraître ridicule en cela, monsieur ; mais je crois avoir une autre mission à remplir que d'essuyer les pleurs d'une femme. Depuis deux ans, je dépense mes jours au milieu de débats puérils, vivant pour moi seul et inutile à tous. Cette vie est mauvaise et coupable. L'homme n'a pas été créé pour lui-même, il a été créé pour l'humanité. Cet amour égoïste dans lequel je me suis isolé, n'est autre chose qu'un suicide hypocrite, au moyen duquel nous désertons les rangs des travailleurs. Je ne puis continuer

dans cette voie, j'ai des engagements pris avec la science, et je veux les remplir.

Il se leva à ces mots, comme si les pensées qu'il venait d'exprimer l'eussent animé et il se mit à parcourir le salon à grands pas. Henri avait écouté avec une impatience mal déguisée, et il était aisé de voir que ce qu'avait dit M. Marzoi, heurtait toutes ses sympathies. Ces deux hommes venaient de se placer, par hasard, sur un terrain où ils devaient être ennemis. C'était l'intelligence et le cœur face à face et se déclarant la guerre.

Ce fut donc avec une amertume irritée que Henri lui répondit :

— Je comprends que l'on consume avec bonheur sa vie pour arriver, par la route de la science, à l'un de ces buts éclatants que le génie atteint une fois par siècle : *la certitude d'un doute !* Les poésies du cœur, les enivrements de l'amour et les larmes d'une femme qui prie, sont en effet bien peu de chose en comparaison !

— Ce n'est point à un doute que je marche, s'écria Marzoi en s'arrêtant au milieu du salon ; c'est à une solution définitive et complète. Voyez-vous, ajouta-t-il en posant un doigt sur son front, j'ai là une idée, une idée qui peut me conduire à deviner comment on vit !

Il s'agit de savoir seulement si l'homme n'est pas un composé de piles voltaïques et si la vie n'est pas tout simplement un mélange d'électricités différentes.

— Cela pourra-t-il vous servir à faire revivre ceux que votre abandon aura tués? demanda Henri amèrement.

Le docteur fit un geste d'impatience.

— Nous ne nous entendons pas, murmura-t-il, en saisissant son chapeau pour sortir.

Ce mouvement sembla rappeler au bossu l'objet de ses explications. Il s'avança vivement vers Marzoi et lui dit :

— Pardon, vous reviendrez, n'est-ce pas?

Mais le docteur était piqué.

— Je ne sais, j'ai beaucoup d'occupations.

— Ah! Monsieur, s'écria Henri avec tristesse, je ne puis croire que vous teniez plus à deviner pourquoi l'on vit qu'à empêcher quelqu'un de mourir!

Marzoi haussa les épaules.

— Madame Marcel a de l'expérience, dit-il, et ne mourra pas pour si peu.

Ce mot cruel était à peine prononcé qu'il le regretta, mais il était trop tard.

Henri fit un pas en arrière en fermant les poings et

ses lèvres frémirent; mais avant qu'il eût prononcé une seule parole, la porte du salon s'ouvrit d'un seul coup et Victorine parut, debout sur le seuil de sa chambre. Elle était pâle comme un morte, et son bras droit était étendu devant elle comme si elle eût voulu chercher un appui. Elle s'avança en chancelant dans le salon, s'arrêta devant les deux jeunes gens, et semblant faire un effort surhumain, elle dit d'une voix creuse :

— Henri...

Le bossu la regarda et parut comprendre, car il baissa la tête avec résignation, la salua et sortit à pas lents.

Marzoi était resté stupéfait à la même place. Victorine alla jusqu'au canapé dont elle chercha le dossier à tâtons et où elle s'assit comme un fantôme.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle.

Marzoi hésita un instant

— Un moment de dépit m'a emporté, dit-il enfin d'une voix basse et altérée; je me repens vivement d'une parole imprudente qui ne rendait pas ma pensée.

Victorine, toujours glacée et pâle, fit un geste de la main comme pour lui imposer silence.

— J'ai tout entendu, répéta-t-elle ; je vous remercie, maintenant je sais ce que je dois espérer.

Elle baissa son visage dans ses mains et resta un moment ainsi; puis, relevant la tête, elle continua du même ton lent et morne, comme si elle se fût parlé à elle même :

— Pourquoi me plaindrais-je ? cela ne doit-il pas être ainsi ? on se fait aimer d'une femme en se montrant grand, bon, noble à ses yeux ; on l'adore comme une divinité, on l'enivre, on la rend folle; puis, quand le dégoût vient, on cherche dans sa vie s'il n'y a pas quelque souillure que les larmes n'auront pu effacer et quand on l'a trouvée, on s'en empare comme d'un trésor, on le lui reproche avec un joyeux orgueuil, et on s'eloigne dédaigneusement en lui jetant au visage la boue du passé.

Elle se tut un instant, puis reprit avec plus de vivacité :

— Peut-être, pourtant, cette femme s'est bien repentie, a bien pleuré ! Mais qu'importe ! ceux qui n'aiment plus ne croient ni aux pleurs ni aux repentirs. D'ailleurs on est si fort contre celle qui a failli ! On la tient par sa faute comme un esclave par sa chaîne, et si elle pleure trop haut, si elle se plaint, on lui enfonce froidement un souvenir dans le cœur, et alors il faut bien qu'elle baisse les yeux et qu'elle se taise ! Oh !

je comprends, je comprends, cela doit être ainsi.

Madame Marcel se cacha encore le visage; tout son corps tremblait. Marzoi s'approcha d'elle et lui dit d'une voix très-émue :

— De grâce! pardonnez-moi, Victorine; j'ai eu tort. Vous me voyez navré du mal que je vous ai fait.

— Allons donc! Monsieur, est-ce qu'une femme comme moi mérite de la pitié? est-ce qu'une femme comme moi peut souffrir?

— Victorine!...

— C'est ma faute, d'ailleurs; pourquoi vous ai-je aimé? Vous ne me le demandiez pas; vous m'avez prise pour maîtresse par compassion, *parce que je pleurais;* vous venez de le dire. Vos joies, vos protestations, vos caresses, tout ce qui m'a rendue heureuse, ce n'étaient que des aumônes!... Et j'oserais me plaindre, moi, quand vous avez eu la générosité de me tromper ainsi deux ans! oh! je serais bien ingrate!...

— Victorine, sur mon honneur, je vous ai aimée, véritablement aimée...

— Mensonge!

— Je vous ai aimée, mais nos deux natures se repoussaient, vous avez pu le voir vous-même; nous

espérions être heureux ; l'expérience nous a cruellement désabusés.

— Une expérience, s'écria madame Marcel, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec démence ; ah ! c'est bien cela, Monsieur ! vous avez voulu faire une expérience sur un cœur ! vous y avez enfoncé l'amour comme un scalpel dans un membre malade ; et après l'avoir retourné dans la plaie, vous l'en retirez tranquillement, en disant : Je me suis trompé ! sans vous inquiéter si la vie ne va pas sortir par la blessure que vous avez faite.

— Par grâce !...

— Mais non, folle que je suis, vous ne craignez point cela ; vous me connaissez trop bien ; *une femme comme moi a de l'expérience et ne meurt pas pour si peu.*

— Au nom du ciel ! s'écria Marzoi avec un geste de désespoir ; assez, Victorine, assez !

Mais elle n'entendait plus ; l'œil hagard, elle continua avec un sourire livide :

— Voyez pourtant, les hasards sont heureux ! Il y a des gens qui vous aiment trop pour vous dire en face ce qu'ils pensent de vous ; ils gardent ces confidences pour les autres, quand ils vous croient loin ; alors il

suffit que vous surveniez, que le désir vous prenne d'écouter la voix aimée, et une porte entr'ouverte vous fait mieux connaître une âme en quelques minutes que deux années d'intimité et d'amour.

Puis, comme si elle eût cédé à un transport d'indignation; elle se leva en s'écriant :

— Ah! c'est bien lâche! insulter une femme parce qu'elle est perdue, une femme qui n'est point là, une femme qui vous aime; quand elle est seule, qu'elle ne peut se venger; la tuer à terre! ah! c'est lâche! c'est lâche! c'est lâche!

— Madame! s'écria Marzoi, nous ne nous reverrons jamais. Adieu!

Victorine tressaillit et resta immobile. Ces mots et le mouvement du médecin semblèrent abattre subitement sa colère.

— Edmond! cria-t-elle au moment où celui-ci ouvrait la porte du salon.

L'accent avec lequel ce mot avait été prononcé, fut tel que Marzoi s'arrêta.

— Que voulez-vous? demanda-t-il sans se détourner.

— Edmond! répéta la même voix et cette fois, le médecin ne put s'empêcher de lever les yeux; Victo-

rine était devant lui, droite, les bras étendus, effrayante de douleur.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il plus bas en détournant la tête.

La jeune femme porta ses deux mains à son front, puis à son cœur; elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Mon Dieu! qu'ai-je donc dit? s'écria-t-elle, mais je suis folle! je suis folle!

Elle se laissa tomber à genoux en sanglottant.

— Edmond, je n'ai rien dit, je n'ai rien voulu dire; reste, oh! mon Dieu! ne t'en va pas! Edmond, tu vois bien que je suis une pauvre insensée, tu vois bien que je me repens, que je pleure, que je te demande pardon, pardon! pardon!

Elle embrassait les genoux de son amant.

— Oh! je t'en conjure, parle-moi, regarde-moi; je te dis que je suis folle; on a pitié d'une folle. Dis-moi que tu ne t'en iras pas. Ecoute, je ferai tout ce que tu exigeras, je ne me plaindrai plus, je ne me mettrai plus en colère, je serai gaie. Mon Dieu! mon Dieu! il détourne la tête encore! Edmond, mais que veux-tu? dis-moi! j'obéirai à tout; je ne mérite pas ton amour, c'est vrai; mais je t'aime tant, j'ai tant be-

soin de toi ; si tu ne peux pas m'aimer, eh bien ! ne m'aime pas, mais garde-moi comme une malheureuse que tu viendras voir à tes moments perdus. Tout, tout ce que tu voudras, pourvu que je te garde. Oh ! mais réponds-moi donc ! es-tu encore irrité ? maudis-moi alors, frappe-moi, écrase-moi sous tes pieds, mais parle-moi, dis mon nom, Edmond ! mon Emond ! ah ! tu pleures, tu me pardonnes, et tu reviendras, n'est-ce pas que tu reviendras ?

— Je reviendrai, dit Marzoi, en laissant tomber ses bras sur les épaules de Victorine avec un accablement triste et attendri.

Elle saisit ses deux mains et les couvrit de baisers.

— Tu es un ange ! dit-elle.

Marzoi passa le reste du jour avec madame Marcel ; mais, malgré les élans de tendresse de celle-ci, il ne put retrouver près d'elle ses transports d'autrefois. Hélas ! le fiel de la colère et de la jalousie était tombé dans cet amour, et en avait à jamais empoisonné la douceur. C'était désormais une de ces affections dévastées, stériles pour toute volupté et où ne peuvent plus éclore que la défiance et le regret.

IV

La réconciliation de Victorine et de Marzoi fut de peu de durée. Sans en venir à une rupture ouverte, Marzoi recommença à négliger madame Marcel, et s'occupa presque exclusivement de ses études commencées. Nous l'avons déjà dit, c'était un de ces esprits lumineux, hardis, aventureux, qui ne peuvent jamais jeter l'ancre dans le domaine du connu, et qui, les yeux sur les étoiles, naviguent sans cesse vers une nouvelle Amérique intellectuelle; véritables poètes qui marchent l'œil inspiré et l'entousiasme au cœur, au milieu de la mystérieuse nature, interrogeant les lois éternelles, écoutant les voix cachées, et cherchant à noter quelques traits de l'harmonie universelle.

En se livrant à des recherches sur le fluide nerveux, Marzoi avait découvert que l'emploi d'agents électriques produisait sur un organe malade une action aussi

étendue que la maladie elle-même, et, il en avait conclu que celle-ci pourrait bien n'être, en définitive, qu'un dérangement dans l'équilibre des électricités humaines. Il avait trouvé dans ses expériences que deux liquides différents, placés dans un même tube, formaient une pile, un élément galvanique, et pouvaient réagir l'un sur l'autre pour se décomposer, lorsqu'ils sont unis par un corps conducteur. Cette découverte lui avait fait penser que du sang artériel et du sang veineux en contact, pouvaient réagir également l'un sur l'autre, et qu'il en pouvait résulter des sécrétions, des productions de chaleur, enfin tous les phénomènes ordinaires de la vie. Il cherchait maintenant à éclaircir ses idées, à les compléter, et quoique rien de définitif ne lui eût encore apparu, il lui semblait cependant entrevoir vaguement dans ces phénomènes quelque grande loi de l'existence universelle que l'on devait découvrir un jour et vers laquelle poussait tous les progrès scientifiques de l'époque. Aussi la préoccupation de cette recherche l'absorba-t-elle bientôt entièrement et le détourna-t-elle de toute autre pensée. Il en vint à perdre l'attention pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à ses observations. Chaque fait passait au creuset de son idée fixe, et

insensiblement sa vaste intelligence se rapetissa ainsi au rôle d'une éprouvette dans laquelle tout venait se soumettre à une expérience inévitable. Pour concentrer ses forces autour d'une idée, Marzoi retira la vie du reste de son âme et y laissa tout tomber en ruines. Son horizon borné ne lui montra plus ce qu'il voyait autrefois. Il cessa d'abord de s'intéresser à ce qui ne rentrait pas dans ses études, puis bientôt il cessa de le comprendre. Enfin il déserta insensiblement ses souvenirs et devint chaque jour moins intelligent de ce monde du cœur, dont il n'avait jamais, du reste, connu que les abords.

Par suite d'un phénomène moral, bizarre, mais souvent observé, l'amour de madame Marcel paraissait croître à mesure que celui du médecin s'éteignait. Plus la préoccupation de ce dernier devenait distraite et indifférente, plus la passion de sa maîtresse se montrait ardente dans ses poursuites, importune à demander du retour. Victorine s'acharnait à une tâche impossible, comme si elle y eût été forcée par quelque loi fatale, et, semblable aux Danaïdes, elle ne cessait de verser ses larmes, ses prières, son amour dans ce cœur sans fond où rien ne restait.

Du reste, si elle ne s'aveuglait pas sur la froideur

de son amant, elle en méconnaissait complétement la véritable cause. La science ne lui avait jamais semblé que le prétexte de l'abandon dont elle souffrait, et elle n'en avait toujours cherché le motif réel que dans un nouvel amour d'Edmond. Rien n'avait pu la dissuader à cet égard. Il est des entraînements tellement étrangers à certaines natures que l'évidence même ne peut les convaincre de leur réalité et qu'elles refusent d'y croire par la seule raison qu'elles ne peuvent les éprouver. Madame Marcel, livrée à toutes les tortures d'une vague jalousie, s'épuisa donc en perquisitions infructueuses pour en découvrir l'objet. Sa passion lui apprit la patience, elle essuya ses yeux, tranquillisa son âme pour mieux voir, et se mit à épier son malheur avec une tenacité minutieuse, prévoyante et sagace. Rien ne lui coûta pour parvenir à son but. Après avoir tout essayé, elle eut recours à l'espionnage, elle se fit rendre compte jour par jour, des démarches de Marzoi. Ce moyen parut enfin lui réussir. Un soir qu'elle se trouvait seule, assise sur sa causeuse, feuilletant avec distraction un roman nouveau, la vieille nourrice, qui était la confidente de ses peines, entra doucement avec un air joyeux et empressé.

— Madame, dit-elle à voix basse, je sais du nouveau.

Victorine se détourna vivement.

— Qu'est-ce, Catherine, qu'as-tu appris? demanda-t-elle.

— Je sais où il passe ses soirées.

— Où donc?

— Rue de Sorbonne, dans une maison à cinq étages, près la rue des Mathurins.

— Et qu'y va-t-il faire?

— Ah voilà! j'ai pris des informations; il paraît qu'il soigne une vieille dame qui loge au quatrième et qui est malade depuis longtemps.

— Et que me fait cela, nourrice? ce n'est pas la liste de ses malades que je veux avoir.

— Attendez, attendez donc un peu, maîtresse; on dit aussi que la vieille dame à une nièce qui est lingère.

Victorine tressaillit et se redressa.

— Une nièce, dit-elle vivement, jeune?

— Toute jeune.

— Et jolie?

— Un beau brin de fille, à ce que dit la fruitière.

— Et y va-t-il tous les soirs?

— Tous les soirs, à pied; son cabriolet vient le prendre plus tard chez ses connaissances, là où il va finir la soirée.

Ce rapport leva tous les doutes de Victorine ; l'infidélité d'Edmond lui parut prouvée ; tout s'expliquait clairement pour elle. La vieille femme que Marzoi allait soigner n'était évidemment qu'un prétexte ; sans cela, pourquoi ce mystère dont il s'entourait ? Pourquoi cette précaution de n'aller qu'à pied, le soir, clandestinement ? Puis une visite de médecin ne dure pas deux heures ; il était clair que Marzoi venait pour la jeune ouvrière, c'était pour elle que Victorine avait été délaissée.

Une fois cette idée adoptée, madame Marcel l'embrassa avec une sorte de joie furieuse. Jusqu'alors elle n'avait pu s'en prendre à personne de ses souffrances, il lui avait fallu s'irriter à vide, et son désespoir avait insensiblement dégénéré en un abattement sans résignation ; mais ce qu'elle venait de découvrir la ranima en donnant un objet à sa colere. Ses vagues soupçons prenaient enfin une forme et un nom ; elle pouvait enfin consoler sa douleur par une haine ; elle avait une ennemie !

Sa décision fut prise à l'instant, avec cette audace spontanée et sans délibération qu'inspirent les grandes circonstances ; elle résolut de connaître la jeune fille de la rue de Sorbonne, et de voir par ses yeux ce

qu'elle avait à craindre d'une pareille rivale. Sans attendre au lendemain et quoiqu'il fût déjà tard, elle sortit seule de l'hôtel, et s'achemina, cachée sous son voile, vers la maison indiquée. Les femmes qui n'ont jamais parcouru le soir, à pied, certaines rues de Paris, ne connaissent que le moins curieux des deux mondes qui composent la grande ville. Aussitôt que l'ombre a couvert la cité et que le brouillard malsain qui l'enveloppe chaque nuit, s'est abattu sur ses rues fétides, on y voit paraître une population étrange et sans nom que l'on n'a vu nulle part ailleurs. Ce sont des hommes à figure terreuse, aux vêtements déformés, qui semblent marcher sans but et qui s'arrêtent sans cause ; des femmes échevelées qui se promènent dans le ruisseau en souliers de satin ; des vieilles hideuses qui vous appellent tout bas et des enfants hâves qui vous murmurent à l'oreille des mots horribles qui n'appartiennent à aucune langue. Tout cela vient je ne sais d'où ; on les voit sortir de terre, s'élever derrière les bornes des carrefours, poindre de chaque entrée ténébreuse : on dirait ces larves sorties de terre après une pluie d'orage et dont la multitude immonde envahit nos jardins. Cela marche, s'agite et grouille dans la fange au milieu d'une atmosphère infecte d'hydrogène,

et l'on entend monter de cet amas sordide et vivant je ne sais quel rauque grognement de joie. On sent qu'il s'en exhale comme une odeur de vice qui prend au cœur !

C'était la première fois que madame Marcel se hasardait de nuit et seule dans des rues mal hantées. Malgré ses préoccupations, elle fut singulièrement saisie lorsqu'elle se trouva isolée au milieu de cette foule inconnue. Deux ou trois fois, en voyant des figures équivoques s'approcher, elle doubla le pas avec effroi. Cependant, loin d'être abattue par les frissons de terreur, sa résolution s'en augmentait. Plus sa démarche lui paraissait hardie et nouvelle, plus elle convenait à son exaltation ; elle y tenait d'autant plus qu'elle lui coûtait davantage ; le danger l'animait tout en la remuant, et la fièvre nerveuse que lui donnait l'inquiétude accroissait la fièvre de son âme ; elle éprouvait quelque chose de ce que doit éprouver l'homme qui marche pour la première fois au milieu des balles ennemies, ému, troublé, mais l'œil sur son drapeau et résolu, s'il le faut, à bien mourir.

Ces tressaillements ne la détournèrent donc pas d'un seul pas. Elle finit par maîtriser sa peur, et quand elle arriva rue de Sorbonne, sa résolution s'était ac-

crue au point de lui rendre tout facile. Elle reconnut la maison qui lui avait été désignée avec cette lucidité rapide que donne l'exaltation extrême, monta au quatrième, sans réflexion et sans crainte, comme si elle fût venue pour une visite ordinaire, et entra hardiment.

Elle se trouva dans une chambre sans lumière; mais au fond une porte mal fermée permettait d'apercevoir une seconde pièce éclairée. Victorine se dirigea à tâtons de ce côté, frappa, et ne recevant pas de réponse, elle poussa la porte en s'arrêtant sur le seuil. Cette seconde chambre était vide comme la première. Une chandelle, plantée dans une bouteille et posée sur une chaise dépaillée, permettait seulement d'en apercevoir la malpropreté et le désordre. Dans un coin, on voyait jetés pêle-mêle divers ustensiles de cuisine; un pain était déposé sur la cheminée entre des chandelles et des brosses à cirage, tandis que le lit, sans rideaux, encore couvert d'assiettes ébréchées et de verres crasseux semblait avoir servi de table à manger.

Au fond, sur une vieille commode à garnitures de cuivre, Victorine remarqua une machine électrique, des bouteilles de Leyde et plusieurs autres instruments de physique dont elle ignorait l'usage.

Pendant qu'elle examinait avec surprise cet étrange *capharnaum*, un grognement plaintif se fit entendre près d'elle. Elle se retourna, et un objet qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors frappa ses regards.

Sur un vieux fauteuil de paille, caché par l'ombre que projetait le pied du lit, s'agitait je ne sais quoi de confus, que l'on pouvait prendre, au premier aspect, pour un amas de guenilles souillées. Mais en regardant avec plus d'attention, on distinguait comme une forme humaine, quelque chose d'animé impossible à définir. Du reste, l'incertitude de madame Marcel fût bientôt dissipée, car un second soupir se fit entendre; ce qu'il y avait sur le fauteuil se remua et l'on vit une tête sortir des haillons. Victorine fit un pas vers le lit.

— Madame Godard ? demanda-t-elle.

La masse informe poussa un gémissement rauque, puis la tête se retourna du côté de la jeune femme, qui aperçut un hideux visage d'idiote. Elle recula presque effrayée ; la tête resta une minute dans la même position, fixant sur Victorine un regard hébété; puis, comme cédant à l'affaissement, elle se laissa retomber et disparut dans les guenilles dont elle était entourée.

Dans ce moment, un bruit de voix retentit sur l'es-

calier : Madame Marcel repassa vivement dans la première pièce ; mais à peine y avait-elle fait quelques pas que la porte extérieure s'ouvrit et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était Marzoi.

Elle n'eut que le temps de se jeter de côté ; la chambre était si obscure qu'ils passèrent sans l'apercevoir.

Ils entrèrent dans la seconde pièce, et elle les entendit bientôt qui causaient à demi-voix. L'occasion était trop favorable pour ne point la saisir. Madame Marcel s'approcha avec précaution et prêta l'oreille : Marzoi continuait une explication commencée.

— La paralysie des membres a déjà disparu presque entièrement, disait-il ; celle du cerveau même s'est modifiée, et lorsque je soumets la malade à l'action de la machine ou des piles, l'intelligence se met en mouvement ; vous allez le voir vous-même tout-à-l'heure.

Victorine entendit disposer la machine et pendant quelque temps les deux médecins gardèrent le silence, uniquement occupés des préparatifs.

— Concevez-vous, dit tout-à-coup Marzoi, où j'arrive si je réussis à rendre l'intelligence et le mouvement à cette femme ! J'ai trouvé le réservoir de la vie universelle, j'ai conquis le cerveau et j'y fais germer

la pensée. Après cela, que Dieu me donne un peu de matière humaine, et je fais un homme aussi bien que lui.

— Ceci serait merveilleux, répondit l'étranger.

Marzoi se promenait à grands pas, livré à un enthousiasme qui s'accroissait insensiblement.

— Et cet immense problème, dit-il tout à-coup, en s'arrêtant devant l'idiote, il est là, dans cette masse de chair, qui à ce moment s'ignore elle-même. Si vous saviez combien cette femme m'est chère! plus chère que tout au monde!... Cette femme, songez-donc! c'est tout! c'est la gloire! c'est la science! avec elle, je puis devenir le plus grand homme des temps modernes. C'est ma Galatée! La nuit je rêve d'elle; nouveau Pygmalion, je la vois sortir de son enveloppe de pierre, je la sens qui vit, qui marche et qui me parle.

— Je comprends cela, dit le jeune médecin en souriant; vous en avez fait votre maîtresse, comme Agrippa de la cornue dans laquelle il cherchait le grand œuvre. Ce qui vous plait chez elle, ce n'est point elle, c'est votre idée que vous avez attaché à son sort, de sorte que penser, pour vous c'est aimer. Jamais une femme belle et bien portante n'aurait pu vous attacher si vivement.

Marzoi haussa les épaules.

— Une femme belle et bien portante n'apprend rien, dit-il.

Cette réponse effrayante avait été faite avec un sérieux si calme que Victorine se sentit froid jusqu'au cœur; elle venait de comprendre son amant tout entier.

— Mais commençons, reprit Marzoi qui avait achevé ses préparatifs; vous allez juger vous-même des efforts.

Pendant quelque temps on n'entendit que le frottement de la roue de verre contre les coussins et le cliquetis des tiges de cuivre; mais tout-à-coup l'idiote poussa un léger soupir.

— Ecoutez! s'écria Marzoi avec une expression joyeuse; l'électricité se dégage. Bientôt les plaintes de la malade se multiplièrent, et ses membres commencèrent à s'agiter.

— Appliquons maintenant les piles, dit Marzoi, la machine ne fournit point assez.

Les piles furent chargées et les gémissements de la malade se firent entendre de nouveau, mais plus aigus, plus intelligents. L'idiote murmura quelques mots, et ses gestes devinrent pleins de justesse et d'expression : le docteur était dans l'ivresse.

Victorine avait suivi toute cette scène, d'abord avec un étonnement curieux, puis avec une sorte d'horreur. Les deux hommes, entourés de leur mystérieuse machine, torturant une idiote, et cherchant à faire une femme d'un automate, lui produisaient l'effet des enchanteurs du moyen-âge ; il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'impie et de profanateur dans cette lutte de la science contre Dieu. Cependant les douleurs de la malade parurent devenir intolérables, et Marzoi fut obligé de suspendre ses opérations. Il fit à l'idiote quelques questions auxquelles elle répondit ; mais elle parut retomber bientôt dans son accablement, et murmura quelques mots sur le ton chantant d'un enfant qui se berce et s'endort ; puis Victorine entendit le bruit d'une respiration égale et paisible.

— Maintenant elle dort, dit Marzoi ; c'est l'issue ordinaire des crises que détermine chez elle l'absorption de l'électricité.

Ils continuèrent quelque temps à voix basse une discussion médicale que Victorine ne put suivre, puis s'approchèrent de nouveau de la malade.

— Cette femme n'est point seule ici, sans doute, demanda l'étranger : quelqu'un lui donne des soins?

— Elle demeure avec une nièce qui ne l'a point mise à l'hôpital, parce que la vieille a une petite rente dont elle profite. C'est une lingère qui travaille le plus souvent au-dehors, et vous pouvez voir, au désordre de cette chambre, qu'elle s'inquiète peu de sa tante. Du reste, cet abandon me plait ; je puis mieux juger des effets de mon traitement.

Tout en causant, les deux médecins étaient entrés dans la seconde chambre : Victorine se rangea dans l'ombre, ils sortirent sans l'apercevoir.

Après avoir entendu le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier, elle resta encore longtemps appuyée contre le mur, immobile et abîmée dans ses rêveries. Enfin, se redressant tout-à-coup, comme si elle eût pris une grande résolution.

— Moi aussi, il m'aimera, dit-elle.

Et étendant devant elle ses mains qui tremblaient convulsivement, elle trouva la porte et quitta l'appartement de l'idiote.

V.

Deux jours après sa visite rue de Sorbonne, madame Marcel était au lit, atteinte d'un mal qui l'avait frappée subitement et sans cause connue. Marzoi, appelé sur-le-champ, déclara que cette indisposition serait peu de chose; mais, contrairement à ses prévisions, elle s'aggrava de plus en plus et résista à tous les remèdes. Cette opiniatreté de la maladie réveilla l'attention du docteur; il commença à s'y intéresser. Ses soins devinrent plus attentifs, ses visites plus fréquentes, ses conversations plus longues. Vingt fois il crut avoir trouvé la marche à suivre pour combattre le mal; mais toujours, après quelques jours de succès, au moment où, plus tranquille, il devenait moins assidu,

celui-ci reparaissait avec une violence et une spontanéité inexplicables.

Marzoi fut piqué d'un étonnement curieux, il lui sembla qu'un défi était jeté à sa science. Cette maladie paraissait en effet douée d'intelligence. Trompeuse dans ses symptômes, parfois simple et en quelque sorte naïve, parfois complète et mystérieuse, cédant et résistant tour à tour, on eût dit une femme avec ses fines et capricieuses coquetteries.

Après avoir épuisé les moyens habituels, sans avoir pu rien obtenir, Marzoi eut recours à l'électricité. L'effet favorable fut quelque temps avant de se faire sentir, mais enfin il se déclara évident, durable et progressif. Le triomphe l'énivra et lui fit presque retrouver son amour pour Victorine. Il devint empressé, questionneur, inquiet et caressant. Chaque jour, il passait plusieurs heures près du lit de madame Marcel, et jamais celle-ci ne l'avait vu, aux moments les plus beaux de sa passion, aussi attentif à tout ce qui pouvait lui plaire. Malgré ses dures expériences, elle se laissa aller à cette trompeuse tendresse ; elle s'encouragea elle-même à la crédulité. Semblable à ces malheureux qui se sont endormis sur leur faim, et qui, se voyant en songe assis à un festin, s'efforcent de ne

point s'éveiller, elle se prêta à l'heureuse chimère qui l'abusait, elle se persuada qu'elle avait rencontré dans le cœur de Marzoi une corde qui vibrait encore et qu'elle pourrait retrouver près de lui ses ivresses d'autrefois. Elle ne voulut point s'arrêter à la pensée que ce qu'il aimait en elle, ce n'était point elle, mais sa maladie ; elle avait besoin de son illusion ; car la vérité, c'eût été la mort, et elle eût bien voulu ne point mourir encore ! Les fragiles espérances, qu'elle s'était créées à elle-même l'avaient réhabituée à vivre ; puis elle éprouvait cette avidité d'existence, ce besoin de respirer, de voir le ciel et d'aimer, qui s'empare de nous pendant les convalescences. Elle repoussa donc les soupçons, ferma les yeux et s'efforça d'être abusée le plus longtemps qu'elle le pourrait.

Henri Richomme lui servit d'auxiliaire dans cette tâche difficile. Il avait compris qu'elle ne vivait plus que de son erreur ; et avec ce dévouement sublime des cœurs simples, il avait abjuré sa propre raison pour adopter la folie de madame Marcel il s'était mis à croire comme elle à l'amour de Marzoi, et lorsque la foi de la malade faiblissait, c'était lui qui la ranimait en trouvant toujours des preuves ou des excuses.

Il ne s'était point du reste borné à ce rôle : établi

près du chevet de Victorine, depuis le commencement de sa maladie, il s'était entièrement consacré à elle. Ses soins avaient d'abord causé à madame Marcel plus d'impatience que de plaisir ; ce visage pâle et consolateur qui se penchait sans cesse sur elle dérangeait son désespoir ; elle eût voulu être délaissée et jouir de cette gloire amère d'un malheur entier. Elle repoussa donc les premiers empressements de Henri avec une sorte de colère, mais le bossu ne se rebuta point, il ne fut même pas triste ; il reçut les duretés de la malade avec pitié et tendresse comme les signes d'une cuisante douleur. Tous les traits s'émoussèrent contre son invulnérable bonté, il accepta tout de Victorine ; comme les jeunes mères acceptent les coups de leurs nouveaux-nés, avec des caresses et des sourires. Tant de dévouement désarma madame Marcel. Elle s'accoutuma d'abord à souffrir le bossu près d'elle, puis, bientôt, à en avoir besoin.

Comme tous les êtres faibles et dont les premières années ont été livrées à l'abandon, Henri avait contracté des habitudes de ménage ; il possédait cette prévoyance de détail, cette adresse attentive, apanage ordinaire des femmes et qui les rend si merveilleusement propres à adoucir les gênes de la maladie. Ses

soins furent donc matériellement utiles à Victorine. Mais ce qui leur donna une valeur et une grâce inappréciables, ce fut l'intelligence avec laquelle il les progua. Un instinct de cœur conduisait le bossu, il devinait le désir que sa cousine n'avait point achevé de former, il prévenait le chagrin qu'elle n'avait point encore soupçonné. Chaque objet semblait venir sous sa main à l'appel intérieur de son souhait, comme si elle avait eu à ses ordres un de ces génies familiers de l'Écosse, qui se chargent de prévenir tous nos vœux. Henri ne la quittait jamais qu'aux instants où le désir lui venait d'être seule. Alors, lui aussi cherchait un lieu caché où il put donner cours un moment à sa tristesse si péniblement déguisée : il vidait son cœur des larmes qui s'y étaient amassées, et, vivifié par cette crise, il revenait plus fort, plus patient et plus tendre, heureux d'avoir eu à lui toute une heure pour pleurer.

Cependant l'assiduité de Marzoi décroissait avec la maladie, et à mesure que la convalescence s'affermissait, ses visites devinrent moins fréquentes. Bientôt il ne fut plus possible à Victorine de se faire illusion. Un jour qu'elle avait rêvé longtemps et douloureusement à ce nouvel abandon, Marzoi, qui n'était point venu depuis l'avant-veille, entra tout-à-coup, et madame

Marcel n'eut pas le temps d'essuyer les larmes qui couvraient ses joues ; le docteur s'arrêta étonné.

— Qu'avez-vous, demanda-t il ?

— Ah ! vous voilà, s'écria la malade en lui tendant les deux mains avec tendresse ; mon Dieu ! vous voilà donc enfin !

Marzoi prit une des mains de Victorine et par habitude lui tâta le pouls.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cela ? Vous êtes tout agitée ; vous avez un peu de fièvre.

Madame Marcel retira sa main.

— Est-ce que vous vous êtes trouvée plus mal depuis que je ne vous ai vue ?

Elle fit signe que non.

— Allons, je vois ce que c'est ; des idées tristes qui vous sont venues ; la tristesse ne vaut rien dans les affections gastriques ; pourquoi ne pas vous distraire, recevoir quelques personnes ?

Victorine ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard si désolé qu'il se sentit embarrassé. Il se tut quelques instants, puis haussa les épaules et reprit avec un léger soupir :

— Vous repoussez les distrations et pourtant cette vie retirée vous tue. Vous êtes si faible, si nerveuse ;

un rien vous exalte ; vous avez eu quelque contrariété qui vous aura fait mal ; n'est-ce pas vrai ?

Victorine croisa les mains et ferma les yeux.

— Il ne sait même pas pourquoi je souffre, murmura-t-elle.

Marzoi n'entendit pas. Le menton appuyé sur une canne à pomme d'or qu'il portait depuis quelque temps comme le symbole d'une vieillesse anticipée, il paraissait réfléchir profondément ; enfin, il se détourna vers le lit pour considérer la figure plombée de madame Marcel : deux larmes glissaient encore lentement le long de ses joues hâves et flétries. Marzoi sembla alors se rappeler qu'elle pleurait lorsqu'il était arrivé.

— Vous ne m'avez point dit ce que vous aviez, lui dit-il de ce timbre caressant qui était naturel à sa voix et qui lui donnait, même à son insu, une expression de tendresse : vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

— Que peut-il m'arriver de fâcheux maintenant ?

— Alors, c'est votre santé qui vous inquiète ? Mais soyez donc sage, dans quelques jours vous serez sur pied ; vous voyez bien que je ne vous traite plus en malade et que je viens plus rarement ; cela seul doit vous prouver que je vous regarde comme guérie.

— C'est vrai, dit Victorine d'une voix déchirante.

Marzoi se leva :

— Du courage, voyons ; le printemps vient, et si vous voulez me croire, vous irez le passer à la campagne, en Normandie par exemple, dans votre terre ; l'automne prochain, vous nous reviendrez fraîche comme une rosière.

Victorine ne put en entendre davantage : ses deux mains se portèrent vers son cœur avec un mouvement d'inexprimable douleur et elle se laissa tomber en arrière.

— Mon Dieu ! dit-elle, il a même oublié que je l'aime.

Marzoi était allé à l'autre bout de la chambre pour prendre son chapeau ; il revint vers la malade :

— Adieu, dit-il, vous me reverrez un de ces jours ; un peu de patience et surtout ne vous tourmentez point, il ne faut pas me gâter ma cure.

Il serra la main de madame Marcel et sortit.

Celle-ci demeura quelques instants sans faire aucun mouvement ; mais enfin relevant la tête à moitié, et laissant tomber ses bras avec accablement :

— Il faut donc mourir, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Le jour où Marzoi revint, il trouva madame Marcel plus souffrante qu'elle ne l'avait jamais été. Il eut de nouveau recours au traitement qui lui avait précédemment réussi, mais cette fois il fut sans action. Le mal ne fit que croître, et bientôt il arriva au point de faire tout craindre. Le docteur était au désespoir. Tout le confondait dans cette étrange maladie dont il ne pouvait comprendre la cause, qui ne suivait aucune règle saisissable, et contre laquelle tous les médicaments étaient restés sans effet. Il avait beau interroger Victorine, il n'en obtenait aucune indication qui pût le mettre sur le chemin de la vérité. Madame Marcel, décidée à mourir, ne paraissait plus d'ailleurs avoir d'autre but que de conserver Marzoi à ses côtés. Comme il arrive toujours, sa passion avait grandi à proportion des sacrifices qu'elle lui avait faits, et elle était devenue folle de son sentiment, comme Marzoi l'était de son idée. D'un autre côté, le mal avait brisé tout son orgueil, éteint toutes ses susceptibilités, et l'avait amenée à une sorte d'hébètement douloureux, au milieu duquel surnageait cette seule volonté : voir et entendre son amant ! Ce n'était même plus une volonté, c'était un instinct, un besoin. Elle avait perdu cette fierté de cœur qui fait taire un amour méprisé,

Elle demandait Edmond ; elle le suppliait de rester ; elle le forçait à s'asseoir près de son lit, pour tenir ses mains et le regarder. Son amour, ainsi dépouillé de toute noblesse, avait quelque chose de puérilement terrible qu'aucun mot ne peut exprimer. Son mal étant sa beauté aux yeux de Marzoi, elle cherchait à le faire valoir et à s'en parer. Quand celui-ci s'approchait d'elle pour l'examiner, elle suivait tous ses mouvements avec un regard inquiet, et quand il avait fini, elle lui disait : — Je suis bien malade, n'est-ce pas ? assez malade pour que vous veniez souvent ? Et si le médecin tourmenté, promettait de revenir le soir, elle battait des mains avec le délire joyeux d'un enfant.

Marzoi ne voyait dans cet étrange abandon de soi-même, que l'expression capricieuse d'un amour qui le contrariait ; mais Henri, qui observait tout avec les yeux plus clairvoyants du cœur, était, depuis quelque temps, en proie à d'horribles incertitudes. Il avait remarqué, avec une surprise épouvantée, que le mal de Victorine s'était toujours subitement renouvelé aux époques où son amant commençait à l'abandonner ; et cette singulière coïncidence avait jeté dans son âme d'étranges soupçons. Il savait où pouvait conduire la frénésie d'un amour sans espoir. Il lui semblait entre-

voir une cause volontaire dans cette agonie variable et arrangée ; et en songeant à la monomanie de Marzoi, il se demandait avec terreur si ce n'était point Victorine elle-même qui s'était ainsi décidée à se faire lentement cadavre pour retenir près d'elle ce courtisan de la mort.

Ce soupçon prit chaque jour plus de consistance, et le bossu résolut de tout faire pour s'assurer de la vérité.

Il arriva un jour que Marzoi, moins inquiet de madame Marcel, et retenu sans doute ailleurs, négligea de lui faire sa visite accoutumée. La malade, qui vit dans cette négligence un abandon prémédité passa la nuit entière dans la fièvre et les larmes. Ce fut seulement vers le matin que la fatigue lui ferma les yeux et la jeta dans un sommeil agité, quand elle se réveilla, il était déjà tard, et le soleil d'avril riait à travers les rideaux des fenêtres que l'on avait abaissés pour rendre le jour plus doux. Elle se souleva avec effort en poussant un gémissement plaintif, s'assit sur son séant, et regarda autour d'elle d'un œil effaré Henri qui l'avait veillée toute la nuit, n'était plus là. Il était allé sans doute chercher quelques moments de repos, elle était seule.

Sûre de n'être point vue, elle tira alors de son sein un sachet de soie, qu'elle contempla quelque temps d'un regard fixe puis se redressant tout-à-coup avec un geste désespéré, elle l'entr'ouvit, versa dans un verre un peu de poudre qui y était contenue, ferma les yeux et porta le breuvage à ses lèvres.

Dans ce moment, un cri partit du côté de la fenêtre, madame Marcel s'arrêta épouvantée et se détourna; les rideaux s'agitèrent, une main tremblante les souleva, et Henri parut.

Il était si pâle, qu'elle comprit à l'instant qu'il avait tout vu et tout deviné. Elle posa le verre près d'elle, sur le point de s'évanouir, tant cette apparition l'avait saisie.

— Que faisiez-vous là? demanda-t-elle après un court silence et d'un ton irrité; suis-je donc entourée d'espion? ne puis-je être seule et libre un instant.

Henri ne répondit pas; debout, les mains jointes et l'œil égaré, il offrait dans tout son être l'expression d'une douleur si effrayée et si profonde que Victorine elle-même en fut émue. Elle baissa les yeux, sentant sa colère qui s'éteignait. Le bossu resta longtemps immobile; enfin il tendit les mains vers ma-

dame Marcel avec un geste de supplication impossible à rendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc vrai, dit-il, vous voulez mourir !

Victorine baissa la tête et sentit que les larmes la gagnaient.

— Oh ! répondez-moi ! reprit Henri, que j'entende votre voix ; dites-moi que cela n'est pas, dites-moi que vous vivrez.

— Je le voudrais, dit la malade en pleurant ; la mort me fait peur, car, morte, je ne le verrai plus.

— Et pourquoi donc avez-vous choisi le poison ?

— Je savais qu'il viendrait me voir mourir.

Henri cacha sa tête dans ses mains.

— Ah ! j'ai bien souffert avant d'en venir là, continua Victorine ; j'ai cherché bien souvent à me rattacher à la vie. Que de fois, en voyant revenir Edmond, j'ai fait une halte dans le suicide, et j'ai attendu !... Mais hélas ! bientôt il me fallait reprendre mon agonie où je l'avais laissée. — Oh ! Henri, on ne sait pas ce que c'est que de se tuer en six mois, que de boire ainsi la mort par gorgées. Ah ! que d'heures ! que d'heures j'ai passées à genoux, demandant à Dieu un peu de l'amour d'Edmond, assez seulement pour que je pusse

vivre ! mais Dieu ne m'entendait pas. Il a fallu appeler la maladie. J'ai vu mes traits se flétrir ; j'ai senti mes cheveux tomber, ma vue s'affaiblir, mes membres se paralyser, et, malgré tout, toujours, toujours, il y avait en moi une voix qui criait. — Tu ne souffres pas assez, il ne reviendra pas. — Et je faisais en sorte de souffrir davantage, pour être sûre de le revoir.

— Oh ! Victorine, dit Henri, ainsi, vous n'aimez plus rien dans le monde ; aucune affection, aucun dévouement ne peuvent vous consoler de cet amour ?

— Rien ne remplace la vie, Henri.

— Vous avez raison, dit le bossu avec accablement ; il n'y a jamais qu'un être vivant sur la terre, celui qui est aimé ! Les autres sont des fantômes que l'on touche sans les sentir et qui parlent sans qu'on les entende.

— Etre consolée ! répéta Victorine en secouant la tête ; oh ! je ne veux pas être consolée ! Ce que j'aime dans l'existence, c'est ma douleur ; si je la perdais, que m'importerait de vivre ? Non, non, Henri, je ne serai consolée que lorsque mes yeux seront fermés, et quand vous m'aurez déposée dans un trou de terre.

— Oh ! je ne vous y déposerai pas ! dit le bossu

d'une voix étouffée et en jetant des regards avides sur le breuvage empoisonné.

— Ne dites pas cela, Henri, n'êtes vous pas mon fils et n'est-ce pas à vous de veiller sur mes derniers instants ?

— Jamais ! jamais ! A d'autres ces soins horribles ! moi, que je vous voie mourir ! moi, que je vous survive ! Ah ! je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Et tombant à genoux, les mains jointes, près du lit de Victorine.

— Que voulez-vous donc que je fasse sur la terre, mon Dieu ! quand vous n'y serez plus ? Que me restera-t-il à aimer ? Je n'aurai plus, moi, ni mère, ni sœur, ni amie. Vous étiez le seul être au monde qui m'appeliez Henri et qui me donniez la main ! Partout où vous n'êtes pas, je suis seul ; où vous êtes, j'ai le monde entier. Et dans quel but vivrais-je ? qui a besoin de moi ? Pour laisser un vide, il faut avoir une place, et où est ma place, à moi ? nommez-moi une seule personne qui doive pleurer ma mort, et je vivrai pour elle !... Hélas ! vous savez bien que mon univers n'a jamais dépassé la portée de votre regard ! et vous voulez que je vive après vous avoir déposée dans une bière ! Non, non, je n'attendrai pas cette heure affreuse,

je veux mourir auparavant ; je veux mourir maintenant.

— Henri ! s'écria Victorine en saisissant les mains du bossu, Henri, au nom du ciel, calmez-vous, votre désespoir me déchire.

Le jeune hommme laissa tomber sa tête sur le lit en sanglotant.

— Ah ! vivez, et je vivrai.

— Nos positions sont-elles les mêmes ? répondit la malade.

— Peut-être, murmura le bossu à voix basse.

Victorine tressaillit et le regarda avec terreur ; elle commençait à comprendre.

— Henri, dit-elle d'une voix tremblante, je souffre et j'ai besoin que vous me preniez en pitié. Vous êtes maintenant le seul être au monde qui puissiez me rendre moins affreux mes derniers jours : ne m'abandonnez pas ; soyez fort de votre bonté. Encore un sacrifice pour l'amour de moi, vous qui en avez tant fait déjà. Je vous le demande, je vous en supplie, Henri, apaisez-vous, votre émotion me tue, revenez à vous, au nom du ciel ! et épargnez-moi !

Madame Marcel était penchée hors de son lit, elle tenait les mains du bossu pressés contre sa poitrine.

La vue de cette douleur arrêta subitement le désespoir de Henri ; ses membres se raidirent comme s'il eût réuni toutes les forces de son être contre quelque ennemi invisible, et ses traits exprimèrent une si affreuse torture, que Victorine crut qu'il allait s'évanouir ; mais ce combat ne dura qu'un instant, il se leva en chancelant et dit très-bas :

— Je suis calme, Victorine, pardonnez-moi un moment de faiblesse ; vous aurez près de vous jusqu'à la dernière heure quelqu'un qui vous aimera ; je vous promets de vous survivre.

VI.

Quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, dans cette même chambre, un prêtre était à genoux et en prières, tandis que Henri, debout, près du lit, contemplait d'un œil sec Victorine qui venait de mourir.

A voir la pâleur livide, l'immobilité du jeune homme et la souffrance empreinte sur ses traits crispés, on on eût pu croire que la mort venait de le surprendre lui-même, si sa respiration rauque n'eût averti qu'il vivait. Il était tellement absorbé dans sa douloureuse contemplation, qu'il n'entendit ni des pas rapides, ni le bruit de la porte qui s'ouvrit vivement ; mais le son d'une voix bien connue le fit tressaillir, il leva la tête

et aperçut Marzoi que l'on venait d'avertir et qui accourait. Le regard que le bossu jeta au médecin l'arrêta court au milieu de la chambre.

— J'arrive trop tard, dit-il avec anxiété.

Le bossu secoua la tête ; Marzoi fit un geste de surprise et de douleur ; il s'avança vers le lit, chercha le pouls de Victorine, posa la main devant ses lèvres et sur son cœur.

— Rien, murmura-t-il ; elle est bien morte.

Il recula et resta devant le cadavre les bras pendants, la tête penchée, sombre et accablé. Henri pensa que l'émotion avait enfin trouvé une jointure à ce cœur cuirassé de science, et regardant ce front prématurément chauve et ridé par l'étude, qu'une pitié humaine avait enfin courbé, il sentit son indignation diminuer.

Tout-à-coup Marzoi se pencha vers la morte avec une sorte de désespoir ; il tourna les mains en tous sens, regarda le visage de plus près et le toucha.

— Dieu du ciel ! je crois que vous cherchez de quoi elle est morte ? s'écria le bossu.

— Oui, dit Marzoi en se relevant brusquement.

— Arrière, monsieur, vous avez assez tourmenté sa vie, laissez quelque repos à son cadavre.

Le médecin voulut répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pu découvrir le mal de cette femme quand elle vivait, et vous voudriez découvrir sur ce corps insensible ce qui l'a tuée, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je vous le dirai, car mon cœur m'a rendu plus habile que votre art. Vous l'avez abandonnée pour la science, et elle a voulu que la science vous ramenât près d'elle, puisque son amour ne le pouvait plus. Elle s'est donné un mal renaissant pour vous attirer et vous retenir par l'appel d'une guérison, elle s'est empoisonnée jour par jour, afin de vous voir.

— Que dites-vous? cria Marzoi.

— Regardez!

Le bossu écarta les vêtements de la morte, saisit le sachet caché sur sa poitrine et l'entr'ouvrit. Le médecin recula.

— Ah! vous le reconnaissez enfin! dit Henri.

— Et vous le saviez, vous, et vous l'avez souffert?

— Ne l'aviez-vous pas condamnée à mourir?

Marzoi leva les bras avec désespoir.

— Malheureux! malheureux! mais c'est un as-

sassinat que vous m'avez laissé commettre ! le poison, vous l'avez vu là, et vous ne le lui avez pas arraché?

— Non, dit Henri avec un sourire étrange, celui-là était à elle, le mien était ici.

Et il tira de son sein un sachet semblable à celui de Victorine, mais qui était vide.

Dans ce moment, il chancela et chercha le mur pour s'appuyer.

— Que veut-il dire ? s'écria Marzoi.

— Et ne voyez-vous pas qu'il meurt aussi? dit le prêtre qui était accouru pour le soutenir.

— Je n'avais promis que de lui survivre, murmura le bossu ; maintenant ma vie est à moi.

Marzoi joignit les mains sur sa tête, en criant :

— Je suis maudit !

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous avez perdu deux âmes pour la science ! La sciencene pourra jamais vous dédommager !

FIN.

BIBLIOTHÈQUE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'Inventaire du Planteur 1
La Bourgeoise. 43
Le Général Guillaume 125
Fiamma. 163
Un dernier Amour. 211

FIN DE LA TABLE.

Clermont (Oise). — Imp. A. Daix.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003295671b

CE PQ 2429
.S7P6 1854
COO BEFFORT, ANN UN PHILOSOPH
ACC# 1227136